HN 93
M34

VI

# RECITS

ET

# SOUVENIRS

PAR

JOSEPH MARMETTE

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
30 à 34, rue de la Montagne

1891

PR93
M344r
CANADIANA

ENREGISTRÉ conformément à l'Acte du Parlement du Canada, l'an 1891, par JOSEPH MARMETTE, au Ministère de l'Agriculture.

54219
29-1-34

A

LOUIS FRÉCHETTE

Témoignage de fraternité littéraire et de sincère amitié

JOSEPH MARMETTE

Ottawa, octobre 1890

# RÉCITS

—

## LE DERNIER BOULET

Au milieu du quinzième jour de mai 1760, la route qui mène de Beauport à Québec offrait à l'œil le spectacle le plus étrange et le plus triste qui se puisse voir. Sur le chemin rompu en maints endroits par la lutte du printemps contre l'hiver à peine terminé, à travers les flaques d'eau, dans les ornières boueuses où elles enfonçaient jusqu'à mi-jambe, se traînait une longue file de créatures humaines qui s'avançaient péniblement dans la direction de la ville. Courbées vers la terre, pliant sous

le poids d'un fardeau, tirant ou poussant de petites charrettes à bras, chargées de victuailles, elles allaient comme des âmes en peine, chancelant presque à chaque pas sur la route devenue fondrière.

Pour traîner ces voitures, pour porter ces comestibles, pas un cheval, pas une bête de somme. Il y avait longtemps que le dernier cheval de la côte de Beaupré avait été mis en réquisition pour le service du roi de France, massacré ou brûlé avec les bestiaux par les soldats du roi d'Angleterre. Deux grands souverains s'en mêlant, vous comprenez que la ruine de ces petites gens avait été bientôt consommée! Donc, pour toutes bêtes de somme des vieillards infirmes, hors d'état de porter les armes, des femmes, des enfants au-dessous de quatorze ans. Quant aux jeunes gens et aux hommes faits qui avaient pu survivre aux dernières campagnes, qui n'étaient point restés sur les champs de bataille de la Monongahéla, de Chouéguen, de William-Henry, de Carillon, de Montmorency, des plaines d'Abraham ou de Sainte-Foye, ces rares survivants de nos miliciens — trois mille hommes à peine — poussaient encore le dévouement, la sublime folie, jusqu'à assiéger Québec, avec les trois ou quatre régiments décimés qui achevaient de mourir pour le service du roi Louis XV dit le Bien-Aimé, qui s'en souciait vraiment comme d'un fétu.

Après la bataille du 13 septembre, à laquelle il n'avait malheureusement pu prendre part, le chevalier de Lévis, retourné aussitôt à Montréal pour

y organiser la résistance suprême, était redescendu au printemps sous les murs de la capitale, où, avec un peu moins de six mille hommes manquant de tout, épuisés par des marches forcées dans les neiges fondantes, il avait accablé d'une défaite humiliante les sept mille hommes de troupes anglaises bien reposées et repues. Terrifié, Murray s'était renfermé dans la ville, que le général français tenait maintenant assiégée, depuis le 29 avril, avec un corps d'armée réduit à moins de six mille hommes. Les nôtres n'avaient, pour tout matériel de siège, que quinze mauvais canons, dont le plus gros ne portait que douze livres de balle. Encore avait-on si peu de munitions, que chacune de ces pièces ne tirait guère que vingt projectiles par vingt-quatre heures. Les provisions qu'on avait recueillies en descendant de Montréal à Québec, étaient épuisées depuis plusieurs jours. Après avoir dévoré les maigres vivres qu'on avait pu glaner chez les habitants de Sainte-Foye, de Lorette et de Charlesbourg, l'armée, pourtant réduite par les pertes du dernier combat, allait voir le spectre de la famine tendre sa main de squelette au fantôme à tête de mort qui plane au-dessus des champs de bataille, lorsque M. de Lévis s'était avisé de rançonner à leur tour les habitants de Beauport et de l'Ange-Gardien. Quoique la côte de Beaupré eût été dévastée l'année précédente, bien que ses habitants eussent tout perdu, habitations, récoltes, meubles et bestiaux, et qu'ils eussent été obligés—après avoir vécu plusieurs mois comme des fauves dans la forêt

—de se cabaner durant l'hiver comme des sauvages, à la lisière du bois, ces misérables devaient pourtant bien avoir encore quelque chose à mettre sous la dent, puisqu'ils n'étaient pas encore morts de faim ! Eh bien, cette bouchée dernière qui leur restait, M. de Lévis n'avait pas craint de la leur demander, à ces infortunés que nous avons vus charroyer, à force de bras, vers le camp français, à peu près tout ce qu'ils avaient de provisions de bouche. Ces besogneux sublimes allaient porter le viatique aux braves prêts à périr en livrant la dernière bataille. Il est vrai que, pour tous, mourir paraissait la dernière action qui leur restât à faire, et chacun s'y préparait sans murmure, tout simplement, avec un stoïcisme amené du reste par la succession ininterrompue des malheurs précédents.

Et, pendant que ces gueux héroïques agonisaient pour leur roi, Sa Majesté Louis XV filait d'heureux jours dans les petits appartements dorés de Versailles, avec la belle marquise de Pompadour, enchantée que la perte du Canada pût dérider le front de son royal amant.

N'était-ce pas la plus navrante des misères que, celle de ces êtres débiles changés en bêtes de charge, et venus de si loin, par des chemins atroces, ravitailler les débris de troupes que la cour abandonnait à la mort avec une si coupable indifférence !

Ahanant sous l'effort des fardeaux longtemps portés, ou des pieds tirés avec peine de la boue

épaisse, ces pauvres créatures allaient toujours sans s'arrêter jamais, de peur de n'avoir plus la force de se remettre en marche. C'est ainsi, dans ces temps admirables, que ceux qui ne pouvaient pas se battre s'en allaient redonner quelque force à ceux-là qui de leur corps faisaient un dernier rempart à la patrie.

En tête du convoi, attelé à une petite charrette, marchait un invalide. C'était un homme de soixante ans, mais vert encore, à l'attitude martiale quand il se redressait. Pour le moment, il était tout courbé, tirant le véhicule, et sa jambe de bois donnant comme des tours de vrille dans le sol, à chacun de ses pas ; ce qui imprimait à son corps un déhanchement pénible, qui aurait dû l'épuiser depuis longtemps, s'il n'avait eu des muscles de fer, une volonté d'acier. Mais sa respiration stridente, ses cheveux collés aux tempes, la sueur qui lui ruisselait sur la face, témoignaient de ses efforts.

Derrière la charette et la poussant de ses deux mains—pas bien fort, la pauvre !—suivait une femme de vingt ans, la bru du vieillard. Et, dans la voiture, sur des lièvres et des perdrix entassés pêle-mêle, était couché un enfant au maillot, celui de la femme. Malheureuse créature, âgée d'un mois et conçue dans les larmes, au mois de juillet précédent, entre deux batailles, dont l'une fut notre avant-dernière victoire, et l'autre un irréparable désastre.

Jacques Brassard, le père de l'enfant, milicien

incorporé dans une compagnie de la marine appelée sous les armes au commencement du printemps, avait laissé sa famille à l'Ange-Gardien. A peine y avait-il quelques semaines que les troupes étaient campées à Beauport, que Brassard y avait vu arriver son père et sa jeune femme, obligés de fuir devant les soldats anglais, et de laisser derrière eux leur maisonnette avec tout ce qu'ils possédaient au monde. Quelques jours plus tard, au mois d'août, Brassard avait été dirigé sur Québec, pour servir dans l'artillerie de rempart. Depuis lors on ne l'avait point revu. Vivait-il encore, avait-il été tué à la bataille du 13 septembre, ou faisait-il partie de ceux-là qui maintenant tenaient à leur tour la capitale assiégée ? Les infortunés n'en savaient rien. Après avoir passé le plus terrible des hivers à l'Ange-Gardien, évacué par l'ennemi, et dans une cabane de branchages élevée par le vieux sur l'emplacement de leur maison, que les soldats de Montgomery avaient brûlée ; après avoir donné le jour à son enfant dans une hutte plus pauvre encore que l'étable où naquit le Christ, cette faible femme, ce vieillard infirme, profitaient de l'occasion du convoi pour aller s'informer si le cher absent vivait encore ou ne les avait pas quittés pour toujours. Vous comprenez donc que pour eux il n'y avait pas de fatigue qui les pût empêcher d'arriver là-bas, sur ces collines désormais fameuses où se jouait la partie suprême qui allait décider du sort de tout un peuple.

A mesure qu'ils approchaient, le grondement des canons qui tonnaient sur les hauteurs leur parvenait de plus en plus distinct. Mais c'était du côté de la ville qu'ils étaient plus précipités, les Anglais tirant dix coups de feu contre les nôtres un seul. Sur les remparts qui regardaient la plaine, à chaque instant éclatait un éclair, suivi d'un gros flocon de fumée couleur de soufre, qui bondissait, s'arrêtait, se tordait sur lui-même, et s'élevait lentement en blanchissant dans l'espace.

On arriva au pont de bateaux jeté l'été précédent par les Français sur la rivière Saint-Charles. Non détruit par ceux-ci après la retraite précipitée du 13 septembre, et conservé par les Anglais, qui, au dire de Knox, y entretinrent une garde tout l'hiver, jusqu'à l'arrivée des troupes françaises, ce pont volant avait bien un peu souffert de la débâcle. Mais le général Lévis l'avait fait réparer suffisamment pour permettre au convoi de passer l'eau. Il va sans-dire que nos troupes étaient maîtresses non seulement des plaines d'Abraham et de Sainte-Foye, mais encore de tout le terrain qui s'étendait depuis les dernières maisons de Saint-Roch, alors groupées dans les environs de l'Intendance, jusqu'à l'Hôpital-Général et au-delà, l'ennemi se terrant dans la ville. Pour prendre la muraille de la place à revers, une de nos cinq petites batteries de siège était même élevée sur la rive gauche de la rivière Saint-Charles, quelque part où le Saint-Roch actuel mire ses usines et ses quais dans l'eau qui coule au pied du pont Dorchester.

Du côté de la ville, une redoute s'élevait à la tête du pont volant. Une garde française l'occupait. Quand le vieux qui marchait toujours en tête fut à portée de voix :

—Eh ! père Brassard, est-ce bien vous ? lui cria-t-on de la redoute.

Lui, à qui cette voix semblait familière, mettant sa main au-dessus de ses yeux pour mieux distinguer celui qui lui parlait :

—Est-ce toi, Jean Chouinard ?

—Oui, père.

—Tu vas donc — et la voix du vieux se prit à trembler — tu vas donc pouvoir me donner des nouvelles de mon gars ?

Derrière le vieillard, la jeune femme était secouée par un frisson d'angoisse, comme une feuille de tremble agitée par le vent.

—Votre garçon, père Brassard, il est en haut, sur le coteau, de service à la première batterie que vous y rencontrerez.

—Ah !... fit le vieux avec un long soupir de soulagement.

—Le bon Dieu soit béni ! dit la jeune épouse.

—Allons ! reprit gaiement l'invalide en se remettant en marche avec des demi-tours plus vifs de sa jambe de bois. Et le reste du convoi de suivre, car c'était au quartier général, là-haut, qu'il fallait porter les vivres.

Le chemin qu'ils suivaient passait à travers champs, à peu près à l'endroit où se joignent maintenant Saint-Roch et Saint-Sauveur, et grimpait sur les plaines par la côte Sauvageau.

D'où ils cheminaient, les gens du convoi apercevaient distinctement à gauche les maisons de la ville, dont le grand nombre, incendiées par les Anglais lors du premier siège, dressaient leurs cheminées calcinées vers le ciel, comme, dans un élan de désespoir, de grands bras décharnés, tandis que les embrasures des fenêtres crevées regardaient comme des yeux morts. Au-dessus s'étendait un ciel triste, sans soleil, où se traînaient de longues nuées basses et brumeuses, que le vent fauchait en les emmêlant avec l'épais nuage de fumée de poudre, qui largement montait de la plaine et des remparts. Et, maintenant, après chaque décharge d'artillerie, on entendait les rauques grondements des boulets qui se croisaient là-haut en hurlant la mort.

Il était quatre heures quand le [illegible] la crête du coteau. Déviant un p[illegible] une parallèle couronnait les mamelons qui faisaient face à la ville, à huit cents verges des murailles. C'était le camp des assiégeants. Derrière les épaulements en terre, grouillait cette misérable armée de moins de six mille désespérés, qui persistaient, avec quinze méchants canons, à bombarder une place défendue par cent cinquante bouche à feu du plus fort calibre. Et depuis deux semaines, chacun de ces

hommes avait dû se battre et vivre avec une ration d'un quart de livre de viande et d'une demi-livre de pain par jour [1].

L'artillerie anglaise faisait rage. Ses projectiles pleuvaient dru comme grêle et labouraient le sol jusqu'à deux milles au delà du camp français. Comme les gens du convoi auraient été trop exposés, à s'aventurer plus loin que le bord du coteau, le général envoya au-devant d'eux pour recevoir les provisions qu'ils apportaient.

Le père Brassard, une fois débarrassé des siennes, demanda à l'officier qui commandait le détachement, la permission de pousser jusqu'à la batterie la plus rapprochée, où se trouvait son fils. Au même instant un boulet vint s'enterrer à cent pieds de là, et fit, en crevant le sol, jaillir des cailloux jusque sur les gens du convoi, dont la majeure partie, composée de femmes et d'enfants, prit panique et courut se mettre à l'abri dans la côte.

—Vous voyez à quoi vous vous exposez ? dit l'officier à Brassard, resté avec sa bru et quelques autres.

—Bah ! mon lieutenant, ça me connaît les boulets, fit l'invalide en montrant sa quille de bois.

—Raison de plus pour veiller à conserver l'autre, mon brave.

—Oh ! je n'ai qu'un regret, repartit le vieux en

1. Journal de Knox, vol. II, p. 307.

se frappant la poitrine, c'est de ne l'avoir pas reçu là ! Il y a bien des choses tristes que je n'aurais pas été forcé de voir.

—Vous persistez donc ?

—Oui ; je voudrais embrasser encore une fois mon garçon.

—Allez.... !

Le vieux partit en sautillant avec sa jambe de bois. Sa bru le suivait.

—Mais pas vous, au moins, lui dit l'officier en l'arrêtant par le bras.

—Son garçon, c'est mon mari, dit-elle.

—Alors, allez-y donc, à vos risques et périls, fit le lieutenant avec un haussement d'épaules.

La jeune femme suivit le vieillard, son enfant serré contre son cœur Un, par exemple, qui ne se doutait guère du danger, celui-ci, qui, les lèvres avides au sein de sa mère, puisait inconscient la vie au milieu de la mort. Car ils marchaient sur des fosses tout fraîchement remplies des malheureux récemment tués. Et puis, au-dessus, autour d'eux, la mort insatiable poussait dans l'air de sinistres clameurs.

Ils touchèrent pourtant sans encombre les derrières de la première batterie. Mais quand ils voulurent passer outre, on les arrêta. Ils exposèrent l'objet de leur désir.

—Braves gens, leur dit la sentinelle, savez-vous

que ça n'est pas sain du tout par ici. Voilà aujourd'hui notre dix-septième tué qu'on emporte là-bas.

—Oh ! dites-moi, s'écria la jeune femme, est-ce que Pierre Brassard . . . ?

Elle ne put finir, les mots s'étranglaient dans sa gorge.

—Pierre Brassard ? reprit le soldat, je l'ai vu servant sa pièce, il y a dix minutes.

—Oh ! Monsieur ! laissez-moi le voir, je vous en supplie !

—Eh ! bonnes gens, je n'y peux rien, moi. Mais, tenez, voici mon capitaine ; adressez-vous à lui.

Un éclair de joie illumina la figure du vieillard.

—Pardon, mon commandant, dit-il à l'officier qui passait distrait, ne me reconnaissez-vous pas ?

—Tiens, Brassard ! . . . . Que diable viens-tu faire ici, mon vieux ! Tu n'es plus guère propre au service !

—Hélas ! non, mon capitaine. Mais j'ai profité du convoi de vivres pour tâcher de revoir un peu mon garçon, dont on était sans nouvelles depuis l'automne passé. Et c'est sa femme que voici. Nous refuserez-vous, mon commandant ?

—Il est de service à sa pièce, et ça chauffe où il est, je vous en avertis !

—Oh ! s'il vous plaît, Monsieur ! murmura la jeune femme de sa voix la plus douce.

—Venez-donc, fit l'officier, qui les guida lui-même vers l'embrasure de l'épaulement dans laquelle était la pièce du canonnier Brassard. Avisant un artilleur assis sur une pyramide de boulets, et qui se reposait de son tour de service :

—Noël, lui dit le capitaine, remplace un peu Brassard, que son père et sa femme viennent voir. Eh ! là-bas, Brassard, avance à l'ordre !

L'artilleur, en train d'amorcer le canon, se retourna. En apercevant sa femme et son père, la face lui blanchit sous la couche de poudre qui la recouvrait en partie, et, un instant il s'appuya sur l'affût pour ne pas chanceler.

—Viens donc, dit l'officier. Noël te remplace.

Il y eut trois cris délirants qui se perdirent dans une détonation voisine, et puis des bras qui s'enlacèrent, et des lèvres sur lesquelles trois âmes se pâmèrent avec des spasmes d'ivresse.

La première effusion passée, l'artilleur s'aperçut du danger que couraient les siens, et s'empressa de les entraîner plus près de l'épaulement. Il fit asseoir sa femme par terre, à l'endroit où ces sortes de travaux ont le plus d'épaisseur. Le vieux ne voulut pas, lui. Ça ne lui allait pas de baisser la tête devant les boulets anglais—trop d'honneur à leur faire.

Ce qui se dit alors entre ces trois êtres aimants que séparait la guerre maudite, vous le pouvez deviner. Paroles bien simples, mais tellement

accentuées par les battements du cœur, et soulignées par la caresse inexprimable du regard, que des mots écrits n'en sauraient jamais rendre la poignante expression.

— Et ce petit... ? dit le soldat, qui, les yeux humides, regarda l'enfant.

Entre deux coups de canon, celui-ci s'était endormi sur le sein maternel, et souriait, sa mignonne bouche entr'ouverte où perlaient des gouttes de lait.

— C'est vrai, tu ne le connais pas encore, et pourtant c'est notre enfant. Tu te souviens... ?

— Oui..., fit-il.

— Embrasse-le, Pierre.

Il se baissa, prit avec précaution dans ses grosses mains ce tout petit être fait de son sang, et le baisa sur la joue. La barbe du soldat, imprégnée de poudre, fit deux taches noires sur le visage de l'enfant ; ce qui les fit rire tous trois.

— Est-ce un garçon ? demanda-t-il.

— Oui.

— Tant mieux !

— Oui ! gronda le vieux, pour faire encore de la chair à boulet comme nous !

Il y eut entre eux un moment de silence. Car ces pauvres gens connaissaient assez tout ce que la guerre a d'effroyable pour les humbles que la gloire en courant écrase sous son char.

—Enfin, reprit le vieillard, puisse-t-il vivre en des temps meilleurs que ceux-ci ! Car depuis des années, c'est à jalouser ceux qui ont eu la chance de partir avant nous.

Le jour baissait. Le vieillard fut le premier à s'en apercevoir.

—Ma fille, dit-il, voici l'heure de nous en aller. On ne nous souffrirait pas longtemps ici : tu sais que le pain et la viande y sont rares, et nous sommes des bouches inutiles.

Et puis, comme il voyait que la seule idée de leur départ bouleversait son fils, il ajouta pour le distraire un peu :

—Je vois qu'on va tirer ta pièce. Demande donc à celui qui tient la mèche de me laisser mettre le feu. Ça me rappellera l'ancien temps, où, comme toi, j'étais canonnier.

Pierre s'approcha du canon avec son père et parla au soldat, qui tendit la mèche au vieil invalide :

—Volontiers, l'ancien, dit-il, si ça peut vous être agréable.

Au commandement : " Haut la mèche ! " le vieux se redressa comme autrefois.

—Feu ! cria l'officier.

Le canon tonne et se cabre. Mais en même temps, un boulet venu de la ville frappe la pièce, et, ricochant, coupe le vieillard en deux et fracasse la poitrine du fils. Le vieux tombe comme une masse inerte, tandis que Pierre, frappé de

flanc, tourne sur lui-même, et, pantelant, s'abat à côté de sa femme qu'il inonde d'un flot de sang.

D'abord paralysée par l'épouvante, celle-ci resta sans mouvement, sans voix. Et puis, avec un cri qui n'avait rien d'humain, elle se jeta sur le corps de son mari. Le cœur emporté, il était étendu sur le dos, les yeux démesurément ouverts. Tout auprès, l'enfant, échappé des bras de sa mère et roulé dans le sang de l'aïeul et du père, poussait de pitoyables vagissements.

Comme on se précipitait vers ce lamentable groupe—la guerre est sans merci—trois coups de clairon retentirent.

—Cessez le feu ! commanda l'officier.

Un aide de camp accourait.

—Qu'on enclone les pièces, cria-t-il, et qu'on se prépare à battre en retraite ! Une demi-heure pour enterrer les morts !

M. de Lévis venait d'apprendre que Vauquelain, écrasé par le nombre, avait eu nos derniers vaisseaux foudroyés par l'Anglais. C'était l'espérance suprême que nous arrachait le ciel.

Comme la nuit venait, dans une fosse creusée en toute hâte, pêle-mêle on jeta les morts de la journée. Ils tombaient avec un bruit mat, l'un couvrant l'autre, et mêlant leur sang dans un dernier holocauste à la France.

Autour du trou béant, muets comme des fantômes, s'inclinait un groupe d'hommes qui pleuraient. Son surplis se détachant lumineux au pre-

mier rang sur ces ombres confuses, un prêtre doucement bénissait les martyrs. A son côté, soutenue par un sergent à barbe grise, la femme du canonnier Brassard s'affaissait sous le poids de sa désolation.

Enfin, on entassa la terre sur cet amas confus de cadavre, et ce fut tout pour eux, ici-bas.

Là-haut, dans l'air qui s'obscurcissait toujours, une volée de corbeaux tournoyaient, jetant leurs croassements moqueurs au-dessus du plateau bondé de la chair des victimes de deux grandes batailles; tandis qu'au loin, sur les remparts de la ville où l'artillerie se taisait, les vainqueurs, informés de la perte de nos navires, poussaient dans l'ombre montante des hurlements de triomphe. Vautours et corbeaux unissaient leurs voix discordantes avant de se ruer sur la dépouille des vaincus.

Les funérailles terminées, le sergent qui soutenait la veuve voulut l'arracher du bord de la fosse maintenant comblée, où la malheureuse semblait voir encore celui qui pour toujours dormait dans la terre des braves.

Mais elle résistait.

—Ma pauvre dame, vous ne pouvez pas rester ici, dit-il; voici que la retraite a commencé.

Elle remua la tête, mais ne bougea point.

—Où demeurez-vous?

—A l'Ange-Gardien, murmura-t-elle.

—Mais comment allez-vous faire pour y retourner?

—Je ne sais pas, moi. Avant de me tuer mon mari et le père, ils avaient brûlé notre maison... Je n'ai plus rien au monde.

—Et votre enfant... ? dit la voix grave du prêtre.

—Ah! c'est vrai! s'exclama la mère en embrassant son fils.

—Sergent, dit l'aumônir, vous allez la conduire jusqu'aux premières maisons de Sainte-Foye. Elle y trouvera bien un asile jusqu'à ce qu'elle puisse retourner vers ceux qui la connaissent.

Quelques instants plus tard, l'arrière-garde qui couvrait la retraite, tournait le dos à la ville et s'engageait à son tour sur la route enténébrée de Sainte-Foye. Soutenue par son guide, la mère emportant son fils s'en allait avec eux.

Cette veuve de soldat qui portait cet orphelin dans ses bras, et qui, ployant sous le faix de la douleur et de la détresse complètes, s'enfonçait dans la nuit de l'inconnu, c'était l'image du Canada français vaincu par le nombre et la fatalité. A cette heure terrible, il semblait bien que c'en était fini de nous comme race. Et pourtant, merci à Dieu! nous sommes la postérité, nombreuse et vivace, de cet orphelin français abandonné dans l'Amérique du Nord.

Au temps présent, où quelques énergumènes osent rêver tout haut de notre anéantissement, il est peut-être bon de rappeler ce que nous fûmes... et ce que nous sommes aujourd'hui.

Ottawa, mai 1885.

# KIROUET & CANTIN

## ETUDE DE MŒURS CANADIENNES

*(Scènes de la vie commerciale.)*

Saint-Omer, l'un des plus considérables de tous les "bourgs" assis sur la rive droite du Saint-Laurent, compte un bon nombre de pêcheurs parmi sa population de deux mille habitants.—Si quelque lecteur, plus ou moins fort en géographie, me fait remarquer qu'il n'existe sur tout le parcours du fleuve aucun village appelé Saint-Omer, je me hâterai d'ajouter que cette désignation ne s'en applique pas moins à un endroit bien connu dans le bas du fleuve, de même que les noms Kirouët et

Cantin sont des masques qui voilent les traits des personnages vrais de cette véridique histoire.—Je disais donc qu'une partie de la population de Saint-Omer se compose de gens qui partent de compagnie, tous les printemps, pour aller faire la pêche à la morue sur les différents points du Golfe où l'on prend ce poisson en abondance. Le plus grand nombre de ces pêcheurs habite, durant la saison morte, cette partie de Saint-Ormer que les gens du lieu appellent la Basse-Bretagne. Située immédiatement sur le bord du Saint-Laurent, ceux qui résident en cet endroit ont sous les yeux les vaisseaux de toutes sortes qui, pendant l'été, sillonnent incessamment les eaux du fleuve, large ici de cinq grandes lieues. Il n'est donc pas suprenant que la vue de ces navires qui défilent fièrement à toute vapeur ou penchés sous leur blanche voilure, inspire de bonne heure aux fils de ces pêcheurs le goût des aventures et des hasards de la vie de marin. Aussi les voit-on, dès l'âge de quatorze ou quinze ans, quitter la maison parternelle et s'embarquer avec leurs aînés sur des barges ou des goëlettes. Dans les premiers jours de mai, quand le vent est favorable, on peut voir une petite flottille appareiller dans le bassin de Saint-Omer, mettre à la voile, gagner le large et puis s'évanouir dans les lointains brumeux qui regardent le Golfe. Souvent, hélas ! quelques-uns de ces hardis travailleurs de la mer, que les épouses et les mères regardent s'éloigner sur de frêles barques, ne doivent plus jamais revenir au logis. Une goëlette, au

retour d'un voyage dans le bas du fleuve, apporte un jour la sinistre nouvelle de la perte de quelques pêcheurs, partis au printemps pleins de vie. Cette rumeur saute comme une traînée de poudre jusqu'à la Basse-Bretagne :—"Le petit Jean Couture s'est noyé avec Pierre Joncas et Thomas Fournir dans un coup de vent qui a fait chavirer leur barge à la Grand' Grave ! " Et le deuil ouvre brutalement de sa main de fer la porte des chaumières, qui retentissent des sanglots d'une veuve ou d'une mère éplorée, que les voisines s'efforcent de consoler, en songeant que peut-être la tempête leur réserve un pareil malheur pour un prochain avenir. De tels accidents n'empêchent cependant pas ces pêcheurs de naissance, de suivre, pères et fils, la même voie dangereuse qui conduit tous les ans des milliers de nos gens dans les régions poissonneuses du golfe Saint-Laurent.

Au nombre des familles qui habitaient la Basse-Bretagne en 1850, celle des Kirouët comptait cinq pêcheurs, le père, Thomas, avec ses quatre fils aînés. C'étaient de rudes gaillards, solidement bâtis, hardis navigateurs, hâlés comme il convient à des loups de mer, durs à la misère comme des Canadiens de la vieille roche ; au demeurant, les meilleurs gens du monde. Le plus jeune fils de Thomas Kirouët, Pierre, qui avait alors quinze ans, ne paraissait pas être sorti du même moule que ses aînés. Petit, grêle et faible, avec des yeux bleus rêveurs, tout en lui contrastait avec ses robustes frères, dont la musculature épaisse semblait avoir été

taillée à coups de hache dans d'énormes blocs de chêne tordu. Aussi bien, le petit Pierre, comme on l'appelait, ne suivait-il pas encore les autres dans leurs voyages, quoiqu'il eût alors passé quinze ans. Il fallait pourtant qu'il s'habituât à gagner sa vie; une bouche de plus à la maison eût fait à la fin une entaille trop large dans la pitance déjà fort maigre de la famille. Pierre fut placé comme domestique chez le médecin du bourg. Le service y était assez doux : prendre soin d'un cheval, faire les commissions, conduire l'été deux vaches au champ et les en ramener le soir, vaquer aux petits travaux de l'intérieur, tels étaient les devoirs de Pierre chez le docteur Gérard. Comme tout cela n'exigeait pas un rude exercice du corps, Pierre Kirouët ne se trouvait pas trop mal et ne songeait nullement à envier les fatigues et la vie de misère dont ses frères se contentaient.

Il y avait deux ans qu'il était en service, lorsqu'un sentiment aussi nouveau qu'étrange, qui depuis quelque temps germait en lui, finit, en se développant, par provoquer un grand changement dans son existence. Le docteur Gérard avait deux enfants, un fils, Jules, qui était âgé de douze ans et fréquentait l'école du village, et une fille, Hélène, qui blondissait dans son quinzième printemps. Elle était mignonne, avec de grands yeux noirs pleins d'étincelles et une bouche petite et fraîche comme un bouton de rose à peine entr'ouvert. Elle arrivait du couvent, quand Pierre Kirouët, qui comptait

alors dix-sept ans, s'aperçut à son maintien plus réservé que l'enfant avait, durant l'année, fait place à la jeune fille qui était déjà très jolie. Avec ses airs de petite dame et ses fraîches toilettes, elle lui semblait bien gentille à côté des grosses filles mal étriquées de la Basse-Bretagne. Et comme les moindres paroles qui tombaient de sa fine bouche lui paraissaient une musique ravissante et quasi divine, comparée au rude accent et au langage commun des filles de pêcheurs avec lesquelles il avait grandi ! D'abord, simple sentiment d'admiration pour la distinction, la grâce et l'élégance qui ornaient déjà la jeune personne, et la recherche dans la toilette, choses auxquelles il n'était pas habitué, ce mouvement intérieur ne devait pas tarder à s'accentuer chez le pauvre garçon. De l'admiration à l'adoration, la progression ne tarda pas à se produire.

L'heure du jour où il ne se sentait pas de joie, c'était quand Mlle Gérard sortait en voiture avec sa mère ; parceque alors il était plus près de la jeune fille. Pendant qu'il retenait le cheval trop ardent, il la contemplait avec extase comme elle montait en phaéton. D'abord, sa petite main, enserrée dans un gant de peau de couleur tendre, saisissait la garde en exposant sous la manche de la robe un avant-bras blanc et déjà bien arrondi. Et puis son pied mignon s'avançait sur le marchepied, laissant apercevoir les délicates attaches roses de la cheville à travers le léger tissu du bas

de soie blanc. Et dans un gracieux élan de jeune chatte, elle sautait en voiture et se laissait doucement tomber sur le siège avec un grand froufrou de sa robe de soie gris de perle. Cette rapide et charmante vision, ce froissement de soie sur un corps souple e jeune où s'accentuaient pourtant déjà de gracieux contours, faisaient frisonner Pierre jusque dans la moelle de ses os. Le malheureux garçon sentait ses jambes lui flageoler comme il allait prendre place sur le siège de devant. Tout le temps que durait la promenade il lui semblait que la voix d'Hélène causant avec sa mère lui venait d'un autre monde, et que c'était celle d'un ange qui murmurait à son oreille des chants du paradis.

La première fois que le pauvre diable se prit à réfléchir sur la passion malheureuse qui s'allumait en lui, il eut frayeur. La distance qui le séparait de l'objet de sa vénération lui semblait un abîme béant dans lequel il ne pouvait manquer de choir et de se casser les reins. Comme il était intelligent, il se figurait entendre le grand éclat de rire que la fille de ses maîtres lui jetterait au nez, si jamais elle venait à s'apercevoir que Pierre Kirouët était épris d'elle. La seule idée de sentir le poids de tout le mépris dont elle saurait écraser son audace lui donna froid dans le dos, et il se jura bien que jamais personnes au monde ne surprendrait rien de son terrible secret, qui resterait entre Dieu seul et lui. Dans un recoin le plus intime de son être, il n'en

éleva pas moins un autel à son idole et lui voua un culte voisin du fétichisme.

Quelles pensées ruminait-il habituellement, tout en luttant contre les désirs qui l'envahissaient, c'est ce que le cadre de cette étude ne permet pas de développer. Nous dirons seulement qu'un jour—c'était le dernier qu'Hélène devait cette année-là passer à Saint-Omer, vu qu'elle retournait à son couvent le lendemain—comme Mme Gérard et sa fille faisaient leur promenade habituelle en voiture, Pierre se frappa soudain le front et dit tout haut :

—Qui sait ?...

Mme Gérard surprit le geste et entendit le mot.

—Qu'as-tu donc, Pierre, demanda-t-elle.

—Rien, madame...., balbutia le jeune homme qui sentit un tressaillement passer par tous ses membres en voyant qu'on l'avait entendu.

—Voilà que tu parles haut sans t'en apercevoir, reprit sa maîtresse. Commencerais-tu à radoter ?

Pierre devint rouge, et il lui sembla que le sang allait lui sortir par les oreilles qui lui chauffaient en arrière comme si elles eussent été frappées d'un coup de soleil.

Mme Gérard, qui était très bonne, remarqua la confusion dans laquelle elle avait mis le pauvre garçon, dont elle était du reste à cinq cent millions de lieues de soupçonner la folle passion, et elle se remit à causer avec sa fille.

Le soir, comme il sellait le cheval que son jeune maître montait tous les jours après souper :

—Monsieur Jules, lui demanda-t-il d'un ton suppliant, voudriez-vous bien me montrer mes lettres ? Je veux apprendre à lire.

—Mais oui, répondit Jules en mettant le pied à l'étrier. Nous commencerons à la veillée.

—Oh ! merci, monsieur Jules, cria Pierre à l'enfant que son cheval emportait au petit trot.

Deux heures après, les vingt-quatre lettres de l'alphabet dansaient devant les yeux écarquillés de Pierre Kironët, à la lumière tremblante de la chandelle de la cuisine, comme autant de petits diables fantastiques qui semblaient lui faire la nique et se moquer de lui.

—Jamais je ne viendrai à bout de rien comprendre à tout cela ! soupira-t-il, tandis que Jules tâchait de lui faire retenir les sons que chaque lettre représente.

Ce qui n'empêcha pas que quinze jours après le départ de Mlle Gérard, Pierre commençait à épeler passablement, et qu'au bout de sept à huit semaines, grâce à l'application, à la volonté qu'il sut y mettre, il lisait couramment. Alors il songea à s'initier aux mystères de l'écriture. Mais il devait se heurter ici à un obstacle qu'il n'avait pas prévu. Jules Gérard avait bien assez de ses classes à suivre et ne sentait pas pour l'école plus d'entraînement que n'en ont la plupart des enfants de son âge.

Aussi commençait-il à témoigner beaucoup d'humeur, de passer une partie de ses soirées à rabâcher les choses qui l'avaient lui-même tant ennuyé. Au premier moment, Pierre se sentit bien malheureux de l'apathie de son jeune maître ; mais, après deux heures de réflexions profondes, il se jeta dans le *banc-lit* où il couchait, en se disant :

—C'est égal, le pire est fait, puisque je sais lire ; et je crois que j'ai trouvé le moyen d'apprendre à écrire sans M. Jules.

L'automne était arrivé, et les pêcheurs revenus du golfe. Pierre, qui les connaissait tous, guetta les plus jeunes, le dimanche suivant, à la porte de l'église, et leur représenta avec chaleur tout le bien qu'ils pourraient retirer d'une classe du soir qu'un vieil instituteur à la retraite offrait de leur faire, trois fois la semaine, moyennant la modeste somme d'un écu par mois, que lui donnerait chacun de ses élèves, s'ils pouvaient se réunir une douzaine. Plusieurs rirent au nez de Pierre Kirouët et lui demandèrent s'il avait la prétention de devenir aussi savant que son maître le docteur Gérard. D'autres haussèrent les épaules en tirant de grosses bouffées de leur brûle-gueule. Quelques-uns, enfin après s'être fait tirer l'oreille, promirent à Pierre de suivre avec lui l'école du soir, s'il pouvait trouver un nombre suffisant d'élèves. Celui-ci fit si bien qu'après quinze jours de démarches incessantes, après avoir sollicité toute la jeunesse oisive et ignorante des environs, il put annoncer au père

François Boulet qu'ils étaient onze prêts à suivre ses leçons durant l'hiver. Sur une trentaine de jeunes gens qu'il avait sollicités, dix seulement s'étaient laissé gagner, et avec quelle peine !

Le vieil instituteur avait bien fixé le nombre des élèves de sa classe à douze ; mais enfin, puisqu'il n'y en avait que onze de bonne volonté dans le village, il faudrait se contenter de ce nombre. D'ailleurs les cinq piastres et demie qu'ils lui donneraient chaque mois n'étaient pas à dédaigner dans l'état de pauvreté où se trouvait le vieillard. On sait à quelle vie d'abnégation sont condamnés nos instituteurs ; on connaît l'insuffisance du traitement qu'ils reçoivent pour leur ingrate besogne et l'exiguïté de la pension qui leur permet à peine de ne pas mourir de male-faim après toute une vie vouée à l'instruction de la jeunesse.

C'était chose curieuse de voir les onze gars réunis le soir dans le grenier de la maisonnette du père François Boulet. Elles auraient, certes, mérité d'être saisies sur place par le pinceau d'un Téniers toutes ces grosses figures, hâlées par les âpres caresses du soleil et de la mer, et dont les yeux s'ouvraient grands comme des ésus en face des signes cabalistiques de l'alphabet ; tout comme le second groupe de ces grands écoliers qui, plus avancés que les premiers, traçaient d'une main lourde, avec leurs doigts noueux crispés sur la plume, les *bâtons* traditionnels titubant entre de nombreux pâtés. Ils suaient à grosses gouttes et

semblaient fatiguer bien plus que s'il se fût agi de tirer à bord d'une barge un flétan de cinq cents livres. Quant au père Boulet, qui était assis, en face de ses élèves, sur une petite estrade improvisée, pour mieux jouer son rôle de professeur, avec sa tête au crâne dénudé et surmonté de deux touffes de cheveux blancs qui se tordaient en cornes sur les tempes, ses grandes lunettes rondes aux fortes montures de cuivre à califourchon sur son gros nez rouge, et cette bonne figure vieillote et placide, animée pourtant par le sourire un peu dédaigneux que l'ignorance profonde et la balourdise de ses élèves faisaient courir de sa bouche lippue jusque sur ses joues tombantes et creusées de rides profondes, il offrait le plus beau sujet d'étude que pût caresser le pinceau si finement observateur du grand peintre flamand, auteur de ces admirables scènes villageoises, mi-grotesques, mi-sérieuses, et partant si vraies. Et puis, quel merveilleux effet de clair-obscur le peintre n'eût-il pas tiré de la lutte fantastique à laquelle se livrait la lumière douteuse et vacillante qui tombait de cinq ou six chandelles de suif, avec l'ombre épandue dans la partie supérieure du comble, où les poutres et les chevrons s'entre-croisaient dans de mystérieux accouplements.

Malgré l'attrait que peut offrir un pareil tableau, nous ne saurions, pour l'étudier davantage, rester assis plus longtemps sur les bancs de l'école du père Boulet, et nous dirons tout de suite qu'au prin-

temps Pierre Kirouët écrivait assez lisiblement et possédait bien les quatre premières règles, simples et composées, de l'arithmétique. Aussi avait-il énergiquement travaillé pendant l'hiver ! Une fois muni de ce léger bagage, il jugea qu'il était temps de réaliser son rêve, depuis longtemps caressé, d'entrer dans une maison de commerce à Québec. Vers la fin d'avril, il alla trouver le capitaine Poitras, qui employait les Kirouët à la pêche.

Pierre savait que le capitaine était cousin de l'un des marchands de nouveautés les plus achalandés de la rue Saint-Joseph, et le pria de le faire entrer dans cette maison, qui, l'une des premières, a fait la réputation commerciale de Saint-Roch.

— Je ferai tout ce que l'on voudra, dit Pierre ; pour commencer je porterai les paquets, s'il le faut.

— Sais-tu lire ? demanda le capitaine.

— Lire, écrire et compter.

— C'est bon, je parlerai de toi au cousin Brassard, reprit Poitras, qui partit la semaine suivante pour Québec.

Huit jours après, il apportait à Pierre, l'heureuse nouvelle que M. Brassard voulait bien l'engager, à raison de six piastres par mois, avec la nourriture et le logement. Pour Pierre Kirouët, qui jusqu'alors n'avait gagné que deux piastres et demie, c'était une superbe position ; sans compter qu'il

mettait enfin le pied sur le premier degré de l'échelle au bout de laquelle miroitait son rêve d'azur et d'or.

Le jeune homme demanda tout aussitôt son congé au docteur Gérard, qui le félicita de chercher, en travaillant, à améliorer son sort, et lui donna un excellent certificat de conduite. Quand il quitta la maison où il avait passé près de trois ans, Pierre, songeant à Mlle Hélène qu'il ne reverrait pas comme d'habitude au temps des vacances, eut le cœur si gros, que les larmes lui en jaillirent des yeux. Mais il secoua la tête, s'essuya les joues avec la manche de sa blouse, et murmura de nouveau les deux mots qui lui étaient échappés en présence de son idole :— Qui sait ? . . . . .

Cette fois personne ne l'entendit.

N'ayant fait aucun apprentissage, Pierre fut naturellement le dernier d'entre les commis qu'employait la maison Brassard & Cie. D'abord on lui fit porter les achats à domicile. Ce fut le temps le plus dur qu'il eut à passer. C'était lui qui ouvrait le magasin, à sept heures du matin en hiver, à six heures en été. Lorsqu'il descendait, tout grelottant, du grenier où il couchait avec les autres commis—c'était alors l'usage chez les marchands de loger leurs employés — lorsque, les pieds dans la neige et l'air froid dans le cou, il enlevait les contrevents de la boutique ; lorsqu'il entrait dans le magasin glacé pour y allumer le poêle, ses rêves de fortune à venir se refroidissaient

bien un peu comme ses doigts devenus gourds. Mais bientôt le bois pétillait sous les mordantes caresses de la flamme, le poêle se mettait à ronfler et commençait à pénétrer d'une chaleur bienfaisante le pauvre commis, qui pelotonné tout auprès, en attendant l'arrivée de ses compagnons, sentait bientôt ses espérances se dégourdir, et les voyait, entre ses paupières encore à demi fermées par le sommeil, reprendre vie et s'agiter en traits distincts dans une perspective assez rapprochée.

Et puis le soir, lorsque la chaleur de son corps avait un peu réchauffé son lit glacé, pendant que les autres commis bavardaient ou vidaient quelque flacon d'eau-de-vie introduit dans le grenier en contrebande, Pierre donnait libre cours à son imagination qui fuyait à tire-d'aile ce misérable réduit et se mettait à planer dans les nuages que doraient ses désirs. Là, il se revoyait tout métamorphosé, à la tête d'une grosse maison de commerce, riche, bien mis, avec de beaux équipages où trônait Mlle Gérard devenue sa femme ; et, vermisseau amoureux d'une étoile, il s'endormait en la voyant rayonner tout au fond du firmament radieux où l'enlevaient les ailes de ses ambitieuses rêveries.

Cependant, son air intelligent et son teint rosé le firent bientôt remarquer de M. Brassard, qui le garda au magasin. Les jolis garçons font bien derrière un comptoir. Les patrons le savent, les

commis ont l'air de s'en douter et les acheteuses de s'en apercevoir.

Nous n'avons pas le temps de suivre Pierre Kirouët dans sa carrière d'employé. Il nous suffira de dire qu'il montra tant de bonne volonté d'adresse, d'intelligence et d'activité, qu'il sut si bien courber l'échine sous les averses de brusqueries et de gros mots que M. Brassard faisait souvent pleuvoir sur ses employés, qu'en moins de trois ans Pierre était l'un des premiers commis de la maison.

Dans l'intervalle, il lui fut donné de revoir une fois Mlle Hélène Gérard à Saint-Omer, pendant un congé de huit jours qu'il put attraper au temps des vacances que la jeune fille passait chez son père. Pierre, attifé d'un habillement tout de drap noir, le cou raidi par un faux col droit autour duquel s'enroulait une cravate voyante et ornée d'une épingle trop volumineuse pour être d'or, Pierre Kirouët, une badine à la main, frappa un beau jour—avec le marteau—à la porte d'honneur de la maison de son ancien maître. On le fit entrer dans la salle à manger, en attendant que le docteur, Mme et Mlle Gérard qu'il demandait, fissent leur apparition. Quoique la servante, qui l'avait reconnu, ne l'eût pas fait monter au salon, Pierre ne ressentit pas moins beaucoup d'orgueil de se voir admis dans cette pièce où il lui était donné pour la première fois de s'asseoir. Il se dit qu'il avait bien dû gravir quelques degrés de l'échelle sociale pour en être arrivé là.

Le docteur, qui parut le premier, accueillit son ancien domestique avec bonté, et s'enquit avec intérêt de sa position présente et de ses projets pour l'avenir. Pierre commençait à répondre, quand Mme et Mlle Gérard apparurent et lui tendirent la main avec cet air moitié hautain moitié bienveillant qu'elles croyaient devoir garder avec leur serviteur de jadis. Le jeune homme, qui avait pourtant fait bonne provision de ces façons de petits-maîtres que se donnent messieurs les commis, perdit tout à fait contenance à la vue de Mlle Gérard, qui était maintenant une grande et belle personne, à la mine fière et distinguée. Un nuage passa devant ses yeux, et c'est à peine s'il put répondre par monosyllabes aux questions banales que l'on daigna lui poser. Pourtant, lorsque la porte se fut fermée derrière lui et que l'air du dehors eut un peu rafraîchi son visage en feu, il s'écria à part soi :

— Est-elle belle !... et fière !... Mais qui sait ?

Dans la maison Brassard et Cie se trouvait un autre jeune homme de Saint-Omer nommé Louis Cantin. Il y était entré quelque temps après Kirouët et à l'instigation de celui-ci qui le connaissait de longue date. Louis Cantin était fils d'un cultivateur qui possédait un bien d'une certaine valeur à Saint-Omer. Depuis longtemps Pierre savait cela et avait imaginé de s'aider du futur héritage de son compagnon, Cantin, pour se pousser dans le monde. Celui-ci était plus jeune que

lui et beaucoup moins futé. Aussi Pierre réussit-il à lui faire partager ses espérances de fortune rapide à gagner dans le commerce. Le soir, sur les dix heures — l'automne était venu — quand le magasin se fermait, Kirouët, qui avait su capter tout à fait la confiance de ses patrons et avait une clef pour rentrer quand il voulait, faisait un signe à son ami Cantin, qui le suivait avec empressement à certain cabaret de la rue du Pont. Là, tout en avalant de compagnie une couple de douzaines d'huîtres, arrosées de quelques verres de bière ou d'eau-de-vie, qu'il payait généreusement, Pierre faisait miroiter aux yeux de son ami — quelque peu grisé par l'alcool et par le plaisir d'être ainsi libre à l'heure où les autres commis grelottaient dans leurs lits froids du grenier de la maison Brassard — la séduisante perspective d'être bientôt tous deux à la tête d'une maison de commerce, de réaliser de jolis bénéfices et de jouir enfin, à leur tour, des bonnes choses de la vie.

Kirouët chauffa si bien son ami qu'il le persuada d'engager le bonhomme Cantin à hypothéquer son bien, pour permettre au fils d'acheter un fonds de commerce avec Pierre, qui joindrait au montant qu'apporterait son associé quelque quatre cents piastres qu'il avait su mettre de côté. La plus grande expérience que Kirouët avait des affaires comblerait la différence de leur mise de fonds ; Cantin jeune devant prélever un emprunt de sept à huit cents piastres sur la terre paternelle. Lorsque,

plein de ce projet, Louis Cantin s'en ouvrit à son père, celui-ci se regimba tout d'abord, effrayé de grever ainsi son bien. Mais au voyage suivant que le bon paysan fit à la ville, son fils revint à la charge assisté cette fois de Pierre Kirouët, qui leur offrit à souper dans un hôtel de la basse-ville. On était à la fin de l'hiver et les magasins fermaient encore à sept heures. Une demi-heure plus tard, les deux Cantin et Kirouët étaient assis en face d'un plantureux souper, auquel une couple de verres de whisky, avalés coup sur coup avant le repas, leur permit de faire brillamment honneur.

Quand le vieux paysan, satisfait, s'essuya la bouche du revers de sa main, l'ami de son fils rompit la glace. Pierre s'étendit d'abord sur l'état singulièrement prospère du commerce à cette époque :— un grand nombre de vaisseaux se construisaient, qui donnaient ouvrage et argent à la population ouvrière de Saint-Roch ; on commençait aussi les travaux préliminaires de ce fameux chemin de fer du Nord dont on parlait tant depuis quelques années, ce qui allait encore faire hausser les gages et amener un surcroît extraordinaire de travail et de numéraire dans la ville [1]. Aussi, depuis plusieurs mois, une activité inusitée, sans précédent, se

(1) On se rappelle les tentatives infructueuses faites il y a plus de vingt ans, pour construire cette voie ferrée qui aujourd'hui, à peine terminée, produit déjà des résultats avantageux. (*J'écrivais ceci en* 1881).

manifestait dans le commerce. C'était le temps, pour les jeunes gens intelligents et vigoureux, de tenter fortune. Et justement, une occasion superbe s'offrait d'acheter à bas prix le fonds de commerce d'un marchand qui venait de mourir, laissant une veuve incapable de continuer les affaires de son mari, et qui cherchait à se défaire de l'établissement du défunt. La chose n'était guère encore connue, et ce serait grand dommage de laisser échapper l'opportunité de s'établir dans les conditions les plus avantageuses.—Ici, Cantin fils intervint et fit l'éloge des capacités commerciales de Kirouët, qui, en trois ans, avait su monter si rapidement dans la maison Brassard, dont il était maintenant l'un des premiers employés. Bref, ils tirèrent tous deux un tel feu d'artifice, que le brave cultivateur, ébloui par toutes les étincelles qu'on lui faisait danser devant les yeux, se laissa convaincre. Huit jours après, son bien était grevé d'une forte hypothèque, le fils touchant l'argent, s'associait avec Pierre Kirouët, et tous deux — Pierre sachant toujours garder la préséance, — fondaient la maison connue sous la raison sociale de " Kirouët & Cantin."

Le printemps vint, amenant avec lui ce renouveau de floraison dans le commerce qui remet l'espérance au cœur de nos négociants, après le long chômage de l'hiver. Jamais, de mémoire de marchands, ne vit-on pareille activité, semblables bénéfices. Plus de cinquante vaisseaux étaient en

construction dans le port ; aussi l'argent affluait-il dans la classe ouvrière et de là chez les marchands. Chacun se rappelle encore à Saint-Roch cette ère de prospérité qui — il y a une vingtaine d'années — passa sur notre ville et ne devait être, hélas ! que de bien courte durée.

La maison Kirouët & Cantin ne fut pas sans profiter de cette aubaine, et, grâce au travail des deux associés, en moins de six mois, ils avaient fini de payer et doublèrent même leur fonds de commerce. L'automne vint et cette saison, où l'on achète le plus chez nous pour subvenir aux besoins de l'hiver, donna même mieux que la précédente. Ce fut pour nos jeunes gens une année splendide ; aussi, lorsque, après la clôture de la navigation, ils exposèrent leur bilan au père Cantin, en lui payant plusieurs mois d'avance l'intérêt de la somme empruntée sur sa terre, et qu'ils lui firent cadeau d'un pardessus de beau drap de Moscou, le bonhomme sentit se dissiper ses dernières craintes, et ne demanda plus au Seigneur que de le laisser vivre assez vieux pour voir son fils devenir l'un des plus riches négociants de Québec.

Dans l'hiver, la compagnie du chemin de fer du Nord ne réalisant pas les fonds sur lesquels elle avait compté, suspendit, ajourna indéfiniment les travaux commencés. D'un autre côté, la vente des navires n'avait pas été aussi fructueuse que pendant les deux dernières années, par delà l'Océan ; et les constructeurs, les uns restreints par leurs

bailleurs de fonds, les autres de crainte d'y perdre de l'argent, mirent sur les chantiers moins de vaisseaux qu'ils ne l'avaient fait précédemment. Sans être affecté d'une manière désastreuse par la diminution du travail, le commerce de détail n'en souffrit pas moins d'une manière sensible durant le printemps qui suivit.

Quoique les bénéfices de la maison Kirouët et Cantin se ressentissent de ce contre-coup, cependant, comme les associés n'avaient pas autant à rembourser cette année-là que la première, ils firent encore assez de profits pour bien asseoir leur crédit, vivre convenablement et bien augurer de l'avenir. Du reste, l'automne, sans être aussi productif que celui qui l'avait précédé, jeta un nombre assez considérable de minots d'écus dans les boutiques de Saint-Roch, pour laisser voir que les marchands de l'endroit trouvaient encore à tondre d'assez épaisses poignées de laine sur le dos de ces moutons qui se nomment consommateurs.

Pierre Kirouët n'était plus maintenant le pauvre diable frêle et gauche que nous avons connu au début de ce récit. Il avait près de vingt-quatre ans et possédait l'aplomb que donne la maîtrise d'une boutique bien achalandée. Il fallait le voir à la porte de son magasin, surtout le samedi soir, jour où les ouvriers sont payés de leur travail de la semaine, et encombrent les établissements de commerce du plus populeux faubourg de la ville. Debout, à l'entrée, pour recevoir et saluer les cha-

lands, les deux mains plongées dans les poches de son pantalon et y remuant à pleins doigts deux poignées de pièces d'argent dont le son lui chatouillait agréablement l'oreille, il contemplait, souriant, ce va-et-vient incessant, cette affluence extraordinaire d'acheteurs qui ne se voit que dans cette partie de la ville. Le rêve qu'il faisait autrefois, dans son galetas de petit commis, ne semblait-il pas maintenant à bon droit près de se réaliser ? Il n'avait plus besoin de fermer les yeux pour se voir traverser les rues emporté par un cheval fringant ; car il en avait acheté un, de moitié avec son associé, ainsi qu'une jolie voiture, dans laquelle ils allaient le dimanche se promener aux alentours de la ville. Il est vrai que Mlle Hélène Gérard manquait bien encore pour achever d'animer son rêve en partie devenu réalité : aussi Pierre songea-t-il, au commencement de l'hiver, qu'il était temps de faire un petit voyage à Saint-Omer, afin d'y entamer la question de son futur bonheur conjugal. Un vendredi soir, il prévint son associé qu'il serait absent trois jours et il partit le lendemain.

Le dimanche, après la grand'messe, à la porte de l'église de Saint-Omer, entouré de ses anciens compagnons de pauvreté, restés aussi besogneux que par le passé, et qui l'interrogeaient en le contemplant d'un œil d'envie, Pierre aperçut le docteur Gérard, s'ouvrit un passage à travers les rangs de ses admirateurs, et manœuvra de manière à se trouver sur le passage du médecin. Celui-ci, qui était

au fait des succès de son ancien serviteur, le reconnut, lui tendit cordialement la main, et, après quelques questions banales au sujet du commerce, il invita Kirouët à diner. C'était tout ce que voulait le jeune homme, qui accepta sans se faire prier. Il comptait voir Mlle Gérard ; mais quel ne fut pas son désappointement lorsque, avant de se mettre à table, il apprit que la jeune fille était en ce moment à la ville chez une de ses tantes. Pierre avala sa déconvenue avec le petit verre que lui offrit le docteur.—C'est égal, se dit-il à part lui en prenant place à la droite de Mme Gérard, j'ai fait quelque chemin depuis six ans que je suis parti d'ici, pour y manger aujourd'hui à la table des maîtres de la maison ! A l'égard de Mlle Gérard, je m'arrangerai de manière à la voir à Québec. Je n'en serai là que mieux pour lui parler.

Quand il prit congé du docteur, celui-ci lui dit qu'il irait dans quelques jours à la ville faire certains achats, assez considérables, et qu'il ne manquerait pas de se rendre à son établissement. Kirouët remercia son hôte, l'assura qu'il serait tout aussi bien servi chez lui et à meilleur marché que partout ailleurs, et revint à la ville, enchanté de la réception du Dr Gérard et caressant plus que jamais sa séduisante espérance.

Pendant la semaine qui suivit, deux fois Kirouët se présenta chez la tante d'Hélène, à la haute ville ; mais on lui dit que Mlle Gérard était sortie. Le lendemain de sa seconde visite, il grommelait

contre le guignon qui s'attachait à ses démarches, lorsqu'il vit le docteur Gérard et sa fille entrer dans son établissement. En les apercevant, Pierre eut un tressaillement nerveux au cœur et courut à leur rencontre.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis la dernière fois qu'il avait vu la jeune fille, maintenant parvenue à l'entier épanouissement de sa jeunesse et de sa beauté. Elle était superbe avec ses grands yeux noirs, sa bouche un peu charnue et d'un rouge-cerise, ses formes séduisantes et son port de déesse comme pour un instant descendue des nuages. Quand elle tendit sa main gantée à Pierre, celui-ci ressentit une commotion électrique dans tous ses membres, et s'inclina gauchement devant l'idole à laquelle il avait depuis longtemps voué un culte aussi ardent qu'il était concentré.

—Mon cher Monsieur Kirouët, dit le docteur Gérard en donnant une poignée de main au marchand, je suis heureux, à l'occasion du prochain mariage de ma fille, de faire chez vous quelques emplettes.

Cette fois, le choc électrique fut un coup de foudre, et Pierre vit tous les rayons du magasin, chargés d'étoffes aux diverses couleurs, tournoyer comme les rais d'une roue qui traverse une traînée de soleil. Heureusement que Mlle Gérard, pour cacher la rougeur que l'annonce de son prochain mariage lui avait aussi fait monter à la figure, détournait en ce moment la tête, et que le docteur

jetait un regard circulaire dans le magasin de son ancien domestique, en s'écriant :

— Sapristi ! Pierre, savez-vous que vous voilà joliment monté en marchandises !

— Oui,... assez bien,..... assez bien, balbutia le jeune homme, qui, tout en essayant de se remettre, se hasarda à demander :

—Est-il permis de..... s'informer avec qui.... se marie mademoiselle Hélène.... mademoiselle Gérard ?

— Eh ! sans doute, repartit en souriant le docteur, que nous soupçonnons d'avoir eu vent des deux visites rapprochées de Pierre à Mlle Gérard ; il n'y a pas si longtemps que vous faisiez partie de la maison, l'on peut bien vous dire cela. Ma fille épouse M. Léon Duclos, député du comté de Bienville, jeune homme plein de talent et d'avenir. Seulement, vous savez, ceci est entre nous. Nous ne voulons pas que la nouvelle s'en ébruite maintenant.

Ce que Kirouët vendit ce jour-là au docteur Gérard pour le trousseau de sa fille, il ne put se le rappeler ensuite qu'en consultant le mémoire dressé sur son ordre, au fur et à mesure, par l'un de ses commis. Quant à lui, il perdit conscience de tout ce qu'il put faire ou dire pendant l'heure entière que Mlle Gérard resta dans le magasin avec son père.

Mais ce dont il se ressouvint toujours, c'est qu'après leur départ, il se précipita plutôt qu'il ne monta à l'étage supérieur où il logeait avec son associé, qu'il se jeta sur un canapé où Cantin, surpris, le trouva pleurant à chaudes larmes à l'heure du souper; qu'il se grisa déplorablement le soir et se réveilla le lendemain avec le plus violent mal de tête qu'il eût jamais ressenti.

— Au diable toutes les filles à marier, et en particulier Mlle Gérard! s'écria-t-il au saut du lit. Où avais-je la tête, aussi? Avec ça que j'ai bien le temps de me marier! Attendons un peu, mon ami, avant de nous mettre la corde au cou, nous allons d'abord jouir de la vie de garçon! Mille tonnerres! que *j'ai mal aux cheveux!*...

A partir de ce jour, Pierre qui, jusqu'alors, avait été assez rangé, changea complètement de manière de vivre. D'abord il persuada à son associé de renouveler leur mobilier, pourtant convenable à la position qu'ils occupaient, et d'en acheter un fastueux. Et comme il fallait quelqu'un pour animer et admirer ces splendeurs, il fut convenu entre Kirouët et Cantin qu'ils donneraient à dîner à leurs amis, chacun à tour de rôle, une fois la semaine. Cela les poserait aux yeux de leurs confrères. Cette décision les obligea de faire l'acquisition d'un service, qui, à l'instar du mobilier, leur coûta plus cher qu'il n'était de bon goût. On parla bientôt des dîners de MM. Kirouët et Cantin dans le cercle de leurs connaissances.

La première fois que le père Cantin fut reçu dans ces pièces richement garnies, ses grosses bottes de paysan restèrent comme clouées au moelleux tapis de velours.—Prenez garde, mes enfants, s'écria-t-il, n'allez pas trop vite; vous vous casseriez le cou !

Autant pour rassurer le bonhomme que pour lui embrouiller la vue des choses, Kirouët sortit du large buffet chargé de sculptures, qui s'étalait dans la salle à manger, un carafon de vrai rhum de la Jamaïque, boisson pour laquelle il nous faut avouer que le vieillard avait un faible. Et tout en lui expliquant que les tapis, les rideaux et la lingerie leur revenaient à très bas prix, vu qu'on achetait ces effets en gros, Pierre lui versa, coup sur coup, deux ou trois verres qui durent agir singulièrement sur le cerveau du père Cantin ; car il partit convaincu que les deux associés avaient le don non seulement de gagner de l'argent à pleines mains, mais encore de se meubler avec luxe et de bien vivre sans qu'il leur en coutât grand'chose.

Le soir, à un souper auquel le digne mais un peu trop lourd paysan ne fut pas invité, quoiqu'il fût encore à la ville, on mangea ferme, on but sec, et on chanta fort avant dans la nuit chez les deux associés. Il paraît même que, lorsque tous les convives et leurs hôtes furent suffisamment échauffés, Kirouët, poussé par je ne sais trop quel esprit malin, proposa de boire à la santé du bon, de l'excellent père de son associé Cantin ; toast qui fut bu

avec d'autant plus d'enthousiasme qu'aucun des convives ne connaissait le bonhomme.

Ces goûts fastueux qui distinguent les parvenus tout frais sortis des haillons de leur jeunesse, Pierre Kirouët les devait pousser loin en fait de chevaux. Cette manie avait sans doute germé en lui alors qu'il demeurait chez le docteur Gérard et qu'il conduisait Mlle Hélène à la promenade. Avant les derniers changements apportés à sa manière de vivre, il possédait bien un cheval qui avait assez bonne mine sur le chemin de Charlesbourg, lorsqu'on revenait grand train du lac Beauport, le dimanche soir. Mais, un jour qu'il avait été dépassé par la voiture de l'un de ses confrères de Saint-Roch, Pierre se jura que cette fois serait la dernière ; et, à quelque temps de là, il était l'heureux propriétaire du plus fort trotteur qu'il y eût alors à Québec, et pour lequel il n'hésita pas à donner six cents piastres. Kirouët fut alors le coq des alentours, dans ces promenades du dimanche qui font les délices de notre bourgeoisie. Il fallait le voir, armé de son fouet à poignée d'argent et crânement campé sur le siège élevé de son élégant tilbury, serrant haut les rênes, la tête penchée en avant, les yeux étincelants de jouissance et de vanité satisfaite ! A la suite d'un refroidissement, ce cheval étant devenu malade, Pierre, sur le conseil que lui en donna un maquignon, nourrit l'animal plus de quatre mois avec des œufs frais.

Pendant un certain temps, Kirouët et Cantin continuèrent à mener un assez grand train qui faisait l'admiration et l'envie des jeunes, tandis que les vieux marchands de la place hochaient la tête. —Qu'ils prennent garde, disaient ces grognards du commerce, les affaires ne sont plus ce qu'elles étaient il y a trois ans !

En effet, cette fièvre qui avait, durant plusieurs mois, possédé nos constructeurs de navires, les avait maintenant laissés presque tous. Un moment, le marché européen s'était trouvé encombré de vaisseaux neufs, et les trois quarts de nos constructeurs avaient dû se défaire des leurs avec perte. Quelques-uns firent faillite et les autres rendus à bon droit craintifs, restreignirent de beaucoup le champ de leurs opérations. Au lieu de deux et même trois ou quatre navires que chacun d'eux construisait autrefois en même temps, c'est à peine si les moins maltraités par la fortune se risquaient maintenant à en mettre un sur le chantier. A la place de cinquante vaisseaux que l'on voyait se dresser sur les bords de la rivière saint-Charles trois années auparavant, l'œil attristé en comptait tout au plus une quinzaine. Les deux tiers des charpentiers de la ville se trouvaient sans ouvrage, et partant sans argent. Naturellement, le commerce se ressentit aussitôt des effets du chômage prolongé de cette grande partie de la classe ouvrière.

Dans cette paralysie qui commençait à affecter le commerce de détail, Kirouët ne tarda pas à

trouver que ses dépenses excédaient les recettes. Il ouvrit les yeux, eut peur et songea tout d'abord à modérer son train d'existence. Mais il s'aperçut alors que lorsqu'une fois l'habitude est prise de vivre à grandes guides, il est extrêmement difficile de ramener au pas tous ses appétits lancés au galop. Les plus forts, deux sur mille peut-être, parviennent à s'arrêter à temps sur le bord de l'abîme. Mais les autres sentent leurs bras fatigués lâcher les rênes et roulent éperdus dans le gouffre de la ruine. Kirouët et Cantin, qui n'appartenaient pas à la catégorie des hommes forts, ne poussèrent pas loin leurs velléités d'économie et se fournirent l'un à l'autre des excuses pour éviter de réformer leurs habitudes. — Que diraient leurs confrères en les voyant changer subitement d'allure ? Ne croiraient-ils pas les affaires de la maison beaucoup moins prospères? Le crédit des associés n'en souffrirait-il pas ? Et puis, quelque heureuse spéculation les remettrait un bon jour à flot. En attendant, on allait redoubler d'efforts et travailler davantage. A ce sujet, les deux amis décidèrent qu'ils iraient à tour de rôle, le mardi et le samedi, relancer les cultivateurs sur la place du marché pour les attirer au magasin.

Pendant un certain temps, ce dernier procédé, fort ennuyeux du reste, et pour eux humiliant, leur réussit assez ; mais le jour vint enfin où, ayant vidé l'escarcelle des habitués du marché, cette manœuvre même manqua d'effet. C'est alors qu'ils eurent recours à ce moyen extrême des marchands

en détresse, qui est de ne jamais refuser d'argent et de laisser aller leurs effets sans réaliser un profit raisonnable.

Pour comble d'infortune, à la suite d'une partie fine faite aux environs de la ville, Kirouët fut atteint d'une fluxion de poitrine qui le tint six semaines au lit et plusieurs jours sur le bord de la fosse. On se souvient que, tout jeune homme, il était de tempérament faible ; or, la vie de plaisir qu'il avait menée pendant deux ou trois ans, les veilles, les libations trop copieuses, avaient ébranlé sa santé au point que cette maladie, épuisant le peu de forces qui restaient dans ce corps naturellement frêle, le laissa dans un état de débilité extrême. Le médecin saisissant même chez son patient les premiers symptômes de la phtisie, lui ordonna d'aller passer l'hiver en Floride. — S'il s'obstinait à rester ici durant la saison des froids, peut-être n'en verrait-il pas la fin.—Pierre effrayé se vit contraint de suivre une ordonnance aussi coûteuse que préjudiciable à son commerce.

— La vie avant tout ! dit-il à Cantin, quand il lui annonça son prochain départ. — Et après avoir pourvu aux affaires les plus pressantes, il partit, laissant la maison sous la direction de son associé.

Pendant quelques semaines, les fonds en banque permirent à celui-ci de payer les premiers billets qui vinrent à échéoir. Mais ces ressources épuisées, Cantin se vit entraîné dans toute sorte d'em,

barras qui ne devaient que s'accroître. On était dans la morte saison, et c'est à peine si le menu profit des ventes suffisait à couvrir les dépenses du magasin et de la maison, c'est-à-dire à payer les commis, le loyer et les choses nécessaires à la vie. Cantin dut alors demander à ses fournisseurs qu'ils lui permissent de renouveler les effets de commerce souscrits par la société ; ce qu'on lui accorda tout d'abord d'assez bonne grâce.

Bientôt, cependant, le jeune homme vit les sourcils se froncer, les mines se renfrogner, à la demande réitérée de semblables faveurs. L'un des plus hargneux alla même jusqu'à grommeler au sujet des dépenses inutiles faites par les deux associés. Il fit mention du cheval payé six cents piastres, l'année précédente, et s'informa si on se proposait de le garder. Cantin—la figure en feu—répondit qu'il ne pouvait prendre aucune décision en l'absence de son ami, et qu'il allait lui écrire immédiatement. Le soir même, il adressait une longue lettre à son associé, lui exposant l'état de plus en plus embarrassé des affaires de la maison et le suppliant de revenir au plus vite.

Un mois après, Kirouët était de retour à Québec, plutôt fatigué que rétabli par le voyage, et affecté par le trop brusque passage du climat si doux de la Floride à la température maussade de la fin de l'hiver au Canada. On était aux premiers jours d'avril, et la saison se montrait des plus désagréables. Quand il ne pleuvait pas, un brouillard

épais couvrait la ville ; atmosphère mortelle pour les poitrinaires. C'est alors que je revis Pierre Kirouët, comme il passait dans la rue Saint-Jean au grand trot de ce beau cheval qui attirait le regard de tous les connaisseurs.—Le superbe animal ! s'écria l'un de mes amis, qui pataugeait modestement avec moi dans la neige fondante. Quel en est donc l'heureux propriétaire ?

—L'heureux propriétaire, lui répondis-je, est un marchand de Saint-Roch, Pierre Kirouët, que l'on dit à la veille de faire faillite et de mourir de la poitrine ! N'as-tu pas remarqué que le mouchoir qu'il tenait sur sa bouche était tout tacheté de sang ? Il a la passion des chevaux. La course en traîneau l'enivre et le suffoque à la fois. Pauvre garçon ! c'est probablement une de ses dernières jouissances. Peut-être, du reste, n'en est-elle que plus vive.....

L'arrivée de Kirouët, qui avait plus de ressources, de savoir-faire, et surtout plus d'audace que son associé, maintint quelque temps encore l'équilibre de leur maison, tout comme le retour de l'été donna au malade une apparence de santé, et lui fit espérer une guérison complète. Mais enfin, le jour vint où les fournisseurs se lassèrent d'attendre après leur argent et les banques de renouveler les effets de la société. Le premier billet protesté fut la chute de la clef de voûte, qui détermina aussitôt l'écroulement de l'établissement de cartes "Kirouët et Cantin." Les associés déposèrent leur bilan.

A quelques jours de là, il y avait nombreuse

réunion de tous leurs créanciers chez le plus important fournisseur des faillis. Et vous voudrez bien croire que les figures n'étaient ni des plus gais, ni des plus avenantes. Une vraie collection de tigres rugissants au milieu desquels Kirouët et Cantin, ahuris, piteux, avaient l'air de deux victimes livrées au carnage.

—Vous avez monté votre maison sur un pied ruineux ! s'écriait l'un.

—Vous viviez comme des seigneurs ! glapissait l'autre.

—Vous avez payé un cheval six cents piastres !

Et ces mots " six cents piastres " lui emplissaient a bouche.

—Vous ne le nourrissiez qu'avec des œufs frais ! hurlait un quatrième créancier.

—Oui, mieux que nous et à nos dépens ! grommelait un autre.

—Et vous ne rougissez pas de l'avoir encore dans vos écuries ?...

—Mais... faisait Kirouët en essayant de calmer la tempête.

—Il n'y a pas de mais qui tienne, Monsieur ! reprenait d'une voix de tonnerre le plus animé de la bande. Moi, qui vous parle et qui, depuis vingt ans que je suis dans le commerce, n'ai jamais failli, Dieu merci ! j'ai vendu ma paire de chevaux l'automne passé. Voilà ce que l'on fait, Monsieur, quand on est honnête homme !

—Ces va-nu-pieds d'il y a dix ans ne voulaient plus qu'aller en carrosse et marcher sur des tapis de velours !

—Oui, mon... le tapis de votre salon, il n'est qu'à moitié payé ! et vous... vous marchez encore dessus ! criait un petit homme tout rouge de colère.

—Et quand la ruine frappait à sa porte, ça allait passer l'hiver dans les pays chauds !...

—Mon médecin me l'ordonnait, avec menace de mort si je ne suivais point ses recommandations, répliquait timidement Kirouët.

—Monsieur ! beuglait le plus acharné, avec une de ces poses à la Joseph Prud'homme, immortalisées par le si fin observateur Henri Monnier,— Monsieur ! apprenez qu'un homme d'honneur doit savoir mourir à son poste !

Cette apostrophe foudroyante mais burlesque mit fin à la séance ; et les deux faillis sortirent en portant bas l'oreille.

L'émotion ressentie, la colère contenue, déterminèrent chez Kirouët une terrible hémorragie des poumons, qui le mit à deux doigts d'une mort immédiate et le laissa trois ou quatre semaines dans un état de faiblesse extrême. Mandée en toute hâte, sa vieille mère s'établit à son chevet, d'où elle sut écarter les importuns et toute fâcheuse nouvelle du dehors. Mais, à sa première sortie, le pauvre garçon apprit que les créanciers avaient refusé tout

arrangement, que le fonds de commerce de la société était déjà vendu et que c'était par pure pitié pour le malade, qu'on avait bien voulu attendre qu'il fût mort ou sur pied, pour disposer de ses meubles. Il rentra en pleurant. Sa mère, qui savait tout, lui dit en l'embrassant :

—Viens-t'en chez nous, mon Pierre ; il y a encore un morceau de pain pour toi à la maison, quoique ça n'y soit pas aussi beau qu'ici. Tu as été si bon pour nous autres, quand tu avais de l'argent, que ni ton père ni tes frères ne te fermeront la porte au nez.

—Merci, mère ! dit Kerouët avec des sanglots plein la gorge. Dans tous les cas, je ne vous serai pas longtemps à charge....

Il se sentait frappé à mort.

Au mois de novembre suivant, par une matinée pluvieuse, morne, il y avait à Saint-Omer de modestes funérailles. C'était le pauvre Pierre Kirouët que l'on menait en terre. Bien peu de gens, et des moins cossus, ses parents, quelques amis, l'escortèrent jusqu'à la fosse, qui se referma sans éclat sur la dépouille de celui qui avait un instant fait sa toute petite part de bruit sur la terre.

Par une coïncidence étrange, le même jour la propriété du père Cantin était vendue par le shérif de Saint-Omer, à la demande de celui qui avait avancé l'argent englouti par la société " Kirouët et Cantin."

Aujourd'hui, Louis Cantin est commis à trois cents piastres par an, et le père, ruiné, demeure chez son gendre, qui ne perd aucune occasion de lui reprocher avec aigreur son fol aveuglement à l'égard de son écervelé de fils.

Le frère aîné de Pierre Kirouët, resté pêcheur, a réussi, à force de travail et d'économie, à s'acheter une goëlette avec laquelle il fait la pêche pour son compte. A la place de la masure où s'écoula l'enfance des fils de Thomas Kirouët, s'élève une proprette maison. Une femme jeune et forte, au frais visage, à l'air heureux, y surveille trois ou quatre bambins, qui, joufflus comme des potirons et vigoureux comme de jeunes chiens, remplissent la maison de Thomas Kirouët fils de leur réjouissant vacarme; tandis que la grand'mère, devenue veuve, est assise, songeuse, triste, au coin du feu. Tout en ayant sa part du bien-être qui a remplacé pour elle la misère d'autrefois, elle ne peut s'empêcher de penser à son pauvre Pierre, mort d'une fièvre de jouissances inconsidérées, à l'enfant de ses entrailles qui, tandis qu'elle chauffe ses membres engourdis par l'âge, au bon feu clair pétillant dans l'âtre, dort, lui, son dernier sommeil sous la terre glacée.

Voilà, dans toute sa brutale vérité, l'histoire de Pierre Kirouët, principal associé de l'éphémère maison "Kirouët et Cantin."

En avons-nous assez vu de ces pauvres fils de cultivateurs ou d'artisans, arrivés nus de leur vil-

lage, affamés de jouir et de paraître, se hausser pour quelques jours au-dessus de la foule, faire un peu de bruit, attirer un moment sur eux l'attention de leurs plus proches voisins, et retomber bientôt, faute de force pour se maintenir, épuisés, perclus au milieu de la multitude qui se refermait sur eux en les broyant sous ses pieds !

Québec, octobre 1881.

# BIGOT ET SA COUR

## ETUDE HISTORIQUE

### I

**Le manuscrit du sieur Franquet. — Le bateau de M. l'Intendant. — L'hospitalité du bon vieux temps.**

Un très curieux manuscrit que celui du sieur Franquet [1]. Chargé par la cour, en 1751, d'inspecter les fortifications de la Nouvelle-France, Franquet parcourt les différents postes de l'Acadie et du Canada, et tout en indiquant les réparations à

1. Ce manuscrit fait partie des archives du ministère de la guerre, à Paris. Il fut copié en 1854 par M. P.-L. Morin. La copie que j'ai sous les yeux appartient à la bibliothèque du parlement à Ottawa.

faire, les améliorations à apporter aux travaux destinés pour la défense du pays, il laisse tomber sur son carnet de voyageur des observations profondes sur les réformations qui lui paraissaient urgentes dans certaines parties de l'administration de la colonie ; et puis, entre de savantes dissertations sur la courtine, le bastion, l'escarpe et le parapet, il glisse maints aperçus piquants sur les mœurs et les usages des habitants du pays qu'il traverse. C'est ici qu'il plaît davantage. Avec ces notes griffonnées au jour le jour, avec ces esquisses tracées d'après nature, il y aurait tout un tableau à peindre. Et, certes, large en serait le cadre, puisqu'on y verrait tous les grands dignitaires de cette intéressante époque y figurer, depuis le superbe marquis Duquesne de Menneville et le fastueux Bigot, jusqu'au fils du cordonnier Deschenaux, devenu secrétaire de M. l'intendant et, comme son maître, si âpre à l'argent. Quant à ce bon major Péan, trop complaisant, sa bonne tête si bellement empanachée ne ferait-elle pas un plaisant contraste avec la figure disgracieuse du traître Vergor ? Et la belle dame Péan, la sémillante amie de M. Bigot ; et les piquantes figures de mesdames de Lotbinière, de Repentigny, Marin et du Linon, ne se grouperaient-elles pas merveilleusement dans cette large toile historique ? Toutes ces charmantes beautés noyées de bouillons de soie, inondées de brouillards de blonde, ne croyez-vous pas qu'elles vous fasciner aient comme moi ?

Ce tableau, nous l'avons déjà fait et nous ne pré-

tendons point le recommencer. Tel qu'il est, il restera en attendant qu'un autre, plus habile peintre d'histoire, arrive, en l'imitant peut-être quelque peu, à surpasser notre œuvre ; ce qui se verra certainement quelque jour à venir. Pour aujourd'hui, ce que nous voulons faire n'est qu'une courte étude sur la manière à la fois primitive et luxueuse de voyager il y a cent ans, et sur l'hospitalité large qui se pratiquait chez nous à cette époque : un croquis de la petite cour de l'intendant Bigot, moins qu'un tableau de genre, un peu plus qu'une simple pochade.

Au second volume des *Voyages et Mémoires sur le Canada*, de Franquet, nous trouvons ce dernier s'embarquant à Québec le 24 juillet 1752, pour aller visiter les Trois-Rivières et Montréal, ainsi que les différents postes échelonnés le long du Saint-Laurent et du lac Champlain.

Il est deux heures de l'après-midi et le sieur Franquet vient de prendre place, avec ses compagnons de voyage, dans le bateau affecté aux tournées de M. l'intendant. Celui-ci, en ce moment en partie de plaisir à l'île d'Orléans, s'est empressé, par l'entremise de M. Péan, de mettre gracieusement sa propre embarcation au service de M. l'inspecteur. Il fallait bien que Bigot fît un peu sa cour aux personnages envoyés de France pour y retourner bientôt. Déjà l'on commençait à murmurer dans la colonie contre l'administration de l'intendant, et il était plus que prudent pour lui

d'entretenir de bonnes relations avec les gens qui étaient bien en cour, afin de s'y maintenir lui-même en faveur.

Le bateau ayant été mis à son entière disposition, Franquet avait favorablement accueilli la demande que plusieurs personnes de marque lui avaient faite de l'accompagner ; de sorte que, outre lui-même, ses deux domestiques et M. de Couagne, sous-ingénieur de Québec, chargé de le suivre et de faire la dépense, se trouvaient à bord : le Père Boniface, supérieur de la Charité de la maison de Louisbourg ; M. de Maizières, lieutenant ; M. de Charly, enseigne en pied, et M. Duplessis, enseigne en second, tous trois des compagnies de l'Ile-Royale, avec leurs domestiques ; en tout vingt-trois personnes, y compris les treize hommes d'équipage, qui étaient tous de la Pointe-Lévy.

A peine s'est-on placé, que le maître-conducteur représente que le bateau est trop chargé. Chacun s'en aperçoit bien, mais sans se mettre le monde en devoir d'y remédier. Franquet, craignant de désobliger ses hôtes, ne trouve rien à leur dire et ne peut que crier au conducteur :

— Allons, nage, et advienne que pourra !

Pendant que l'embarcation, laissant le Cul-de-Sac, remonte lentement le fleuve à la rame, avec le vent et la marée contraires, jetons un coup d'œil sur le bateau de M. l'intendant. Il était plat et pouvait porter environ huit milliers pesant ; au

milieu, on avait ménagé un espace de cinq à six pieds carrés, entouré de bancs garnis de coussins bleus. Un tendelet, espèce d'impériale de carrosse, que soutenaient quatre montants de bois, avec des rideaux aux côtés, formait une cabine où les passagers étaient à l'abri du soleil et de la pluie.

Le bateau avait un mât propre à porter la voile et même un hunier au besoin. Enfin, comme Bigot avait l'habitude de ne se priver de rien, il y avait à bord abondance de vivres, de vin et d'eau-de-vie, et même d'argent pour les dépenses journalières du voyage.

Aujourd'hui que l'on est si friand de sport et qu'on ne parle que yacht et voyage d'agrément, l'on conviendra que Bigot, ce *sportsman* du siècle dernier, montrait bien quelque goût en ce genre d'amusement d'autant plus recherché qu'il est coûteux.

Notre intention n'est pas de suivre Franquet pas à pas dans son voyage, et de nous arrêter à chacune des minutieuses descriptions qu'il fait de tous les points de vue qui défilent devant ses yeux. A peine ferons-nous même deux ou trois stations avec lui, tout au plus pour donner une idée de l'hospitalité cordiale qu'il y reçut, et crayonnerons-nous à la hâte quatre ou cinq portraits des personnages les plus marquants qu'il rencontra sur sa route. Nous nous arrêterons davantage sur le mode de voyager par terre, vu que nous y aurons l'occasion d'étudier de près l'intendant et ses intimes.

Après avoir mis trois jours à s'y rendre, tant à la rame qu'à la cordelle, les voyageurs débarquent aux Trois-Rivières, où ils sont reçus de la façon la plus cordiale par le gouverneur de l'endroit, M. Rigaud de Vaudreuil.

M. de Vaudreuil logeait dans une maison appartenant au Roi, bâtie pour servir de magasin et que l'intendant, par bienséance, avait bien voulu céder à M. le gouverneur des Trois-Rivières. Les appointements de M. de Vaudreuil n'étaient que de mille livres, somme d'autant moins suffisante que sa maison, se trouvant à moitié chemin de Québec à Montréal, était le rendez-vous de tous les voyageurs. Et si honorable et généreux était-il, "qu'il recevait le petit comme le grand."

Le gouverneur voulut absolument que Franquet descendît chez lui, et le présenta tout d'abord à madame de Vaudreuil — fille de M. de la Gorgendière, homme riche et directeur de la Compagnie des Indes pour le castor, à Québec.— C'était, dit Franquet, une des personnes les plus accomplies, tant par la figure que par l'esprit, et remplie de grâce et de politesse. Les premiers compliments échangés, on fit passer le voyageur dans *l'appartement* qui lui était destiné. En un clin-d'œil, il avait secoué la poussière de la route, et après avoir fait un peu de toilette, il rejoignait la compagnie.

"L'on ne tarda pas de passer dans la *chambre à manger*. Il y avait une table de vingt couverts, servie avec la profusion et la délicatesse de mets

des meilleures provinces de France. On y but toute sorte de vins, toujours à la glace. Jugez du plaisir par le chaud excessif qu'il faisait."

A ce dîner de vingt couverts se trouvaient sans doute les principaux fonctionnaires de la place : M. de Saint-Ours, lieutenant du Roi, M. de Noyelle, major, M. de Ganne, aide-major, et le garde-magasin, M. de Tonnancour, homme fort riche, d'une belle figure et de beaucoup d'esprit.

Après le dîner, avant de sortir pour aller voir la ville, on faisait une partie de quadrille. Sans doute, il s'agit ici d'une partie de cartes, le quadrille étant une espèce de jeu d'hombre qui convient beaucoup mieux à la digestion que toute sorte de *sauterie*, comme on dit de nos jours.

Le lendemain, vingt-huit juillet, visite des forges de Saint-Maurice, dont il est fait une longue description. Dîner *splendide* chez le directeur, M. de Rouville, enfin souper, le même soir, avec toute la compagnie, chez M. de Tonnancour.

A quatre heures du matin, le vingt-neuf, nos voyageurs quittaient les Trois-Rivières. Suivant l'usage, les bateliers avaient reçu un supplément de vivres, qui consistait en une once de tabac à fumer, un *misérable* d'eau-de-vie, un quart de lard et une demi-livre de pain. Gais, reposés et regaillardis, ils promirent de jeter l'ancre à Montréal avant les trois jours.

Voguant le jour et le soir, prenant pied à terre

pour y passer la nuit, Franquet et ses amis continuèrent à remonter le fleuve. On était libre de descendre chez tel des habitants que l'on voulait, quoique ce ne fût point pour eux une obligation de recevoir les voyageurs par eau. Néanmoins, ceux-là n'auraient osé les refuser ; mais pour l'ordinaire, on arrangeait les journées de façon à pouvoir loger dans les meilleures maisons et les plus fréquentées. " L'on a coutume de payer douze livres pour le logement de toute une batelée, indépendamment d'ailleurs de la dépense que l'on peut faire."

La Pointe-du-Lac, Yamachiche, sont laissés en arrière et l'on descend à Maskinongé chez " la fille à Lafosse," dont le mari se nommait Dupuis. Les clameurs de la faim étouffées, on remonte en bateau pour aller coucher le soir chez le nommé Lafontaine, après avoir doublé la pointe de la seigneurie d'Autray.

## II

D'un déjeûner qui fut mangé par un convive inattendu.— Silhouettes.—Portraits de femmes.

Le lendemain devait être un dimanche, puisque nous voyons les voyageurs, partis le matin à l'aurore, s'arrêter sur les neuf heures vis-à-vis de la paroisse de Saint-Sulpice, afin d'y entendre la messe.

L'appétit développé par l'air frais du matin, ils se dirigent vers un cabaret situé à cent pas de l'église. A la vue de cette caravane de gens d'une telle importance, l'hôte d'étaler aussitôt aux yeux des arrivants un jambonneau cuit à point et tout reluisant de grasses promesses. Ce beau mouvement du cabaretier est accueilli avec le plus chaleureux enthousiasme, et chacun se met à table avec un admirable empressement.

Déjà de savoureuses tranches rosées, que chacun baise du regard, retombent dans le plat sous le tranchant du couteau, lorsque, ding-din-don, la cloche de l'église voisine sonne à toute volée le dernier coup de la grand'messe. Les figures, tout à l'heure si largement riantes, s'allongent démesurément.

—N'avons-nous pas au moins le temps de déjeûner? s'écrie-t-on avec humeur.

L'hôte, qui déjà tâtait en esprit les blanches piécettes que ces messieurs laisseraient tomber dans son escarcelle après le repas, s'empresse de les rassurer. Les figures commencent à se rasséréner quand, messager de malheur, apparaît M. le bedeau lui-même, en personne, et affublé de sa longue soutane bleue et rouge. La bouche en cœur, les mains dévotement croisées, ce digne personnage ne craint pas d'annoncer à ces affamés, qui l'envoient mentalement à tous les diables, que M. le curé venant d'apprendre l'arrivée de ces messieurs, n'attend plus qu'eux pour commencer la messe. Le moyen de

ne pas se rendre immédiatement à une invitation aussi pressante que gracieusement formulée ? Chacun se lève en maugréant, tout en jetant un dernier regard attendri sur la chair carminée du jambon.

L'irritant souvenir de ce déjeûner si malencontreusement interrompu, n'agace pourtant pas assez le sieur Franquet pour l'empêcher de remarquer, en avant du portail de l'église, plusieurs chevaux attachés à des piquets équarris et plantés en quinconce. " J'étais curieux, dit-il, de savoir à qui étaient ces chevaux ; on me répondit qu'ils appartenaient aux *fistons* de la paroisse et que chacun d'eux y entretenait son piquet. Ces jeunes gens qui, dans leur accoutrement, portaient une bourse aux cheveux, un chapeau bordé, une chemise à manchettes et des mitasses aux jambes, avaient, dans cet équipage, droit de conduire en croupe leur maîtresse à l'église."

Après avoir entendu une messe " plus longue qu'ils ne l'avaient souhaitée "—Franquet ne laisse pas d'en convenir—nos gens s'en revenaient à l'hôtellerie d'un pas que la faim rendait fiévreux, lorsqu'ils firent rencontre d'un grand chien maigre qui se glissait doucement en dehors du cabaret, en se pourléchant les babines avec volupté. Sur le champ, personne ne daigna prêter attention à cet humble quadrupède, et l'on se coudoyait quelque peu à la porte pour entrer dans la salle à manger quand... ma plume hésite à l'écrire—chacun aperçut le cabaretier dans la pose de la désolation la

plus profonde. S'arrachant les cheveux à pleines mains, le buste convulsivement ramené en arrière, les yeux et les jambes écarquillés par l'effarement, le gros homme restait ahuri, hébété devant un plat déplorablement vide, à côté duquel gisait un os de jambon parfaitement dénudé. En avant du plat, sur la nappe blanche, deux pistes, moitié boue, moitié poussière, et dessinant avec une évidente précision la trace des pattes d'un chien, dénonçaient clairement le trop coupable auteur du larcin.

Un hurlement de rage répondit aux lamentations de l'hôtelier.—Chien de malheur ! s'écrie-t-on en se précipitant à la porte de l'auberge. Sur la route poudreuse l'animal, lesté d'un repas copieux et choisi, détalait à toutes jambes. Les malédictions parties à son adresse arrivent à son oreille qui se dresse ; il allonge le trot et, le corps tendu comme un arc, il disparaît comme un trait au premier tournant de la route.

Faisant piteuse grimace, nos voyageurs durent se contenter de pain et de beurre. Quant à l'hôtelier, on peut se figurer sa déconvenue.

Le lendemain, Franquet, arrivé à Montréal, s'empresse de faire visite au beau monde. Entre autres il mentionne : M. le baron de Longueuil, gouverneur particulier de la ville. C'était alors, dit-il, un homme de soixante-sept à soixante huit ans, extrêmement gros et pesant, et dont la santé ne promettait pas une longue suite d'années ; du reste, honorable, veuf et chargé de quatre filles

en état d'être mariées, et de deux garçons. Viennent ensuite : M. d'Autagnac, lieutenant du Roi, fort vieux et plein de bon sens; M. de Noyan, major, homme de cinquante-cinq ans et de beaucoup d'esprit; deux aides-major, un capitaine des portes; Varrin, commissaire de la marine, et Martel, garde-magasin, homme fort riche. Ces deux derniers, on le sait, étaient des créatures de Bigot et devaient finir par partager la disgrâce de leur bien digne patron.

Dans aucune ville d'Europe, proportionnellement à la grandeur, dit Franquet, on ne saurait voir autant de femmes et de filles qu'à Montréal. " Le militaire, qui y est nombreux, y donne lieu. C'est la résidence de la plupart des familles d'officiers. Tout le monde s'y marie, jusqu'au dernier enseigne, et même un cadet à l'aiguillette y est considéré comme un parti avantageux. "

Et il explique comment la seule espérance d'avoir un poste à commander donne lieu à ces mariages, où souvent ni l'une ni l'autre des parties n'apportait aucun bien. Le commandement d'un poste, qui était une faveur accordée par le gouverneur général aux officiers de la colonie, leur ouvrait une véritable *source* de fortune. Indépendamment de la gratification ordinaire qui y était attachée, on débitait, dans les postes, quoique ce fût défendu, de l'eau-de-vie aux sauvages, et toutes sortes de marchandises, sur lesquelles on gagnait, en échange des pelleteries, au moins cent pour cent. Les meil-

leurs postes étaient ceux des *pays d'en haut;* un officier qui y commandait deux ou trois ans, s'en revenait avec au moins 30, 40 et 50,000 livres.

Pour appuyer ce dire, l'auteur cite le cas de Marin, qui, l'année précédente, était revenu de la Baie des Puants avec 400 paquets de peaux de castor, et 365 de peaux de loutre, de martre et de loup-cervier; le tout estimé à 250,000 livres. " C'était la seconde année de son commandement; la première n'avait pas moins produit, et pour peu que la troisième soit de même valeur, il gagnera, tous frais faits, plus de cent mille écus. "

Ce Marin appartenait aussi à la grande association Bigot et Cie. " C'était, dit l'auteur des *Mémoires sur les affaires du Canada,* l'homme le plus difforme de la colonie; il était bossu, et n'avait rien que de sinistre dans la physionomie et le maintien, mais il avait de l'esprit et beaucoup orné; il était ambitieux et souvent généreux par vanité; il poussa le luxe jusqu'où il pouvait aller au Canada; et, à l'égard du désir d'amasser du bien, Cadet ne pouvait choisir deux personnes (Marin et Pénissault) qui se concilieraient mieux et qui emploieraient plus de moyens, de vexations et de détours qu'eux; aussi jamais on ne vit voler et en donner l'exemple plus impunément, et jouir ou plutôt triompher de la misère publique, avec plus de faste et d'arrogance qu'ils le firent. "

Après avoir blâmé hautement ce mode d'admi-

nistration et fait, sur les réformes à y apporter, des suggestions trop longues pour être énumérées dans cette étude, Franquet a l'occasion de constater la grande expédition que les gens de l'endroit mettent à bâcler un mariage. A peine avait-il passé huit jours à Montréal, qu'il était appelé à servir de père à un de ses compagnons de voyage, M. de Maizières, lieutenant d'une des compagnies de la marine en garnison à Louisbourg, lequel épousait une des filles du baron de Longueuil.

Voici le portrait qu'il trace des habitants de Montréal, avant de quitter cette ville; nous le reproduisons tel quel, en lui en laissant toute la responsabilité :

" Les hommes sont généreux, obligeants, mais la plupart d'un caractère insubordonné. Ils aiment la parure et le faste, sont forts et vigoureux, assez pourvus d'esprit mais l'éducation leur manque, de sorte que, s'ils étaient instruits, je les croirais capables de pénétrer les sciences et de posséder les charges qu'exige l'administration d'un Etat.

" Les femmes y sont de figure plus jolies que belles, y sont d'une constitution forte, ont la jambe bien faite, peu de gorge, marchent bien et ont dans leur port bonne grâce ; elles l'emportent sur les hommes pour l'esprit—généralement, elles en ont beaucoup—parlent un français épuré, n'ont pas le moindre accent, aiment aussi la parure, sont généreuses, polies et même maniérées. Je leur soupçonnerais un peu de coquetterie ; au moins leur

façon de se mettre semble l'annoncer. Elles sont ordinairement bien chaussées, portent le jupon fort court, sont serrées à la ceinture et vêtues, au lieu de robe, d'un mantelet des plus propres qui ne leur pend que jusqu'à la taille ; il est aisé de se représenter que, sous un tel habillement, tous leurs mouvements sont marqués, et que, pour peu qu'ils soient soutenus de regards flatteurs, elles captivent aisément les cœurs. Elles sont néanmoins attachées à leurs maris et à leurs enfants, aiment le plaisir et s'en font un sensible de prévenir les étrangers de politesse..."

## III

Du voyage que M. le Général et M. l'Intendant faisaient tous les ans à Montréal, et de l'escorte dont ils s'entouraient.— Un galant intendant.—Course en traîneaux et soupers fins.—La Cour de M. Bigot.

Il était alors d'usage que le Gouverneur montât chaque année à Montréal, dans le courant de janvier, pour ne revenir à Québec que dans le mois d'août. Entre autres affaires qui nécessitaient ce voyage, les principales concernaient l'administration des différents postes du roi dans les pays d'en haut; le choix des officiers et des soldats chargés de la défense des postes; les moyens et le

prix de transport de ces troupes, des vivres et des munitions dont chaque fort devait être pourvu pour un an. Il fallait encore délivrer des congés à ceux des commerçants qui se présentaient pour aller y faire la traite, déterminer le nombre des engagés pour le service du roi et pour celui des négociants, afin de pouvoir constater, tous les ans, le juste nombre des habitants qui sortaient de la colonie. Il y avait aussi à recevoir les députés des nations sauvages, qui venaient, chaque année, à Montréal apporter des présents en échange de ceux qu'on leur distribuait au nom du roi. Enfin, l'on profitait de ces entrevues pour faire aux différentes nations sauvages, les représentations et les réclamations concernant les possessions que nous avions chez elles, et l'on recevait de leurs députés les colliers qu'elles envoyaient pour la sûreté des engagements qu'elles prenaient avec nous.

Or, en l'année de grâce 1753, le général, M. Duquesne de Menneville, ayant fixé son départ de Québec au 14 janvier, M. l'intendant s'offrit à l'accompagner jusqu'à la Pointe-aux-Trembles, à lui donner à souper, le même soir, en cet endroit et à déjeûner, le lendemain ; proposition gracieuse qui fut aussitôt acceptée. Pour la décence de son état, le général avait coutume, en pareil cas, d'être accompagné de plusieurs officiers. Ceux dont il avait fait choix pour son escorte en ce voyage étaient : d'abord, M. Duchesnay, son capitaine des gardes, et M. Merelle, son secrétaire ; ensuite, les capitaines de Saint-Ours, la Martinière, Morin et

Péan, et MM. Saint-Laurent, le chevalier de La Roche et M. Le Mercier, lieutenants ; enfin ses domestiques et deux gardes.

" L'on pouvait, remarque Franquet, considérer cet arrangement à l'instar de la liste que fait le Roi pour les seigneurs de la cour qui doivent être du voyage de Marly."

Il en était de M. l'intendant comme du général, il ne voyageait point seul, mais accompagné d'un certain nombre d'officiers qui lui formaient une petite cour. Et M. Bigot devait savoir rendre ces voyages fort agréables, à voir l'empressement que chacun mettait à s'y faire inviter. Cette fois-ci, les heureux élus étaient le sieur Franquet, les capitaines Saint-Vincent, Dumont et de Lanaudière, et M. de Repentigny, lieutenant.

Mais qu'on n'aille pas croire que M. Bigot ne s'entourât en voyage que d'admirateurs choisis parmi le sexe laid : certes, était-il trop galant pour cela ! Les belles dames du temps étaient aussi admises à lui faire escorte. Parmi toutes les femmes de la suite du fastueux fonctionnaire, marchait au premier rang la reine des belles, Madame Péan : et puis venaient, étoiles de deuxième grandeur, Mesdames de Lotbinière, Marin, de Repentigny et du Linon.

Tout ce beau monde prit place, à dix heures du matin, deux à deux dans des *carrioles* traînées chacune par deux chevaux ; ce qui, pour les maîtres seuls, faisait douze traîneaux.

Venaient ensuite les gardes de M. le général et de l'intendant, les domestiques, les bagages, la batterie de cuisine et la vaisselle de M. Bigot, le maître d'hôtel, le cuisinier et ses aides : ce qui donne un surcroît d'au moins dix à douze voitures. Mais ces dernières n'étaient tirées que par un seul cheval.

Groupés sur la place d'armes, entre le couvent des Récollets et la porte d'honneur du château Saint-Louis, plus de trente chevaux piaffaient d'impatience et, en secouant la tête, agitaient leurs colliers à grelots qui rendaient mille joyeux tintements. Enfin la voiture du général se mit en mouvement et toutes les autres suivirent à la file. Le cortège défila par la rue et la porte Saint-Louis, au bruit d'une salve de coups de canon, et s'enfonça dans la campagne au milieu d'un nuage de *poudrerie*. Il faisait un grand froid, et la neige, chassée par un fort vent de sud-ouest, désolait les voituriers en leur fouettant la figure.

On arriva à la Pointe-aux-Trembles dans l'après-midi, sans aucun incident digne de remarque. On descendit au couvent des Sœurs de la Congrégation, à la porte duquel une vingtaine de miliciens formaient la haie pour faire honneur au général. Cette garde y devait passer la nuit et ne se retirer que le lendemain, après le départ de M. Duquesne. La maison des Sœurs était assez grande, et le général en fit son logis pendant que chacun allait chercher couvert dans les environs.

Franquet et l'intendant logèrent chez le curé Quant à sa cuisine, M. Bigot l'avait installée au couvent, dont les cheminées vomirent toute l'après-midi et toute la journée du lendemain, une fumée d'enfer.

A cinq heures du soir, on se réunit chez le général, où l'on soupa et joûa avant de s'aller coucher. A dix heures, chacun avait regagné son gîte.

Le lendemain, à neuf heures du matin, le généra continua sa route avec les officiers qui l'accompa, gnaient. Cinq ou six *carrioles* précédaient la sienne pour battre le chemin. Après le départ du marquis l'intendant vint le remplacer au couvent, et pro posa à toute la compagnie d'y passer la journée " ajoutant que son maître d'hôtel s'était précau tionné de vivres à cet effet, et que, le lendemain, l'on partirait après le dîner." Chacun y consentit avec joie. On y joua beaucoup, dit Franquet, et l'on y fut servi avec la même propreté et les mêmes attentions de la part de l'intendant, que si l'on eû été à la ville.

Le 16, après avoir dîné, ils remontaient tous en voiture sur les deux heures de l'après-midi, pour revenir à Québec. Le temps était beau et clair Aussi ne s'arrêtèrent-ils qu'un instant chez le pas seur du Cap-Rouge pour permettre aux dames qu souffraient du froid de se réchauffer. Arrivée en ville à cinq heures du soir, toute la joyeuse compagnie s'abattit chez madame Péan, dans sa maison de la rue Saint-Louis, où, après avoir soupé *grandement*, l'on ne se sépara qu'à dix heures

Pendant que sa femme faisait ainsi les honneurs de sa maison, ce bon capitaine courait vers Montréal à la suite du général.

Comme il l'avait promis au gouverneur, en le quittant à la Pointe-aux-Trembles, Bigot dut se préparer à le rejoindre à Montréal vers le milieu de février. Il était aussi d'usage que l'intendant fît ce voyage tous les ans en hiver. Il allait y régler la fourniture des vivres aux postes des pays d'en haut, le choix des présents à faire aux différentes nations sauvages, suivant les mémoires et les états signés de la main du général, et les frais de transport par canots de tous ces effets. Il devait encore y arrêter les dépenses d'une année à l'autre, et constater l'état des magasins du roi. Habituellement, ce voyage ne se faisait qu'au commencement de mars. Mais il fut avancé cette année-là, eu égard aux arrangements considérables qu'il y avait à prendre pour le départ d'un parti qui, sous le commandement du capitaine Péan, devait aller s'emparer de la Belle-Rivière (l'Ohio), afin d'y arrêter l'envahissement des Anglais [1].

(1) Péan fut envoyé avec un détachement du côté de la Belle-Rivière. Le capitaine de Contrecœur, qui commandait en cet endroit, fit, d'après les instructions données par Péan, bâtir au lieu où la Monongahéla (la Malengueulée, comme nos Canadiens l'appelaient) se jette dans l'Ohio, un fort qu'il nomma Duquesne. C'est près de cet endroit que devait partir bientôt ce coup de fusil doublement fatal qui, en tuant M. de Villiers-Jumonville, allait déterminer cette longue série d'hostilités qui devait amener la chute de la domination française dans l'Amérique du Nord.

Madame Daine, femme du lieutenant général de la prévôté ; madame Péan, mesdames de Lotbinière et de Repentigny, toutes les deux mariées à des lieutenants, madame Marin, dont le mari était enseigne, et enfin madame du Linon, qui était la femme d'un négociant, composaient l'escorte féminine dont M. Bigot voulut s'entourer. Messieurs Franquet, l'inspecteur des fortifications, Saint-Vincent et de Lanaudière, capitaines de la marine, Dumont, capitaine réformé, de Repentigny, et M. des Meloizes, qui était enseigne et proche parent de madame Péan, représentaient la partie masculine de cette aimable société qui entourait Bigot d'hommages intéressés. Le secrétaire de l'intendant, Deschenaux, et M. de Saint-Luc, capitaine de la garnison de Montréal, que des affaires avaient temporairement attiré à Québec, étaient aussi du voyage. En tout seize personnes—Franquet se trompe en en comptant seulement quinze — indépendamment du maître d'hôtel, du hoqueton, des cuisiniers et des domestiques.

## IV

**M. Bigot en voyage.—Sur la route.—Visite à une malade.—Quête pour les pauvres.—Rencontre inattendue.—A l'épouvante.—Montréal.—L'intendance et le château.—Une coquette.—Grands galas.—Le carnaval il y a cent ans.—Jugement de Franquet sur les fonctionnaires du temps.—Voleries et pillage.—Les coupables.—Le châtiment.**

M. l'intendant avait prévenu ses invités d'envoyer chez lui, six jours avant le départ, les malles et les effets qu'ils voulaient emporter, " afin de les expédier de bonne heure, sur des *traînes*, à Montréal, avec une partie de ses gens, ainsi que la batterie de cuisine, le linge en tous genres, et tout ce qui sert à l'aisance et usage pour être logé commodément, et y pouvoir tenir tous les jours une table de vingt à vingt-quatre couverts. "

On voit que M. Bigot faisait assez bien les choses. Le huit février, on se rendit au palais de l'intendant, où l'on dîna avec le même ordre et le même luxe que s'il n'eût pas dû bouger de chez lui ; après quoi, chacun fut joindre sa carriole avec la dame qu'il conduisait. La joyeuse caravane ayant M. Bigot en tête, s'élança dans la rue Saint-Vallier, pour gagner de là le chemin de Lorette. Les chevaux, gorgés d'avoine, bondissaient ardents sur

la neige durcie, et, la crinière au vent, la tête fièrement relevée, aspiraient bruyamment l'air froid d'une claire journée d'hiver. Le cortège, lancé au grand trot, disparut bientôt aux yeux des bourgeois que tout le brouhaha du départ avait attirés aux abords de l'intendance.

Les voyageurs s'arrêtèrent à la Pointe-aux-Trembles pour y coucher. Le premier soin de chacun d'eux, en y arrivant, fut de se chauffer et de chercher son logement. Après quoi, la société se réunit à celui que l'intendant s'était choisi. L'on y joua jusqu'à sept heures, et l'on soupa "grandement" pour ne se séparer que sur les neuf heures. "Le secrétaire de l'intendant paya et congédia tous les voituriers venus de Québec, et donna des ordres au capitaine de la côte de tenir prêt pour le lendemain, à sept heures du matin, le nombre de chevaux nécessaire pour faire route."

Le lendemain matin, chacun se rendit au logement de l'intendant, où il fut servi du thé, du café, du chocolat et même un morceau à manger pour ceux qui le désiraient, et l'on remonta en carriole. Après avoir dépassé l'église du Cap-Santé et descendu, plus loin, "la côte à Pagé," toute la compagnie vint chez le sieur Mercure, capitaine de la côte, pour y prendre des chevaux de relais. On profita de l'arrêt pour se chauffer et déjeûner pendant deux bonnes heures, et l'on repartit après midi.

Arrivés à Sainte-Anne de la Pérade, sur les quatre

heures, M. Bigot et sa suite firent halte chez M. Noet, capitaine de la côte. Tandis que l'intendant y établissait son *quartier général*, Franquet était appelé à prendre son logement chez M. de la Pérade, lieutenant réformé, seigneur de l'endroit et père du capitaine de Lanaudière. Le soir, comme d'habitude, réunion chez M. l'intendant, jeu et grand souper jusqu'à neuf heures.

Repartis le lendemain de bonne heure, les voyageurs changeaient de chevaux au Cap de la Magdeleine, chez le sieur Rochereau, mais sans s'y reposer. Madame Marin, que Franquet conduisait, voulut descendre aux Trois-Rivières chez sa sœur, madame de Rigaud Vaudreuil, qui, l'on s'en souvient, était la femme du gouverneur particulier de la ville. M. Franquet n'avait pas un moindre désir de présenter ses hommages à madame de Rigaud, qui l'avait si bien reçu l'été précédent. Madame Daine et M. de Saint-Vincent, dont la voiture suivait celle de Franquet, voulurent aussi arrêter chez le gouverneur. Il était onze heures quand ils y arrivèrent. Bien que la maîtresse du logis fût au lit et gravement malade, elle n'en accueillit pas moins bien ses hôtes et leur fit servir un dîner " des plus amples en gras et en maigre." Pendant qu'on était à table, M. l'intendant passa en dehors de l'enceinte de la ville, sans s'arrêter ; suivant l'usage, on le salua de plusieurs coups de canon. Après le dîner, les voyageurs retournèrent dans la chambre de la malade où, tout en causant, ils prirent du café. A deux heures de l'après-midi, ils

repartaient pour rejoindre leurs compagnons de route et s'en aller coucher à Yamachiche.

Le lendemain était un dimanche. Le curé de Yamachiche, dit Franquet, était un prêtre extrêmement charitable et donnant jusqu'à son nécessaire aux pauvres. Il dit, ce jour-là, la messe de bonne heure, et madame Daine, y ayant quêté, recueillit vingt et une livres. Après avoir déjeûné, l'on se remit en route, à dix heures du matin.

Il était à peine trois heures de l'après-midi quand la société atteignit l'Ile-au-Castor. Le jeu s'engageait à l'ordinaire pour faire attendre le souper avec plus de patience, lorsque, contre toute attente, le général parut. Il arrivait de Montréal avec MM. Duchesnay, Marin, Péan, et Le Mercier, deux gardes et autant de domestiques. Surprise agréable, parties de jeu suspendues, force embrassades, compliments, et propos en l'air pendant un gros quart d'heure. Les salutations terminées, l'on se remit à jouer et puis l'on soupa comme à l'ordinaire.

Le jour suivant, après avoir déjeûné et fait atteler les chevaux, tous, le général en tête, repartirent pour aller coucher à la Pointe-aux-Trembles de l'île de Montréal. Dans la traversée, Franquet, qui était seul dans sa carriole avec le voiturier—le général ayant pris avec lui madame Marin, qui souffrait de la migraine—Franquet, dis-je, faillit se noyer. Les chevaux s'étant emportés, le cocher descendit de son siége pour les arrêter, mais il

reçut un coup de pied du cheval de devant, qui lui enleva toute la peau du sourcil et du front. Comme les chevaux affolés se rapprochaient rapidement de la partie du fleuve qui n'était pas gelée, Franquet, ne pouvant les maîtriser seul, sauta sur la glace pour éviter un plongeon des moins agréables à cette saison de l'année. Les deux fringants coursiers finirent pourtant par s'arrêter.

Quand toute la société fut réunie, le soir, à la Pointe-aux-Trembles, dans la maison affectée pour y rassembler la compagnie, il fallut démonter les cloisons et ne faire qu'une seule chambre de plusieurs. On y joua beaucoup, même le pharaon, et puis on soupa grandement, comme toujours, après quoi l'on se retira un peu plus tard qu'à l'ordinaire.

Le 13, après le déjeûner, ces messieurs allaient faire leurs baise-mains aux dames et présenter leurs hommages aux généraux. Après le dîner, ils poursuivirent leur route jusqu'à Montréal, où ils entrèrent par la porte de Beauharnois. Ils descendirent à l'intendance, où le logement avait été retenu pour toutes les dames — à l'exception de madame Marin — pour Franquet et M. Saint-Vincent séparément, pour M. Péan et M. de Repentigny avec leurs femmes, MM. Le Mercier et des Meloizes ensemble. Après s'être reposé, chauffé et *décrassé* (Franquet se sert souvent de cette expression), chacun se rendit au château,

où le général avait invité toute la compagnie à souper.

Le lendemain et les jours suivants furent employés à faire des visites de bienséance chez les dames, chez tous les officiers et généralement chez tout le beau monde de la ville. Nous avons déjà nommé quelques-uns des principaux personnages qui tenaient alors le premier rang à Montréal, et, entre autres, le baron de Longueuil, gouverneur de la ville, M. d'Autagnac, lieutenant du roi, M. de Noyan, major ; MM. J.-B Varin, commissaire de la marine, et J.-B. Martel de Saint-Antoine, garde des magasins du roi. Il nous faut mentionner encore MM. LeMoine-Despins, qui était chargé de la fourniture des vivres à Montréal ; Louis-André-Antoine Pénisseault, commis, à Montréal, de Cadet, le munitionnaire général, et François Maurin, aussi commis de Cadet [1].

A cette époque, le captaine Péan faisait, pour se consoler de ses chagrins domestiques, une cour assidue à madame Pénisseault, qui devait cepen-

(1) Dans mon second article, j'ai un instant confondu ce Maurin avec le mari de la dame Marin qui était la compagne de voyage de M. Franquet ; et, trompé par la similitude des noms et l'intimité des deux personnages avec l'intendant, j'ai pu croire un moment qu'ils ne faisaient qu'un seul individu. Il me semblait que Franquet, qui connaissait intimement madame Marin, devait savoir bien orthographier le nom de l'homme dont il est fait un si vilain portrait dans les *Mémoires sur les affaires du Canada*, et qui s'appelait

dant finir, dit l'auteur des *Mémoires* que nous avons déjà cités, par lui préférer M. le chevalier de Lévis, qu'elle suivit plus tard en France, et qui se compromit beaucoup pour elle en Canada. Au dire de Dussieux, lorsque Pénisseault fut enveloppé dans la disgrâce qui frappa Bigot, madame Pénisseault sut tellement gagner les bonnes grâces du duc de Choiseul, qu'elle obtint de ce ministre des lettres de justification pour son mari, et lui conserva les gains frauduleux qu'il avait été condamné à rendre.

Après ces visites chez les principaux dignitaires de la place, tous les hôtes de M. Bigot revenaient à l'intendance pour dîner et y passer les soirées. " Il avait tous les jours dix-huit à vingt couverts, soir et matin, mettait six fois la nappe contre le général une, et il n'aurait cessé d'avoir des dames de la ville à manger, si le général, dont le dessein était de n'en prier aucune, ne l'eût engagé de s'en dispenser. M. Bigot souscrivit malgré lui à cet arrangement; mais les dames n'étaient point contentes. Aussi y avait-il tous les jours nouveaux brocards répandus dans le public. Elles étaient

bien Maurin, comme on peut s'en convaincre en consultant le jugement rendu contre Bigot et ses complices. Le mari de madame Marin, dont parle Franquet, était officier. Du reste, il me paraît être celui-là même qui avait fait des profits si scandaleux au poste de la baie des Puants. Mon seul tort serait donc de l'avoir un moment confondu avec ce François Maurin qui, tout en étant aussi malhonnête, n'avait de plus que le tort d'être laid et bossu.

d'autant plus animées que le général, à son arrivée, avait fait connaître qu'il n'irait rendre visite qu'aux femmes des capitaines. Une conduite aussi nouvelle pour la colonie indisposa tout le monde. M. l'intendant n'était pour rien dans tous les propos. Il y avait tous les jours assemblée chez lui, les dames venues avec lui de Québec suffisant pour attirer beaucoup de monde à l'intendance. D'ailleurs, comme tous les gens d'un certain ordre sont, liés de parenté et d'amitié dans ce pays, il en venait de temps en temps quelques-unes de la ville au palais, mais on ne les y retenait à souper qu'autant qu'elles y avaient passé la soirée."

Voici maintenant, entre mille, un fait qui prouve que l'intendant et ses amis songeaient bien plus à s'amuser qu'à remplir les devoirs de leur charge. Franquet avait, entre autres missions, celle de choisir un endroit pour y élever des casernes. Il proposa plusieurs fois aux chefs de la colonie de visiter et de déterminer avec lui l'emplacement le plus propre à cette destination, mais inutilement. "Un jour l'on était trop affairé, et l'autre il faisait trop mauvais temps pour sortir. Enfin on ne put trouver l'instant d'y aller. Je pris le parti de n'en plus parler et je suivis le torrent des plaisirs. Il y avait, soir et matin, grande chère, beaucoup de jeux et nombreuse assemblée." L'intendant s'étant décidé à ne retourner à Québec qu'à l'ouverture de la navigation, toutes les dames souscrivirent de grand cœur à cette décision. Elles engagèrent aussi à rester quelques-uns des cavaliers qui avaient monté

avec elles. Il n'y eut que M. Franquet qui n'y voulut point consentir et qui, le mercredi des cendres, reprit le chemin de Québec.

Le galant colonel dut cependant quitter la ville à regret ; car, depuis le commencement des jours gras, ce n'avait été qu'un enchaînement de fêtes et de plaisirs. Ainsi, le dimanche, il y avait eu bénédiction de trois drapeaux destinés à la milice qui allait partir pour la Belle-Rivière; tout le beau monde y avait été invité. Après la cérémonie, il y avait eu dîner et grandissime souper chez le général. Le lundi et le mardi gras ne furent, certes, pas moins bruyants au palais de l'intendant. Il y eut beaucoup de jeux de commerce et de hasard, et quarante couverts tous les soirs, sans oublier la danse et les masques.

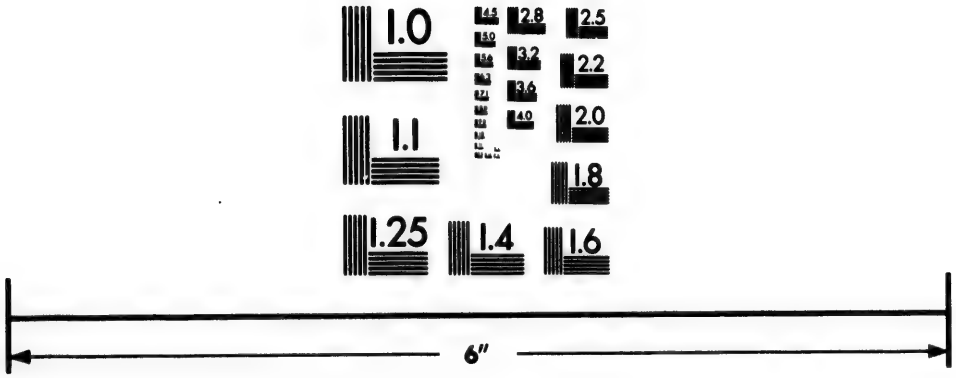
Malgré toutes les politesses dont M. Bigot l'a comblé, Franquet ne peut cependant pas s'empêcher de remarquer et de déplorer l'énorme gaspillage des deniers publics auquel les goûts fastueux de l'intendant et de son entourage devaient donner lieu. Entrant dans quelques détails des dépenses qu'entraînaient de pareils voyages, il nous apprend que l'on payait vingt sols par lieue pour un seul cheval, ce qui, pour une voiture à deux chevaux, faisait 114 livres pour aller de Québec à Montréal, en comptant cinquante-sept lieues entre les deux villes. Quant aux *traînes* pour les équipages et aux carrioles à une personne, le prix de chacune était de 70 à 75 livres d'une ville à l'autre. Indé-

pendamment de ces dépenses, il y en avait d'autres comme la nourriture de tout ce monde, maîtres et valets, et ensuite les journées du grand-voyer qui devançait le général ou l'intendant de quelques jours pour l'arrangement des chemins. Il était payé à raison de 7 livres et 10 sols par jour, sans compter les frais extraordinaires.

D'ailleurs, pour la plus grande sûreté des chemins en hiver, les habitants des côtes étaient obligés de les frayer avec un certain nombre de carrioles. Plus il y en avait et plus on était content d'eux, vu que l'on considérait que c'était une marque d'attachement et d'affection. Aussi peut-on dire que, lorsque les généraux était en marche, toutes les côtes étaient en mouvement. Aux endroits désignés pour les relais, il fallait que le nombre des chevaux demandés s'y trouvât, " sans quoi, punition de prison, ainsi qu'elle s'est ensuivie à plusieurs *défaillants* qui ne s'y était point rendus, dans la confiance que, le temps étant par trop dûr et trop mauvais, le général ne marcherait point."

" Enfin, dit Franquet en concluant, on n'épargne rien dans ce pays quand les chefs de la colonie méditent quelque voyage. Tout se paie largement, et, comme ils sont dépositaires des fonds, on ne ménage point les dépenses. Il n'y a qu'à juger de toutes autres en général par celles d'un voyage de cette nature. Tout le monde est voituré aux dépens du roi. Maîtres et domestiques sont défrayés, et la

**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**




Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

nourriture s'étend jusque sur les voituriers. Il arrive de là qu'on ne peut détacher un officier pour le bien du service, sans le payer grassement. Encore le plus souvent n'est-il pas content, et peut-on dire que rien ne se fait qu'à force d'argent."

Pour donner une idée des malversations et des exactions auxquelles se livrèrent tous ces tripotiers qui causèrent la ruine et la perte de la colonie, nous compléterons cette étude en citant, d'abord, l'énorme augmentation annuelle des dépenses de la colonie sous l'administration de Bigot, le jugement rendu contre cet effronté pillard et ses dignes amis, et, enfin, les sommes fabuleuses qu'il leur fallut restituer.

Les dépenses annuelles du gouvernement, pour le Canada, n'avaient pas dépassé quatre cent mille livres en 1729 ; mais elles s'étaient élevées depuis jusqu'en 1750 à dix-sept cent mille livres. Dès lors, elles ne connurent plus de bornes, et cette année-là, elles montèrent à deux millions cent mille livres. L'année 1751 coûta deux millions sept cent mille livres ; l'année 1752, quatre millions quatre-vingt-dix mille livres ; l'an 1753, cinq millions trois cent mille livres ; l'an 1754, quatre millions quatre cent mille livres ; l'an 1755, six millions cent mille livres ; l'an 1756, onze millions trois cent mille livres. L'année 1757 engouffra dix-neuf millions deux cent cinquante mille livres ; l'an 1758, vingt-sept millions neuf cent mille livres, et l'an 1759, vingt-six millions. Les huit

premiers mois de l'année 1760 coûtèrent treize millions cinq cent mille livres. Cette augmentation, dit Dussieux, était en grande partie le résultat des malversations de l'intendant, M. Bigot. Comme il avait fallu recourir aux ordonnances et aux lettres de change pour fournir à ces énormes dépenses, de ces sommes prodigieuses il était dû, à la paix de 1763, quatre-vingts millions.

L'indignation que la perte de la colonie souleva en France, fut la cause immédiate de la mise en accusation de ces hommes, auxquels l'opinion publique attribuait déjà justement cet irréparable désastre. Voici le sommaire du jugement que le lieutenant général de police, M. de Sartine, et les conseillers au Châtelet, rendirent contre les prévaricateurs, le 10 décembre 1763 :

Bigot, banni à perpétuité du royaume, 1000 livres d'amende et 1,500,000 livres de restitution.

Varin, banni à perpétuité du royaume, 1000 livres d'amende et 800,000 livres de restitution.

Bréard, banni pour neuf ans de Paris, 500 livres d'amende et 300,000 livres de restitution.

Cadet, banni pour neuf ans de Paris, 500 livres d'amende et 6,000,000 livres de restitution.

Pénisseault, banni pour neuf ans de Paris, 500 livres d'amende et 600,000 de restitution.

Maurin, banni pour neuf ans de Paris, 500 livres d'amende et 600,000 livres de restitution.

Corpron, 6 livres d'aumône et 600,000 livres de restitution.

Estèbe, 6 livres d'aumône et 30,000 livres de restitution.

Martel de Saint-Antoine, 6 livres d'aumône et 100,000 livres de restitution.

Payen de Noyan, 6 livres d'aumône.

Et déclarés contumaces et condamnés :

Laudriève, à être banni pour neuf ans, à 500 livres d'amende et 100,000 livres de restitution.

Deschenaux, banni pour cinq ans, 500 livres d'amende et 300,000 livres de restitution.

Dumoulin, banni pour cinq ans et 50 livres d'amende.

Villefranche, banni pour cinq ans et 50 livres d'amende.

Hauteraye, banni pour cinq ans et 50 livres d'amende.

Rouville, banni pour trois ans et 20 livres d'amende.

Jacquespré, banni pour trois ans et 20 livres d'amende.

Quant à Péan, il fut mis hors de cour par un jugement du vingt-cinq juin 1764, mais condamné à restituer 600,000 livres.

Par là le roi recouvra plus de onze millions de livres.

Il est bon de mettre ainsi, de fois à autre, sous les yeux du public les noms des trop fameux concussionnaires et le châtiment qu'ils ne purent éviter. De tels exemples doivent contribuer à diminuer, sinon à empêcher les malversations au temps présent, tout en couvrant ces grands coupables de temps passés du mépris et de l'infamie qu'ils ont mérités.

Québec, février 1876.

# SOUVENIRS

*Au commencement de janvier 1882, mon ami, M. l'abbé Casgrain, m'ayant décidé à l'accompagner en Floride, autant pour refaire un peu ma santé que la sienne, j'allai le rejoindre à Windsor, Ontario, où il m'avait devancé de quelques jours.*

*Après deux journées charmantes passées à Windsor, chez M. le docteur Casgrain, aujourd'hui sénateur, nous quittions Détroit, l'abbé et moi, pour nous diriger vers le sud, nous arrêtant à Buffalo, à Niagara, à Washington et à Jacksonville, et faisant enfin une station de quinze jours à Saint-Augustin, ville aimée du soleil.*

*Ce sont mes impressions durant ce voyage qu'on lira ci-après.*

# DE WINDSOR A SAINT-AUGUSTIN

WINDSOR, lundi 30 janvier 1882.

Après nous être procuré nos billets de chemin de fer pour notre voyage du Canada à la Floride— série de coupons imprimés sur deux bandes de papier, longues de trois ou quatre pieds et destinées à étonner, sur notre route, aussi bien les conducteurs de convois que les garçons d'hôtel— nous allons dîner chez M. Girardot, instituteur français, établi depuis plusieurs années aux environs de Windsor.

Notre hôte demeure à Sandwich, à un peu plus de deux milles de Windsor. Pour faire honneur à sa table, justement renommée à plusieurs lieues à la ronde, nous nous rendons à pied chez lui, afin de développer notre appétit par trois quarts d'heure de marche, à l'air piquant d'une belle matinée comme nous en avons en octobre dans la province de Québec. Arrivés à destination, nous frappons à la porte d'une villa blanche et coquette avec ses persiennes vertes et son air d'heureuse bonhomie.

—Entrez, entrez, messieurs, et soyez les très bienvenus, nous dit un homme de soixante ans, mais tout à fait vert encore et dont la figure s'épanouit dans un large et bon sourire. Permettez-moi de vous présenter à ma femme et à ma fille, madame Péquineau. Maintenant, voici le cousin Tournier et le cousin Hippolyte Girardot, ainsi que mon fils Ernest.

Nous saluons, l'on nous salue, et le père Girardot s'écrie :

—Messieurs, je crois que l'air vif que vous venez de respirer nécessite un petit verre d'eau-de-vie. Vous êtes en transpiration, et quelques gouttes de cordial vous empêcheront de vous enrhumer. Sans compter que cela donne du ton à l'estomac avant de dîner.

—Oh ! pour ce qui est du ton, monsieur Girardot, nous en avons un fameux, et d'un diapason joliment élevé !

— Oui, eh bien, tant mieux ! tant mieux ! Et, puisqu'il en est ainsi, mettons-nous à table, car vous êtes justement arrivés à point. Messieurs, veuillez prendre place.

L'instant d'après, nous trempions hardiment nos cuillères dans la bonne soupe aux légumes, dont la vapeur chaude et parfumée nous chatouillait agréablement les papilles nasales. Puis vint un fricandeau de poulet, relevé d'une pointe d'ail, qui alla jeter l'éveil jusque dans les cavités les plus intimes de nos estomacs déjà bien dégourdis.

— Maintenant, messieurs, dit notre hôte en saisissant comme au vol une bouteille qui se dressait en face de lui — chacun des convives, du reste, avait sienne — vous allez me faire l'honneur de boire avec moi de ce vin de ma confection. Peut-être lui trouverez-vous quelque qualité.

Il remplit de la saine liqueur vermeille nos verres, que nous portâmes à nos lèvres. Après une seconde de recueillement :

— Oh mais ! oh mais ! c'est qu'il est bon, ce vin ! nous écriâmes-nous.

— N'est-ce pas ? dit le père Girardot, en faisant claquer sa langue avec satisfaction, tandis que son excellente figure s'illuminait de ce franc rire de l'honnête homme qui jouit des bonnes choses de la vie, après une carrière tissue de dévouement et de devoirs noblement accomplis... Hum ! messieurs, vous en buvez quelquefois, je pense, qui n'a pas le bouquet de celui-là !

Sur notre âme, il disait vrai!

L'un de nous s'étant avisé de lui demander de l'eau pour couper son vin, selon son habitude:

— Eh! comment donc, monsieur? fit le digne homme en remplissant de vin le verre jusqu'au bord; dans ce pays de la vigne, est-ce qu'on boit de l'eau?... A votre santé!

Et lui-même but à verre pleurant.

— Vous manufacturez ce vin vous-même?

— Oui, monsieur.

— Depuis combien de temps?

— En 1872, le cousin Tournier — qui est aujourd'hui le grand vigneron du comté d'Essex—et moi, nous plantions chacun six cent cinquante pieds de vigne *Concord*. A la troisième végétation, nous récoltions suffisamment de raisin pour faire du vin. Aujourd'hui, avec chacun notre arpent de vignes — que nous ne céderions pas pour $1,500 — nous obtenons mille gallons de vin par an. Mon fils Ernest a maintenant, à lui seul, de quatre à cinq arpents plantés de trois mille pieds, qui vont bientôt donner les meilleurs résultats. Depuis nos premières tentatives et à la suite de nos succès, la culture de la vigne s'est propagée d'une manière étonnante aux environs de Sandwich et de Windsor, dont le sol se prête merveilleusement à la venue du raisin, surtout dans le voisinage de la rivière. Nous avons aujourd'hui, dans le comté, cent arpents plantés en vignes; cette culture va se doubler et se tripler,

dans un avenir très rapproché, et deviendra une source de revenus considérables pour la contrée. Maintenant, laissez-moi vous faire goûter de ce petit vin blanc.

Et, dans un autre verre, il laissa tomber, d'une main généreuse, un liquide couleur de topaze, réjouissant le regard, un rayon de soleil liquéfié, qui nous chatouilla le palais avec ces titillations exquises qui font la volupté des fines bouches au contact d'un cru de bon aloi.

— Hein ! de celui-ci, que dites-vous ? fit notre hôte en remettant pieusement son verre sur la table, tandis qu'il nous interrogeait de ses petits yeux pétillants d'une joie satisfaite.

— Oh ! sapristi ! il est de deux ou trois tons plus élevé que l'autre sur la gamme de la dégustation !

— Attendez un peu que vous ayez goûté de mon champagne ! s'exclama le cousin Tournier en se précipitant vers la cave, d'où il reparut, l'instant d'après, tenant triomphalement une bouteille de chaque main.

Les deux bouchons sautent au plafond, et, au milieu de la conversation devenue générale, nous savourons le champagne Tournier, certes de beaucoup préférable à une foule de liqueurs fermentées et frelatées que nous buvons partout en Amérique sous le prétexte fallacieux de vins mousseux de France.

Et puis, ce généreux jus de la treille nous déliant

de plus en plus la langue, nous en vînmes à parler de la France, de sa gloire, de ses malheurs, et *de quibusdam rebus aliis.* Tant qu'enfin, le soir étant venu, il nous fallut nous séparer de ces braves gens.

Le père Girardot tint absolument à nous ramener lui-même avec sa voiture qu'il conduisit, tout guilleret et grand train jusqu'à Windsor, où nous ne quittâmes qu'à regret cet excellent homme.

Sur les dix heures du soir, nous laissions Windsor et nous nous rendions à la gare du *Michigan Central*, en traversant Détroit, dont les rues sont brillamment éclairées à la magique lumière électrique. Nous prîmes le char-dortoir, où je ne devais guère dormir ; une première nuit en chemin de fer me tenant toujours éveillé.

31 janvier.

A sept heures du matin, nous sommes à Buffalo, où nous descendons pour prendre le train qui nous doit mener à Niagara. Nous sommes dans les quartiers manufacturiers. Partout des usines et des maisons en brique d'un rouge terni par la fumée du charbon de terre. Un ciel gris assombrit encore la physionomie de cette partie de la ville. Après avoir flâné et bâillé maintes fois pendant deux heures aux abords de la gare, nous partons pour Niagara, où nous arrivons sur les dix heures. Laissant nos effets à la garde d'un commis, nous sommes assaillis, au sortir de la gare, par un essaim de cochers tous

plus verbeux, pressants, assommants les uns que les autres. C'est avec peine que nous parvenons à nous frayer un chemin au travers de cette armée de solliciteurs acharnés à notre personne. Après avoir rebuté le plus grand nombre, nous parvenons à un hôtel où nous commandons le déjeûner, poursuivis par un cocher qui, plus déterminé et moins susceptible que ses confrères, nous a relancés jusque-là. Nous ayant d'abord demandé trois dollars pour nous conduire à la Chute, il finit par accepter avec plaisir une piastre que nous lui offrons.

Comme nous sommes en train de nous laver les mains, un grand Irlandais, moustaches jusqu'aux oreilles, se précipite dans nos bras, qui ne s'ouvrent point pour le recevoir, la figure rayonnante comme s'il retrouvait de vieux amis. Surpris, choqué d'un pareil sans gêne de la part d'un inconnu, l'un de nous, qui croit avoir affaire à un filou en veine d'exploitation, le regarde du haut de toute sa dignité et lui dit, avec une sévérité qui déconcerte tout à fait notre homme :

—*Who are you ?*

—Je suis le propriétaire de l'établissement, répond l'hôtelier tout penaud.

—Voyez donc à ce que notre déjeûner soit prêt au plus tôt.

—Certainement, certainement, *gentlemen*, repart l'hôte, qui disparaît comme par enchantement dans la boîte d'un escalier obscur.

Pendant que nous déjeûnons—assez mal, du reste —il se trouve que l'hôtelier est catholique. Il a reconnu un abbé et se fait de plus en plus aimable.

A onze heures, nous montons en voiture, et nous arrivons, en quelques minutes, au nouveau pont suspendu, à l'entrée duquel on nous fait payer un dollar et demi pour prix de passage. Là nous avons le premier aspect de la chute. Mais notre curiosité est beaucoup distraite par la sensation pénible que nous éprouvons de nous voir sur ce pont de 1,800 pieds de longueur et tendu, tout d'un trait, à 198 pieds au-dessus d'un abîme qui n'a pas moins, lui-même, de 200 pieds de profondeur de la surface au fond de la rivière. Plus nous nous arrêtons à y penser et plus nous devenons silencieux. Le cocher, s'ingérant tout à coup de lancer ses chevaux au trot au beau milieu du pont, nous poussons tous deux une exclamation qui n'en fait qu'une seule :

—Pour Dieu ! au pas !

Enfin, nous touchons la rive canadienne, et nous exhalons un énorme soupir de satisfaction en nous sentant rouler solidement sur le prosaïque mais plus sûr pavé des vaches.

De prime abord, celui qui aperçoit la chute éprouve une déception. La grande largeur de la rivière fait que l'on ne se rend pas bien compte de la hauteur et de l'énorme masse d'eau qui croule là, dans un gouffre de cent cinquante pieds. Mais,

une fois que l'on est descendu au-dessous de ce qui reste du *table rock*, l'on reste stupéfié de l'imposante majesté de la cataracte la plus justement célèbre du monde entier.

En cette saison de l'année, le Niagara nous apparaît couvert de frimas comme le dieu de l'hiver. A part le torrent qui bondit et s'effondre, tout autour de lui n'est que neige et que glace. Dans le voisinage, les arbres qui couronnent et bordent les deux falaises, tantôt coupées à pic et tantôt surplombant la rivière, sont revêtus de verglas et de frimas formés par la pluie de l'immense nuage de vapeurs qui montent constamment des profondeurs ; tandis qu'aux abords immédiats de la cataracte, les parois du roc sont couverts d'une épaisse couche de glace jaunâtre qui affecte les formes les plus fantaisistes. Stalactites, immenses stalagmites, colonnades gigantesques d'un temple merveilleux, statues étranges composant des groupes bizarres et qu'on croirait venus directement du temple de Jaggrenat, tout ce fouillis d'une architecture indescriptible vous apparaît à travers une buée qui jette un demi-jour mystérieux sur l'éphémère et fantastique édifice.

Comme nous arrivons à la tour d'observation du *table rock*, le propriétaire de la maison d'en face nous invite fort poliment à entrer pour contempler la chute du haut de la terrasse qui couronne son logis, en nous assurant que cela ne coûte rien que la peine d'y grimper. Séduits par une aussi gracieuse

invitation, nous nous empressons d'entrer dans cette demeure hospitalière. Nous n'en étions pas sortis !

Après avoir gravi quatre étages, nous émergeons sur le toit, où nous pouvons à peine rester un moment, tellement la pluie froide qui monte de la profondeur est épaisse. A peine redescendus, nous sommes assaillis par le perfide propriétaire qui nous pousse, malgré nous, dans un musée bondé de photographies et de curiosités de toute espèce. Le monsieur poli, sa *dame* non moins prévenante, leurs *demoiselles* plus engageantes encore, nous présentent, qui des vues de la cataracte, qui des bibelots de tout genre dus à l'imagination inépuisable des naturels de l'endroit. De guerre lasse, nous allions acheter quelque objet dans le but de négocier le traité de paix le plus avantageux pour nous, lorsque notre homme s'avisa de nous proposer de faire notre portrait avec une vue générale des chutes.

— A quel prix ? lui demandons-nous.

—Seulement douze dollars la douzaine, répond-il avec son plus doux sourire ; ou bien encore sept dollars pour six copies ou cinq dollars pour trois exemplaires.

—C'est un peu cher, répondons-nous sèchement, et nous profitons du froid que notre bref refus jette sur le déluge des offres de cette intéressante famille, pour nous élancer hors de cette caverne d'exploiteurs émérites.

Mais cette tactique savante ne nous conduit que jusqu'au vestibule, où notre cher hôte—que nous vouons à toutes les divinités infernales qui doivent habiter les cavernes sans fond de l'abîme du Niagara—se précipite, toujours souriant, entre nous et la porte de sortie.

—Au moins, s'écrie-t-il, vous ne pouvez pas partir sans descendre au pied de la chute par la tour d'observation ! Ça ne coûte rien.

—Nous allons être trempés !

—Je vais vous prêter des vêtements imperméables.

—Sortons-nous de la tour ?

—Oui.

—Mais, nous glisserons sur la glace.

—Nous avons des souliers de caoutchouc avec des crampons de fer.

Nous nous regardâmes à bout d'arguments.

Le perfide industriel profite de ce moment d'hésitation pour nous pousser dans une soupente, où de larges sacs et des pantalons de toile huilée pendent sur les quatre parois du réduit. Nous enfourchons les pantalons, revêtons les sacs, nous coiffons d'un bonnet informe, et partons d'un immense éclat de rire en nous apercevant dans ce grotesque accoutrement. Ainsi fagotés, nous avons l'air de deux Esquimaux. Nous traversons gravement la rue sous l'averse et descendons les cent

vingt marches de la tour, d'où nous sortons en nous glissant avec mille précautions sur la pente raide et glacée de la falaise. Un faux pas et nous tomberions dans le gouffre.

Mais nous sommes récompensés de notre hardiesse en contemplant le spectacle grandiose que nous offre la cataracte aperçue de bas en haut. Quelques pieds à peine nous séparent de cette gigantesque trombe qui précipite l'énorme épaisseur de ses flots dans des abîmes insondables et dont le soleil n'a jamais vu le fo l. Sous nos pieds, le sol tremble au fracas de la masse de ces eaux de nos mers intérieures qui s'engouffrent là, dans un espace de moins de trois mille pieds. Eclatant comme le pétillement de la fusillade sur le grondement du canon entendu à distance, des crépitements secs se détachent en pizzicati de l'ensemble de la symphonie monstrueuse hurlée par les millions de voix de l'abîme en délire. Ces bruits stridents sont causés par le fracas des blocs de glace qui, balayés par cette tourmente des eaux, vont se broyer sur les rochers dont les robustes épaules reçoivent sans broncher, au pied de la cataracte, le poids formidable du fleuve gigantesque précipité dans un incommensurable effondrement.

Nous avions peine à nous arracher à la contemplation de ce spectacle stupéfiant, lorsque, levant la tête pour examiner les colonnes de glace qui s'élancent de la base à la cime de la falaise, nous

remarquâmes la saillie formée par cette partie du *table rock* qui existe encore et projette son lourd entablement par-dessus nos têtes. Le sol qui frémit sous nos pieds, la pensée que si ce qui reste encore de ce bloc de rocher allait profiter de cet instant pour se détacher de la terre ferme, nous donnent subitement la chair de poule, et nous remontons l'escalier en colimaçon avec toute la précipitation que nous permet une aussi raide ascension.

De retour à la maison du gardien, nous entendons celui-ci, toujours empressé, nous proposer de nous photographier dans notre costume d'occasion.

— Jamais! nous écrions-nous, avec un geste de dédain; nous sommes par trop ridicules dans ce déguisement!

La figure de notre hôte s'est singulièrement rembrunie, et il nous dit:

— Vous savez que c'est une piastre et demie pour chacun de vous.

Nous nous hâtons de nous exécuter et de nous échapper de la demeure de ces trop aimables gens.

Nous revenons au *Park House*, où notre Irlandais nous inonde d'un déluge—presque aussi épais que celui du Niagara—d'information de toute espèce au sujet de l'endroit. Nous n'avons rien de mieux à faire que de l'écouter en attendant le train que nous prenons à deux heures.

De deux heures à cinq, nous traversons différents villages, entre autres ceux d'Albion et de Charlotte, tous coquettement bâtis de blanches maisonnettes et entourés de terres qui sont de la plus grande fertilité. Nous sommes en plein pays iroquois. Les temps ont peu changé depuis deux siècles, et s'il était donné à quelque chef agnier ou tsonnontouan de sortir un instant du tombeau pour voir passer notre convoi à toute vapeur dans cette plaine, depuis longtemps ouverte à la civilisation, l'épouvante le ferait aussitôt rentrer sous terre.

A cinq heures, le train s'arrête à la ville manufacturière de Rochester, où l'on a quinze minutes pour prendre le souper. Nous cherchions la salle à manger, quand on nous conduisit au buffet de la gare, encombré de populaire.

Nous nous frayons assez difficilement un passage entre les rangs pressés d'une bande d'affamés qui nous montrent des mâchoires menaçantes, et nous parvenons à nous installer en face d'un buffet sale à tenir en échec un appétit ordinaire et encombré des victuailles les plus suspectes. Nous hésitons à engager la bataille avec nos habitudes révoltées. Mais la faim qui nous éperonne, jointe à la perspective de n'avoir rien à mettre sous la dent jusqu'au lendemain, nous contraignent à vaincre notre répugnance; et nous attaquons un *sandwich* au jambon, qu'il nous faut avaler en deux temps, pour éviter de constater le goût par trop équivoque qu'il peut avoir. Pour achever d'enfoncer l'ennemi,

nous inondons son arrière-garde de deux verres de bière avalés coup sur coup.

C'est ici l'occasion de constater que l'on est généralement bien mieux et plus proprement servi aux stations de nos voies ferrées où l'on donne à dîner et à goûter, que sur tous les chemins de fer américains que nous avons parcourue.

Le train se remet en marche et atteint Canandaïgua à la nuit tombante.

Après avoir fumé un cigare, en arpentant la plate-forme de la gare pour nous délasser un peu, nous repartons pour commencer un ennuyeux trajet de nuit qui ne prendra fin que demain matin à Washington.

Successivement défilent Stanley, Penn, Watkins, Havana, Elmira, bourgs et villes entrevus confusément à travers la nuit, et piqués de points brillants qui sont autant de lumières éclairant les rues ou s'échappant des habitations. A dix heures, le garçon dresse nos lits, où, brisés par la fatigue de vingt-quatre heures de voyage, nous ne tardons pas à nous endormir d'un sommeil troublé pourtant par les soubresauts du convoi qui va d'un train d'enfer. De temps en temps, un autre train, allant en sens inverse, passe à côté du nôtre avec la rapidité de la foudre. Comme un éclair scintillent les lanternes des wagons, tandis que le sifflet et la cloche de la locomotive jettent un sinistre hurlement dans la nuit. Si nous allions rencontrer un convoi courant

comme nous avec cette vitesse affolée, quelle marmelade!

Et, c'est en roulant ces sinistres pensées que nous glissons sur la pente irrésistible d'un sommeil pourtant inquiet.

WASHINGTON, 1er février 1882.

Sur les sept heures du matin, comme nous traversions Baltimore, en lisant le *Post* de Washington, notre attention fut attirée sur un article concernant les derniers moments de Edgar Poë qui vint, dans la ville même que nous allions laisser derrière nous, finir si tristement une existence tourmentée. Le talent original de Poë est trop justement apprécié pour que nous ne citions pas les quelques lignes intéressantes qui nous frappèrent ainsi au moment où nous passions par l'endroit qui le vit expirer.

On a toujours prétendu que Poë était mort des suites d'une débauche de taverne. Or, l'article du *Post*, commentant une conférence faite dernièrement par le docteur Moran, à Falls-Church, Vermont, à qui il a été donné d'assister le poète aux derniers instants de sa vie, tend à prouver que cette version, trop accréditée, n'est qu'une calomnie propagée par les ennemis de Poë ou par des esprits enclins à adopter les assertions du vulgaire, s'ingérant de condamner sans rémission, sur les apparences, des esprits supérieurs comme l'auteur du *Corbeau*, de la *Cloche*, de la *Lettre volée*, du *Scarabée d'or*, de *Lygéia* et de *Gorden Pym*.

" En parlant de la fin de la vie de Edgar Poë, le docteur Moran, dit le *Post*, donne la version vraie de la dernière visite du poète à Baltimore. Il dit que Poë, s'étant rendu à cette ville, s'arrêta à un hôtel pour y faire les derniers préparatifs d'une excursion à Philadelphie. Il se mit en route et atteignit la Susquehanna, qu'il fallait alors traverser en chaloupe. Mais il faisait un vent de tempête, et les eaux de la rivière étaient si tourmentées qu'il n'osa point risquer de la traverser sur une aussi légère embarcation. Il s'en revint à Baltimore, laissa sa malle à l'hôtel et sortit pour faire une promenade par la ville. Ceux qui l'aperçurent en dernier lieu remarquèrent qu'il était suivi par deux ou trois individus à figure suspecte qui s'attachaient obstinément à ses pas. Comme les ombres du soir s'épandaient sur la ville, Poë, toujours flânant, atteignit un endroit où il n'était pas sûr de s'aventurer seul. Ici, les gens qui l'avaient suivi le rejoignirent et l'entraînèrent dans un bouge, où, après lui avoir fait prendre un narcotique, il lui volèrent son argent, le dépouillèrent de ses habits et le revêtirent des haillons de l'un d'entre eux ; et puis, ils le jetèrent à la porte. Il s'en allait, errant au hasard et chancelant à chaque pas, sous l'effet de la drogue empoisonnée, quand ses pieds heurtèrent contre un obstacle, et il s'abattit lourdement sur le trottoir, où, pendant plusieurs heures il resta étendu sans connaissance, exposé à l'air humide et froid d'une nuit d'octobre. Quelqu'un qui passait reconnut le poète ; il héla aussitôt un

cocher et lui confia le malheureux écrivain pour le mener à l'hôpital Washington. Il eut soin de donner sa carte au cocher pour que celui-ci la remît au docteur Moran, en écrivant dans un coin le nom de "Poë."

"A l'hôpital, on prit le plus grand soin du poète et on lui administra les stimulants les plus énergiques pour le tirer de la prostration où il restait plongé. Quand son patient reprit connaissance, le docteur Moran lui demanda :

"—Comment vous trouvez-vous, monsieur Poë ?

"—Très mal.

"—Depuis combien de temps êtes-vous malade ?

"—Je ne sais pas.

"—Où êtes-vous descendu ?

"—A un hôtel situé sur la rue Pratt, en face de la gare.

"—Avez-vous une malle ou quelque chose que nous puissions envoyer chercher ?

"—Ma malle ne contient rien que mes papiers et mes manuscrits.

"Le docteur Moran examina attentivement son patient et ne découvrit rien qui pût indiquer que le malade fût sous l'effet de l'alcool.

"Le conférencier insiste sur le fait, que l'on n'a que trop répété jusqu'aujourd'hui, que Poë était

mort en état d'ivresse, et affirme que rien n'est plus faux que cette accusation.

" — A l'arrivée du poète à l'hôpital, dit le docteur Moran, je questionnai le cocher qui l'avait amené, et il m'assura que Poë n'était pas ivre et qu'il ne sentait nullement l'eau-de-vie, lorsqu'il l'avait reçu dans sa voiture.

"Comme la dernière heure du mourant approchait, le docteur Moran se pencha vers lui, et lui demanda s'il n'aurait pas un adieu ou quelque recommandation suprême à adresser à un ami. Poë entr'ouvrit les yeux et répondit :

" — *Never more.*

"Quelques instants après, il s'agita sur sa couche et murmura :

" — O Dieu ! n'est-il donc point de pardon pour l'esprit immortel ?

"Et il ajouta :

" — Celui qui guide les étoiles et gouverne les mondes écrit sa destinée sur le front de chacun des humains.

"Il continua de balbutier des paroles incohérentes et s'affaiblit de plus en plus. Soudain, une convulsion secoua ses membres, il poussa un léger soupir et l'âme de Edgar Allan Poë avait franchi la limite qui sépare le temps de l'éternité."

Pendant que le souvenir de la triste fin de ce

poète aux conceptions bizarres, ingénieux inventeur de tant de contes étranges et de récits toujours attachants, hantait notre esprit, nous avions sous les yeux une grande scène de nature morte. La neige, que nous avions cessé de voir en quittant Niagara, déroulait maintenant à perte de vue son blanc linceul sur la campagne engourdie par la froidure de l'hiver. Il en était tombé, durant la nuit, une épaisse bordée, qui nous devait suivre bien au delà de Washington.

A huit heures du matin, nous aperçûmes le dôme du Capitole, découpant sa masse blanche et imposante sur le ciel terne d'une journée d'hiver, et dominant la capitale des Etats-Unis, comme de loin, dans la campagne romaine, on voit le dôme de Saint-Pierre — avec lequel il a de la ressemblance — planer, dans sa majesté séculaire, au-dessus de la ville éternelle.

Encore quelques minutes, et nous descendions à la gare du chemin de fer " Baltimore et Potomac," rendue malheureusement célèbre par l'assassinat du président Garfield. A l'endroit où il tomba frappé par son meurtrier Guiteau — dont nous devions avoir, à Washington même, la satisfaction d'apprendre la condamnation à mort — à la place où porta la tête de la victime en s'affaissant, on a incrusté dans le parquet une étoile en cuivre, et sur le mur, en face, on a posé un marbre, assez modeste, destiné à perpétuer le souvenir de ce déplorable événement. Entre une aigle éployée qui le surmonte et deux faisceaux

de licteurs, en relief, de chaque côté, se lit l'inscription suivante :

JAMES ABRAHAM GARFIELD

PRESIDENT

OF THE

UNITED STATES

JULY 2, 1881.

Après nous être fait raconter, par celui des gardiens de la gare qui arrêta l'assassin, les incidents de cette tragédie, nous nous inscrivions sur le livre de l'hôtel Saint-James, en face de la station, très bonne maison où, comme on dit dans l'endroit, on loge à l'européenne. Pour un dollar par jour vous avez votre chambre et vous êtes libre de prendre vos repas à la carte, à l'hôtel même où l'on est très bien servi et à bon marché, ou d'aller manger dans un des nombreux restaurants de la ville.

Autant pour nous débarrasser de la poussière de charbon de terre que nous avions amassée sur la route, que pour délasser nos membres engourdis par la longueur du trajet, nous nous hâtons de prendre un bain. Le nègre qui procède ensuite à notre toilette de tête, nous apprenant que nous pouvons faire d'excellents repas au restaurant du Capitole, où la cuisine est sous le contrôle d'un chef

français, nous estimons qu'il est de la dignité de notre estomac d'aller déjeuner sous les portiques et les lambris de marbre du palais de la législature américaine.

Pendant ce temps, le ciel qui vient d'ouvrir son manteau de nuages, refermé sur lui durant la nuit, brille dans tout son éclat. Nous sortons sur l'avenue Pensylvania, et, à droite, la Capitole, nous apparaît, fermant la rue, à cinq minutes de marche. Nous hâtons le pas, et bientôt se dresse majestueusement devant nous l'immense palais de marbre avec son dôme gigantesque, ses larges portiques et ses hautes colonnades du plus pur style grec, qui resplendit dans une radieuse matinée du printemps virginien.

Comme celui de la Rome ancienne, le Capitole s'élève sur une colline d'où il domine, à l'ouest, un panorama que le grand voyageur Humboldt a déclaré être l'un des plus beaux qu'il eût jamais contemplés.

Ce monument s'étend sur un espace de 751 pieds de long et de 324 pieds de large, et couvre un terrain de 153,112 pieds carrés. La partie centrale — la première terminée — qui mesure 352 pieds de façade, est bâtie en pierre jaunâtre de la Virginie, peinte en blanc. Les pavillons, ornés chacun d'un portique de 142 pieds de front, sont en marbre blanc de Massachusett, légèrement veiné de bleu ; les cent colonnes monolithes qui en supportent les portiques corinthiens, proviennent d'une carrière de marbre blanc du Maryland.

La structure du dôme, dont les lignes harmonieuses et hardies rappellent à la fois celles de l'Hôtel des Invalides et du Panthéon, à Paris, est tout en fer et peinte en blanc. Une statue de la Liberté, en bronze, haute de vingt pieds, couronne la coupole, et se dresse avec fierté dans la nue, à 287 pieds de la base de l'édifice.

C'est avec la façade de l'ouest du Capitole que les étrangers sont les plus familiers. Elle consiste en trois portiques, dont celui du centre a cent pieds de front, avec dix colonnes, la plupart doubles, et un nombre correspondant de pilastres.

A l'endroit où l'avenue Pennsylvania débouche sur le terre-plein qui règne devant la façade de l'ouest, un monument de marbre de 42 pieds de haut, érigé en l'honneur des services importants que la marine américaine a rendus pendant la dernière guerre, attire de prime-abord l'attention du visiteur. Deux statues allégoriques le surmontent : l'Amérique et l'Histoire. L'Amérique pleure, la tête appuyée sur l'épaule de l'Histoire qui lui montre ses tablettes sur laquelle est gravée l'inscription suivante : "Ils moururent pour le salut de la patrie !" Au-dessus, debout sur le socle et de chaque côté du piédestal, se tiennent les statues de la Victoire et de la Paix. Ce monument fut fait par souscription et sculpté d'après un dessin de M. Franklin Simmons. Le gouvernement souscrivit $25,000 pour son érection.

La principale façade du Capitole est celle de l'est.

Le portique central mesure 160 pieds de large sur une projection de 65 pieds. Vingt-quatre colonnes et douze pilastres de marbre blanc supportent le fronton. Immédiatement en face, apparaît la statue colossale de Washington, sculptée par Greenough. Au pied des degrés qui montent au portique, sur un fauteuil orné de feuilles d'achantes et de têtes de lions, Washington nu jusqu'à la ceinture, est assis avec la dignité d'un dieu de l'Olympe. Sa main droite tient une épée, sa gauche montre le ciel. Il nous a semblé que cette épée que le grand homme, assis comme sur u e chaise de malade, tient dans sa main gauche et qu'il présente la poignée en avant, comme s'il rendait son arme à un vainqueur, ôte un peu de sa majesté au libérateur des Etats-Unis.

Quand on gravit les degrés qui conduisent à l'entrée principale, on se trouve en face de deux groupes en marbre, dont l'un représente Christophe Colomb et la Civilisation.

La manière étrange dont Colomb tient le globe qui semble menacer le ciel, l'attitude, fort peu distinguée que lui donnent ses jambes écartées et son buste jeté en avant, le font plutôt ressembler à un athlète qui va lancers on disque, ou mieux encore à un vulgaire joueur de boules, qu'à l'illustre et grave découvreur du Nouveau-Monde. La femme sauvage, grotesquement accroupie à côté, ajoute encore au ridicule de cette œuvre d'art qui n'est cer'es pas d'un véritable artiste. Ce groupe, dû au signor Persico, n'en a pas moins coûté $24,000.

Celui de droite, la *Civilisation*, nous montre un pionnier américain qui désarme un sauvage. Le colon qui saisit l'homme des bois par derrière, la femme du pionnier, piteusement courbée à côté dans l'attitude de la frayeur, tandis que le chien de la maison, la queue en cor de chasse, regarde tranquillement cette lutte qui ne nous paraît nullement *désespérée*, comme notre guide se plaît à le dire, tout cela forme une œuvre tout à fait ridicule. Son auteur, M. Greenough, n'en mit pas moins huit années à la parfaire et reçut, pour prix de son travail, la jolie somme de $24,000.

Avant d'entrer dans le portique, en levant la tête, on aperçoit sur le tympan du fronton trois figures allégoriques, d'une grandeur colossale, attribuées au crayon de John Quincy Adams, et sculptées par M. Persico. Comme idée et comme dessin, ce groupe vaut beaucoup mieux que les précédents. Au centre, se tient le génie d'Amérique couronné d'une étoile, et s'appuyant sur un bouclier au centre duquel ressortent les lettres *U. S. A.* Ce bouclier repose sur un autel au milieu duquel, dans une guirlande de feuilles de chêne, est inscrite cette date: "*July* 4, 1776." Au pied du génie est un aigle ; à gauche, l'Espérance appuyée sur une ancre. L'Amérique attire l'attention de l'Espérance sur la Justice qui, de sa main droite, déploie la constitution des Etats-Unis.

Nous voici maintenant en présence des portes de bronze; de chaque côté, deux autres statues, la Guerre et la Paix, sorties, on le voit tout de suite,

du ciseau de M. Persico, qui n'a certes pas retrouvé celui de Michel-Ange ou de Canova, semblent monter la garde. Les portes de bronze qui s'ouvrent sur l'entrée principale du Capitole, sont l'œuvre de Randolphe Rogers, qui en donna le dessin, les modela en plâtre à Rome, en 1858, et les fit couler à Munich, en 1871, par F. Von Muller. Cette porte pèse vingt mille livres, a dix-sept pieds de haut, neuf pieds de large, et coûte $38,000. Chacun des vantaux tourne sur un cadre qui projette d'un pied et contient, à chaque angle, quatre figures en haut-relief, représentant l'Asie, l'Afrique, l'Europe et l'Amérique. Entre elles court une bordure emblématique où se détachent les insignes de la guerre et de la navigation.

A part le tympan qui couronne la porte, chacun des panneaux renferme, en haut-relief, un épisode de la vie de Colomb et de la découverte de l'Amérique.

Pour l'ingéniosité du dessin et le fini de l'exécution des figures, cette porte nous a paru de beaucoup supérieure à celle qui donne accès au Sénat, par le portique de l'Est. Celle-ci, qui est l'œuvre de M. Crawford, et a pourtant coûté $18,500 de plus que celle de M. Rogers, fut fondue à Chicopee, dans le Massachusetts, par James F. Ames. Le vantail de gauche représente trois phases de la vie de Washington concernant la paix et l'agriculture; celui de droite des épisodes de la guerre de l'Indépendance.

Quelque mérite qu'aient ces deux portes, elles ne sont que des imitations réduites et imparfaites des fameuses portes du baptistère, à Florence, dont nous vîmes à Washington même, dans le musée Corcoran, une très belle reproduction en plâtre, et que nous devions avoir le bonheur d'admirer, quelques années plus tard, dans la cité des Médicis.

Au centre du Capitole, se trouve la rotonde, pièce qui, par ses grandes proportions, produit un effet saisissant. Elle a 97 pieds de diamètre et 300 pieds de circonférence, sur 180 pieds d'élévation. Huit grands tableaux ornent les panneaux du mur circulaire. Ces toiles, traitant de sujets historiques, ne nous ont frappé que par l'uniformité de la couleur, qui nous a paru de plus manquer de vivacité. Pour ce qui est de la conception et du dessin de ces toiles, dues au pinceau de peintres américains, ils ne nous ont guère paru mériter une étude spéciale.

Nous avons admiré davantage, comme œuvre d'art, les groupes, en haut-relief, que l'on aperçoit au-dessus de chacune des quatre portes de la rotonde. Le groupe de l'est reproduit la descente des Pèlerins à Plymouth, en 1620. Comme celui de la porte du sud — le combat de Daniel Boone avec les sauvages, en 1775 — le premier groupe est sorti du ciseau de Enrico Causici, élève de Canova. "Pocahontas sauvant la vie du capitaine Smith, en 1606," qui se voit à l'ouest, est aussi l'œuvre d'un

élève de Canova, Capellano. Le dernier groupe, qui nous montre Guillaume Penn concluant le traité de paix avec les sauvages, fut exécuté, en 1827, par un artiste français, M. Gevelot.

Au-dessus de l'architrave, règne, autour de la rotonde, une ceinture de neuf pieds de hauteur, sur laquelle on termine en ce moment une fresque circulaire, composée de sujets de l'histoire nationale. Elle est si bien réussie, que c'est à peine si on peut constater, d'en bas, que ce n'est pas de la sculpture. Quelques pieds au-dessus de la frise, trente-six larges vitraux laissent tomber des flots de lumière, qui, comme dans tous les édifices éclairés par le haut, produit un effet magique.

Enfin, au fond de la coupole, apparaît une remarquable fresque, de Brumidi, représentant l'apothéose de Washington. Cette peinture, qui couvre 4,664 pieds carrés, valut $39,500 à son auteur.

Il nous resterait encore bien des salles à décrire, à l'intérieur du Capitole, entre autres, l'ancienne chambre des représentants, faite sur le modèle d'un théâtre grec. Vingt-six piliers et pilastres de marbre de Potomac en soutiennent le dôme, dont les caissons et la voûte sont décorés de fresques du peintre italien Bonani. Conformément à la suggestion du sénateur Morril, du Vermont, "qu'il fût "permis à chaque Etat d'envoyer au Capitole l'ef- "figie, en marbre ou en bronze, de deux de ses "hommes les plus populaires," cette salle a été convertie en un musée de statues des principaux

représentants. Mais, l'espace nous manque, et nous ne pouvons que jeter un rapide coup d'œil sur la nouvelle salle où siègent les députés, ainsi que sur la bibliothèque. La première forme un parallélogramme de 139 pieds de long sur 93 pieds de large. La galerie, circulaire, peut contenir douze cents personnes. Une partie est destinée au corps diplomatique, deux autres à la presse et au public, et la quatrième aux noirs, exclusion qui nous a paru singulière dans la république égalitaire. Le plafond, immense treillage de fer à grands jours garnis de vitraux peints, dont chacun laisse voir les armes d'un Etat de l'Union, fait descendre — dirons-nous du ciel ? — une lumière voilée sur les représentants de la grande république.

Les sièges, comme chez nous, accompagnés de leur pupitre, sont rangés en demi-cercle faisant face au président. Grâce à la politesse d'un sénateur du Michigan, pour qui nous avions une lettre d'introduction, nous pûmes assister à une séance. Pendant l'heure que nous restâmes dans la chambre, on discuta, de la façon la plus paisible, sur la nécessité d'une addition de quelque deux ou trois cent mille piastres au budget des dépenses postales.

Un très grand nombre de sièges étaient vides, et la plupart des députés présents — beaucoup avec le chapeau sur la tête et quelques-uns même le cigare aux lèvres — nous semblèrent occupés de bien autre chose que des intérêts de la patrie. Même, certain

d'entre eux — il faut avouer que nous avons vu cela chez nous — lorgnaient les dames qui étalaient leurs riches toilettes dans les tribunes. Honni soit qui mal y pense! dirons-nous avec la devise de l'Angleterre, à qui nous devons nos libertés parlementaires. Somme toute, cette séance nous parut ne le céder en rien comme succès d'ennui à une réunion de certains de nos corps délibérants.

La bibliothèque, où l'on arrive par la porte de l'ouest de la rotonde, est à l'épreuve du feu. Les divisions et les rayons sont en fer, le pavé en tuiles encaustiquées. Un grillage de fer, fermant à clef, défend l'accès des rayons aux profanes; sage précaution qui met les livres à l'abri des indiscrétions de cette classe de pirates qui sont le fléau de nos bibliothèques.

Nous fûmes reçus avec la plus grande courtoisie par le bibliothécaire, M. Ainsworth Spofford. Il nous dit que la bibliothèque du Capitole compte aujourd'hui 420,000 volumes. Venant à parler des ouvrages qui traitent de l'histoire de l'Amérique, il prit plaisir à nous citer l'élan généreux qui, en 1874, porta M. Garfield à appuyer chaleureusement la demande d'une somme de $10,000 pour l'impression de manuscrits concernant les premières découvertes des Français au Nord-Ouest et sur le Mississipi. L'un des membres du Congrès s'étant opposé à cette dépense, parce que les manuscrits étaient écrits en français, Garfield fit un éloquent discours pour appuyer la demande d'argent; elle fut

accordée. La sympathie que la France a récemment montrée en faveur de Garfield n'était donc qu'un écho de celle qui animait de son vivant le cœur de l'infortuné président.

Quoique la bibliothèque du Capitole soit spécialement destinée à l'usage des fonctionnaires publics, elle est cependant ouverte à tout visiteur au-dessus de seize ans, qui peut se procurer et lire, dans la salle même, les ouvrages qu'il demande.

Le rez-de-chaussée de l'édifice est occupé par les salles de comité, les dépôts de papeterie, les bains, etc., et le restaurant, où le déjeuner que nous fîmes était dans le meilleur goût parisien.

Si quelques détails — par exemple, certaines statues et peintures qui ont pour objet de décorer le Capitole — peuvent prêter à la critique, ce palais n'en est pas moins superbe dans sa masse imposante et sa noble structure. Le premier plan en fut dessiné par le Dr Thornton, né aux Antilles, et qui s'occupa de génie civil et d'architecture en amateur. Le premier architecte de profession qui présida, en 1793, aux travaux préliminaires de la construction du monument, fut un Français, nommé Hallet, lequel modifia le plan du Dr Thornton. Celui-ci, mécontent, parvint à le faire remplacer par un M. Hoban, à qui succéda, en 1808, M. Latrobe, Anglais de descendance huguenote, qui donna le dessin de la rotonde et du dôme commencés sous sa direction en 1818. Tel qu'il est aujourd'hui, avec les additions

considérables qu'on y a faites depuis 1852, le Capitole a coûté $13,000,000.

Outre ce monument splendide, Washington renferme un grand nombre d'édifices publics, entre lesquels nous avons remarqué : les départements de la guerre et de la marine, style, Renaissance, et ceux du trésor, des brevets et des postes, dont les colonnades rappellent les beaux souvenirs de la civilisation grecque.

Washington est une ville bien bâtie et d'une grande propreté ; la chaussée des principales avenues est en asphalte, et les trottoirs en brique ou en larges dalles de pierre, sur lesquels nous prenions plaisir à marcher en songeant à nos impraticables rues de Québec, où l'on est toujours en danger de se rompre les os. La lumière électrique qui illumine les grandes artères de la ville, ne contribuait guère aussi à nous faire regretter le mode d'éclairage de notre pauvre petite capitale, où, trop souvent, hélas ! les rares reverbères, éteints mal à propos, comptent sur une lune par trop capricieuse. [1]

Après avoir donné un coup d'œil aux principaux édifices de la ville et visité les deux musées Corcoran et Smithsonian, nous nous rendîmes à la Maison

(1) N'oubliez pas que j'écrivais cela en 1882. Depuis ce temps, la ville de Champlain est aussi entrée dans la voie du progrès, et la fulgurante lumière poudroie du haut de l'ancien rocher de Stadaconé.

Blanche, où le Président reçoit tous les jours les personnes qui veulent lui présenter leurs respects ou tout simplement le voir de près. Tout le monde étant admis à lui serrer la main, nous saisîmes l'occasion de voir le successeur de Garfield. Hommes politiques, gens de la finance et du commerce, bourgeois, artisans, anciens soldats, nègres du plus beau noir, tous, pêle-mêle, encombrent les antichambres, attendant, pour y pénétrer en bloc, que la porte de la salle de réception vienne à s'ouvrir. Malheureusement pour nous, nous ne devions pas avoir la chance d'un *shake-hand* avec le Président, qui se trouvait retenu ce jour-là par des affaires d'Etat.

Le sans-gêne le plus démocratique préside à ces réceptions populaires, et nous ne fûmes pas peu surpris d'y voir des hommes le chapeau sur la tête, et, chose plus étrange encore, des femmes, très bien mises, du reste, assises sur les marches d'un escalier. J'avais déjà été souvent choqué, dans des bals donnés par les gens du meilleur monde, au Canada, de voir les jeunes filles s'asseoir dans les escaliers avec messieurs leurs cavaliers ; mais, j'avoue que ce manque de convenance qui m'avait déplu chez des particuliers, je ne m'attendais guère à le rencontrer à une réception chez le président des Etats-Unis. Cet exemple partant de haut lieu ne m'empêchera pas de trouver toujours un tel procédé de fort mauvais ton chez nos élégantes, et des plus déplacés dans l'habitation du premier dignitaire de la république américaine.

## LA VIE A SAINT-AUGUSTIN, FLORIDE

Saint-Augustin, 12 février 1882.

Pour celui qui, comme nous, laisse le Canada en pleine saison d'hiver — il faisait à Québec, la veille de notre départ, un froid de trente-cinq degrés — c'est un contraste assez saisissant que de respirer, huit ou dix jours plus tard, dans une température quasi-tropicale, et d'avoir à chercher l'ombre sous les orangers chargés de leurs beaux fruits mûrs. Le climat de la Floride, spécialement sur le littoral, du côté de l'Atlantique, est en général des plus agréables. A Saint-Augustin, par exemple — la plus salubre de toutes les villes floridiennes — le thermomètre se tient habituellement entre 58° l'hiver et 80° l'été. La neige y est inconnue, et c'est à peine si, tous les quinze ou vingt ans,

une gelée blanche y vient faire quelque tort aux arbres fruitiers. Quant à la chaleur, elle n'est jamais extrême comme chez nous, le voisinage de l'Atlantique tempérant, ici les ardeurs du soleil. A Saint-Augustin, jamais de fièvre jaune, ce fléau de toute la région du sud des Etats-Unis ; tandis que, à quelques lieues plus loin, sur les bords de la rivière Saint-Jean, à l'intérieur, et surtout à Jacksonville, elle sévit souvent avec rage et en chasse les habitants auxquels leurs moyens permettent de venir passer l'été dans les régions plus saines du nord.

Beaucoup de poitrinaires fréquentent Saint-Augustin avec avantage ; on prétend que les asthmatiques y trouvent surtout un soulagement considérable à leur mal. A cet endroit, le rhumatisme est un mal ignoré, et même les personnes qui apportent avec elles ces douleurs aiguës, résultant de la froidure de nos contrées du Nord, ne tardent pas à les sentir se fondre et disparaître sous la bienfaisante chaleur du soleil méridional. " Quand j'arrivai ici, il y a sept ou huit ans, nous disait M. de Lauréal, aimable gentilhomme français, établi depuis quelques années en Floride, j'étais perclus de rhumatisme et ne marchais que péniblement, avec l'aide d'une canne. Après quelques mois de séjour en cette ville, j'étais parfaitement guéri. Chasseur obstiné, sinon Nemrod émérite, je passe au moins un jour de la semaine à battre les bois marécageux qui entourent la ville ; la plupart du temps dans l'eau

jusqu'à mi-jambe, je reste toute la journée mouillé sans en éprouver jamais le moindre inconvénient; et j'ai maintenant soixante-quatorze ans bien comptés."

La nature géologique de la majeure partie du littoral de la Floride, du moins du côté de l'Océan — le sol y étant composé de bancs de sable et de coquillages apportés par la mer dans la succession des siècles — fait que nos céréales et notre fourrage n'y peuvent point venir. De là, extrême rareté des bestiaux, que l'on fait venir à grands frais des Etats du Nord. Si la classe aisée souffre, à Saint-Augustin, de la cherté des viandes de boucherie, la classe pauvre, habituée à s'enpasser, y trouve facilement sa nourriture, et de la manière la moins dispendieuse qui soit au monde. Les gens du peuple n'ont qu'à descendre sur le rivage, pour y ramasser, à pleines mains, les huîtres, les crabes et toutes sortes de poissons que l'Océan jette à profusion dans le port. Si vous joignez à ces richesses inépuisables de la mer une quantité de fruits excellents: les oranges, qui mûrissent pendant toute l'année, les bananes, les pêches, les figues, les dattes, les prunes et le raisin en abondance, vous comprendrez que les pauvres ne sauraient ici souffrir de la misère. Aussi, le peuple y est-il indolent, avec l'assurance qu'il a de ne jamais pâtir de la faim.

Quand la Floride fut cédée aux Etats-Unis, en 1819, la ville de Saint-Augustin — en conséquence

de toutes les vicissitudes par lesquelles elle avait passé — ne comptait qu'une population de 3,000 habitants ; aujourd'hui, elle n'en a guère plus de 2,200. On voit qu'elle est loin de prospérer, quoique le nombre de voyageurs qui y affluent durant la saison d'hiver, aille souvent jusqu'à 10,000 et en fasse alors une des villes les plus gaies de cette zone, la Nouvelle-Orléans exceptée.

La raison première du manque absolu, à Saint-Augustin, de cet élan merveilleux vers le progrès qui caractérise les autres villes de l'Union, c'est que, lors de la cession du pays aux Etats-Unis, toutes les familles à l'aise quittèrent la Floride pour se réfugier à Cuba, et que, seule, la population pauvre, qui ne pouvait pas émigrer, resta dans la ville. Plus tard, les souffrances, les pertes endurées pendant la guerre de la Sécession, jusqu'à ces derniers temps, le manque de communications faciles — ce n'est que depuis une dizaine d'années que Saint-Augustin est relié à Jacksonville par des bateaux à vapeur et par le petit chemin de fer de Tocoï —, enfin, surtout cette apathie naturelle des habitants accoutumés à une vie calme et amollis par un climat trop doux, sont la cause visible de cet état de stagnation de la ville la plus ancienne que la civilisation européenne ait jetée sur le continent américain.

"Pour vous donner une idée de l'indolence des Floridiens, nous disait encore M. de Lauréal, laissez-moi vous citer la tentative que j'ai faite d'intro-

duire en ce pays la culture d'une plante destinée à faire, un jour, la richesse de la Floride, si jamais on veut se donner la peine de la cultiver. L'herbe de Guinée, qui vient bien mieux dans les terrains sablonneux que dans les terres grasses, et qui conviendrait parfaitement au sol de ce pays, est un fourrage d'une production merveilleuse. Dans les Antilles, on la cultive en grand, on la coupe jusqu'à dix fois par an, et, à chaque fenaison, elle n'a pas moins de trois pieds de longueur. Quand je vins de la Guadeloupe pour m'établir ici, j'emportai avec moi trois minots de cette graine précieuse, et, de Cydar-Keys à Tampa, du côté du golfe de Mexique, et de Tampa à Saint-Augustin, je m'efforçai de persuader aux planteurs de semer de cette graine si productive en leur démontrant tout le profit qu'ils en pourraient tirer. Je ne suis pas marchand de graines, leur disais-je, je vous la donne. Veuillez donc, dans votre intérêt, semer ce que je vous en laisse. Eh bien, monsieur, je n'ai converti personne! En revanche, mon ami et voisin, M. Bronson, sur ma recommandation, a semé, cette année, un champ de luzerne, qui déjà fait espérer les meilleurs résultats. Cette herbe, très en usage en Algérie, a des racines qui plongent jusqu'à six pieds dans le sol et vont pomper à cette profondeur l'eau nécessaire à la nourriture de la tige. On la coupe plusieurs fois l'an, et elle est d'un très bon rapport."

Traçons maintenant, en deux traits de plume, les petits métiers, quelques-unes des industries locales que détermine l'affluence des touristes à

Saint-Augustin depuis décembre jusqu'en avril. Dans toutes les villes du sud et même dans celles de l'ouest, les petits métiers sont le partage des noirs, qui, du reste, les exercent dans la perfection. Conducteurs d'omnibus, garçons d'hôtel, domestiques, ils font le service ou cirent les souliers avec une dextérité sans égale. Minutieux, propres, polis jusqu'à l'obséquiosité, toujours en quête d'un pourboire, ils semblent nés pour servir les blancs.

Il y a quatre manières de tuer le temps pendant le jour à Saint-Augustin. D'abord, se rendre au vieux fort Marion, et, pendant des heures s'y chauffer paresseusement le dos au soleil, en laissant ses regards se perdre avec ses pensées sur l'immensité de l'Océan, qu'on aperçoit par un goulet et par-dessus la péninsule et l'île Anastasia qui forment le port. J'avoue que, pendant toute la durée de mon séjour en Floride, j'ai largement joui de ce bonheur de lézard. Que d'heures délicieuses n'ai-je point ainsi passées, étendu dans un des créneaux de la vieille forteresse espagnole, prenant un long bain de chaleur et berçant mes rêveries ensoleillées au doux mouvement des vagues qui bruissaient à mes pieds!

Si vous n'êtes point, comme moi, friand de rêvasseries indolentes, vous avez toujours à votre disposition le plaisir de la voiture, que, pour ma part, je ne saurais supporter. Allez sur la piazza, à côté de l'ancien marché aux esclaves — espèce de portique peu prétentieux, ouvert aux quatre

vents, et sous le toit duquel pendent encore quelques bouts des chaînes qui retenaient cette malheureuse marchandise humaine — et, cent cochers, [illegible] du plus beau noir, vous offriront leurs services. A moins que vous ne préfériez monter à cheval, un des grands amusements de l'endroit. Dans ce cas, faites un signe et quelque nègre, se détachant d'un autre groupe, vous amène par la bride un vigoureux petit cheval avec cette large et haute selle mexicaine sur laquelle on est si commodément assis, et ces profonds étriers de cuir où tout le bout du pied entre et se tient à l'aise. Enfourchez l'animal et, si vous n'êtes pas expert, prenez garde de vous rompre les os.

Aimez-vous mieux la navigation ? traversons la rue et, de la jetée, hélons le patron de l'un des nombreux yachts qui se balancent coquettement près du bord. Embarquons-nous, car, pour moi, la mer a des attraits ; tendons la voile au vent et mettons, si vous le voulez bien, le cap sur le phare qui se dresse en face, dans l'île Anastasia, à un mille de traverse. Nous pourrons ensuite, après avoir visité le phare, tirer, par le goulet, quelques bordées jusqu'à l'Océan libre, dont nous voyons là-bas, à deux milles en avant, les grandes vagues découper leurs larges sinuosités verdâtres sur le ciel bleu. A moins, toutefois, que vous n'ayez peur du mal de mer et ne préfériez jeter l'ancre et la ligne en eau calme. A cette saison, il est vrai, l'on ne prend guère en abondance qu'une espèce de poisson que les gens de l'endroit appelle *whiting* et qui

a quelque ressemblance avec notre poisson blanc. On y pêche aussi des soles et quelques bars. Mais, dans cinq ou six semaines, on prendra de ces derniers poissons en très grande quantité, et des plus gros, de superbes bars de trois à cinq pieds. Nous pouvons aussi, pour la curiosité du fait, pêcher le requin. — Le requin ? — Oui. Voici un énorme hameçon, fortement attaché à plusieurs fils de fer tordus ensemble sur une longueur de sept à huit pieds et liés eux-mêmes à une très forte ligne. Un morceau de bœuf ou de lard est accroché à l'hameçon que vous jetez à l'eau. Pour peu que vous ayez de chance, une violente secousse agite soudain celui de vos bras qui tient la ligne. Vous voulez tirer ; mais attendez, ce n'est pas un goujon que vous avez là. C'est un des monstres de la mer, un mangeur d'hommes, et, au bout d'une ligne, je suis en mesure de vous assurer que cela s'agite et résiste fort. Si c'est un jeune que vous avez piqué, intéressant squale de cinq à six pieds de long, après une lutte d'au moins un quart d'heure, vous parviendrez, avec l'aide d'un de vos compagnons, à le tirer près de l'embarcation, où vous le tuez prudemment avant de lui donner l'hospitalité *post mortem*. Si l'animal mesure de huit à dix pieds et au-dessus, levons l'ancre, hissons la voile et remorquons messire requin jusqu'au rivage, où nous l'assommerons, en nous tenant toutefois h rs de la portée de sa formidable queue et de ses terribles mâchoires en forme de scie.

Il y a suffisamment de requins dans la baie de

Saint-Augustin, pour empêcher les baigneurs de se risquer en pleine eau de mer, et il leur faut avoir recours aux maisons de bain. Sur certaines parties des côtes de la Floride, on fait en grand la pêche du requin pour extraire de son foie une huile très prisée dans le commerce.

Quand vous flânez sur la jetée de Saint-Augustin, en remontant de la ville au vieux fort, vous ne manquez pas de remarquer, à gauche, une maisonnette en bois, blanchie à la chaux. Un grand vitrail, où s'étalent une quantité de photographies, occupe la moitié de la façade ; une enseigne, au-dessus de la porte, tire surtout votre œil :

PIERRON, PHOTOGRAPHE.

*Ici l'on parle français.*

En voyant pour la première fois cette inscription, comme je n'avais fait que mâcher de l'anglais depuis mon départ du Canada, je traversai la rue en deux enjambées, pour me délier un peu la langue dans l'idiome de nos pères.

Je frappe. Un grand et gros homme blond, à la figure riante, vient m'ouvrir.

— Vous êtes Français, monsieur ? lui dis-je.

Un éclair de joie illumine sa figure.

— Oui, monsieur ! s'écrie-t-il. Et vous aussi ?

— A peu près, je suis Canadien-Français.

— C'est la même chose, entrez, entrez, que nous causions !

— Pardon de mon indiscrétion. C'est votre enseigne, vous savez...

— Parbleu, c'est pour ça ! C'est-à-dire, entre nous, ces Américains, ceux surtout qui occupent une certaine position, ils sont très fiers de pouvoir s'exprimer un peu dans notre belle langue. Aussi, tous ceux qui passent ici ne manquent-ils pas de venir faire chez moi parade de leur petit savoir, et pas un d'entre eux n'oublie de me demander comment il parle notre langue.—Comme de vrais Parisiens, leur dis-je à tous. Et ils sont si flattés dans leur vanité, qu'ils me font immédiatement faire leur photographie ou m'achètent nombre de vues. J'y trouve mon compte.—Mais asseyez-vous, et causons, ça ragaillardit.

Une demi-heure après, Pierron et moi étions les meilleurs amis du monde.

— Il y a dix ans que je suis venu m'échouer ici, après avoir couru le monde entier, me dit mon hôte. Ayant eu la fièvre typhoïde à New-York, j'en restai tout affaibli, et l'on me conseilla de venir à Saint-Augustin. Il n'y avait pas longtemps que j'y étais arrivé, lorsque je me vis à bout de ressources. La maladie, le voyage avaient dévoré mes économies. Un *pays* avec lequel je logeais, aussi pauvre que moi, avait avec lui un appareil de photographie. J'avais pris à Paris quelque notion de cet art ; mon compagnon aussi. Hardi-

ment, un jour nous allons planter notre instrument dans la rue, en face de la cathédrale. Un groupe d'officiers causaient entre nous et l'église. Par le plus grand des hasards, car nous étions encore bien novices, nous obtenons un négatif magnifique. Les officiers nous remarquent, s'approchent, voient sur le verre qu'ils apparaissent au premier plan et demandent une épreuve. Nous la tirons ; superbe ! Ces messieurs nous en commandent dix copies, que nous leur vendons un dollar la pièce. Et le jour même, nous devenions des photographes à la mode ; du reste, nous étions les seuls à Saint-Augustin. Cette année-là, nous réalisâmes assez d'argent pour que mon compagnon jugeât à propos de s'en retourner à New-York, où le pauvre garçon mourait quelque temps après son arrivée. Quant à moi, je continuai de gagner assez, pour me permettre de suivre mon désir, après deux ou trois ans, de faire un bon voyage en France. Maintenant, je ne suis plus seul de mon métier, et vu la concurrence, le gain n'est pas aussi fort que par le passé ; mais enfin je vis, et c'est tout ce qu'il faut. L'an dernier encore, j'occupais, dans la rue à côté de l'évêché, un logement dont le loyer me coûtait près de trois cents piastres. Réfléchissant que c'était là beaucoup d'argent dépensé en pure perte, je m'achetai ici un petit terrain et je m'y bâtis cette modeste maisonnette, qui me suffit amplement. Ici, je daguerréotype blancs et noirs ; là, derrière cet écran, j'ai mon poêle de cuisine et aussi mon lit, où je dors comme un bienheureux,

entre mon chien et mon chat. Pendant les quatre ou cinq mois où les étrangers affluent à St-Augustin, je gagne suffisamment d'argent pour vivre toute l'année. J'ai des goûts modestes, une bonne santé, et je me trouve ainsi parfaitement heureux . . .

— Mais, n'éprouvez-vous pas l'ennui de vivre seul, et ne songez-vous pas quelquefois à vous marier ?

— Une femme ici ? je n'aurais plus la paix ! Oh non ! je vis content seul chez moi ; par ma foi je reste garçon !

— Eh bien, je ne suis pas fâché d'être venu jusqu'en Floride, ne fût-ce que pour avoir l'avantage d'y voir un homme qui se dit parfaitement heureux.

— Alors, contemplez-moi tout à votre aise, répondit mon hôte en riant. Ou plutôt, ce qui vous amusera davantage, observez ces nègres qui viennent me faire faire leur ressemblance. Les trouvez-vous assez réussis, ces moricauds-là ? — *Come in, gentlemen, come in* !

L'instant d'après, un nègre, du plus beau, ou plutôt du plus laid modèle, raide comme un soldat à la parade, les deux mains gravement posées sur les genoux, ainsi qu'un dieu indien dans la niche de sa pagode, la face noire avec de grands yeux blancs, posait en face de l'instrument.

Quand il vit sa tête reproduite sur le féréotype, il trouva qu'il avait le visage trop luisant.

— Ils sont tous comme ça, ces animaux-là, me dit Pierron en français ; si je voulais les en croire, il me faudrait les blanchir. J'y perdrais un peu mon temps !

— Vous riez de moi dans votre langage, remarqua le nègre.

— Non, repartit Pierron. Ah ! mon ami, si vous pouviez comprendre tout le bien que je dis de vous à monsieur, vous en seriez pâmé d'aise. — N'est-ce pas qu'il est bon, ce portrait, dit l'artiste en montrant le féréotype aux autres noirs.

Ceux-ci l'ayant trouvé des plus ressemblants, force fut à l'original de s'en contenter. Voyant le photographe en train d'ajouter, avec la pointe d'un pinceau, une chaîne, des bagues et des boutons d'or à son personnage :

— Mais, il ne porte aucun de ces bijoux-là, lui fis-je remarquer.

— C'est précisément parce qu'il n'en a pas qu'il faut que je lui en mette. Encore une de leurs manies à ces grands enfants. La première fois que je fis le portrait de gens de cette espèce, j'avais affaire à deux négresses, une jeune et une vieille. La première avait une chaîne et des boucles d'oreilles, dont j'indiquai le dessin et la couleur sur le portrait. La vieille, elle, n'en ayant point, naturellement je ne lui en fis pas. Une demi-heure plus tard, elle me revenait fondant en larmes. Un vrai déluge. Je lui en demandai la raison.

— Tu as mis des bijoux à l'autre, et moi je n'en ai point ! me cria-t-elle au milieu de ses sanglots, en me tendant son portrait.

— Mais, vous n'en portez pas.

— Ça ne fait rien, j'en veux, moi aussi...

— Oh ! qu'à cela ne tienne, repris-je ; et, séance tenante, je lui dessinai une énorme chaîne d'or qui lui descendait sur la bedaine, et des pendants d'oreilles et des bagues, tout le bataclan ! Avant de partir, la vieille, radieuse, m'embrassait les genoux.

L'heure du souper approchant, je me disposais à partir, lorsque le loustic me retint par le bouton de mon habit :

— Si vous voulez, me dit-il, dimanche soir nous irons à leur église.

— Pourquoi ? y a-t-il quelque chose de curieux à voir ?

— Comment ! quelque chose de curieux ?... Ils ont deux églises rivales, une presbytérienne et une catholique. Eh bien, dimanche dernier, on fut obligé d'y envoyer la police. Quand elle arriva sur les lieux, les fidèles étaient en train de se casser les bancs de leur chapelle respective sur la tête. Et vous me demandez si c'est drôle à voir ?...

Je pris congé du facétieux photographe et regagnai ma pension. Une jolie collection de pensionnaires qu'il y avait là ! Tous plus laids et vulgaires les uns que les autres. Sur cent touristes que nous

avons remarqués à Saint-Augustin, quatre-vingt-dix étaient évidemment des gens de peu d'éducation. La chose est bien simple à expliquer. A part les riches propriétaires, personnes très distinguées, qui ont une résidence d'hiver dans ces stations du sud, les gens de la haute classe vont passer la saison rigoureuse en Europe.

Un fait qui nous a frappé, partout aux Etats-Unis, à la pension comme dans les grands hôtels, c'est la rapidité avec laquelle les Américains expédient leurs repas. Souvent, nous avons vu trois tablées se succéder à nos côtés pendant que nous prenions notre dîner. Pour l'Américain, manger est une affaire qu'il faut bâcler au plus vite. Chez nos voisins *time is money*, voyez-vous!

Sereine et tiède comme une de nos belles soirées du mois d'août, cette nuit du 12 février descend sur la ville, qui, contrairement à nos cités du Nord, semble plutôt s'éveiller que se laisser aller doucement au sommeil. Pendant la chaleur du jour, à part les étrangers qui errent dans les rues, promenant leur personne ennuyée, marchant sans but ou regardant d'un air distrait les curiosités étalées dans les vitrines, on aperçoit assez peu les gens de la place, les femmes surtout, qui se tiennent au frais à l'intérieur des maisons ou dans leur jardin. Mais, à peine les dernières clartés du jour sont-elles éteintes, que la vie renaît dans la ville jusqu'alors engourdie par l'ardeur d'un soleil du midi. Hommes et femmes sortent des habitations pour jouir de la

douce fraîcheur d'une nuit floridienne. Les boutiques s'illuminent, les rues se remplissent d'une foule animée qui va, vient, causant avec abandon. Les trois grands hôtels de la place s'éclairent *à giorno :* du haut en bas de leurs larges vérandas circulaires, pendent des fanaux de diverses couleurs, tandis que dans les spacieux parterres des lanternes vénitiennes sont accrochées aux palmes des dattiers, qui balancent gracieusement leurs longs éventails à travers lesquels, comme des diamants, scintillent les étoiles. Toute la population nomade qui fuit, durant l'hiver, les rigueurs du nord pour aller se baigner dans les tiédeurs du sud, se répand hors des hôtels dont elle encombre les galeries. Les hommes fument leur cigare ou errent de groupe en groupe, causant, la bouche en cœur, avec les dames, qui, tête [illegible], ou une blanche mantille à jour jetée sur les épaules ou les cheveux, lancent de frais éclats de rire au nez de ces muguets en frais d'amabilité. Des fenêtres ouvertes du salon d'un hôtel s'échappe la mélodie langoureuse d'une valse que chante une harpe accompagnée d'un piano, et j'aperçois des danseurs enlacés qui tourbillonnent sous l'éclat des lustres. Le propriétaire de l'établissement d'à côté a retenu les services des musiciens de la garnison, qui, installés dans un coin de la cour, jettent à la brise parfumée des senteurs de l'oranger, de l'acacia, du magnolia ou des lauriers roses en fleurs, les accords voluptueux de la valse de *Faust* ; pendant que, à travers les traînées de lumière multicolore que projettent

les lanternes suspendues aux branches des chênes toujours verts ou au panache mouvant des palmiers, ondulent et se croisent les valseurs, dont les pieds glissent sans bruit sur les feuilles de rose ou d'oranger parsemées sur la pelouse. Du haut d'un balcon voisin tombent les notes perlées d'une romance chantée par une voix pénétrante comme un regard de ces grands yeux noirs de créole qui m'ont fixé tantôt, près de la *piazza*, et dont le brûlant souvenir hante encore ma mémoire. D'un coin plus sombre de la rue, monte une douce chanson nègre murmurée par un groupe de noirs assis dans l'ombre. Un baryton chante gravement l'air, tandis qu'une voix claire de ténor l'accompagne, donnant, *sotto voce*, la tierce au-dessus. Et le chœur, basses et soprani, reprend le refrain avec cet ensemble et cette entente de l'harmonie si remarquables chez ces pauvres gens qui n'ont jamais appris les préceptes de l'art. La nature leur a fait la voix et l'oreille musicales, et ils laissent leur âme exhaler sa note triste, écho d'un récent esclavage, qui traverse de sa mélodie plaintive la joie bruyante de ces blancs par lesquels naguère encore les noirs étaient asservis.

Si, vous sentant isolé, vous, étranger perdu dans cette foule en liesse, vous laissez vos pas errer avec vos pensées dans les rues étroites et brillamment éclairées par les lumières des boutiques, les mille et un bibelots qui s'étalent dans les vitrines — objets d'une industrie et d'un commerce particuliers

à l'endroit — ont bientôt dissipé votre mélancolie en attirant votre attention. Ce sont mille et une bagatelles faites de tout autant de petites productions du pays, et que l'industrie locale travaille, transforme, embellit, pour soutirer quelque argent à ces grands désœuvrés, à ces belles oisives, venus ici, de tous les Etats de l'Union, pour trouver un peu de cette santé qui leur manque et y laisser en échange beaucoup de cet or dont ils sont bien pourvus. Eventails, fleurs délicatement découpées dans des plumes d'oiseaux rouges, verts, bleus et blancs; coquillages étincelants des mers du Midi; dents d'aligator montées en épingles et en boucles d'oreilles et mariant leurs fauves montures d'or avec leur blancheur de jeune ivoire; couteaux à papier, pipes, coffrets, porte-cigares ciselés et taillés dans les différents bois du pays; éventails et chapeaux artistement tressés avec des joncs ou les longues feuilles du latanier; bijoux faits avec certains petits colimaçons polis et brillants; tout cela s'étale dans les vitraux, chatoyant sous la lumière des boutiques, chantant tous les tons de la gamme des couleurs, forçant les regards et la curiosité, chatouillant la convoitise des passants.

Et puis, ici, c'est un espadon desséché avec son bec armé de cette longue scie redoutée de la baleine; là, un merveilleux flamant rose empaillé à côté de mignons colibris vêtus d'azur, d'émeraude et d'or. Tout auprès et leur faisant un hideux repoussoir, de jeunes aligators vivants exhibent

leurs formes grotesques dans un vivier qui occupe toute la partie inférieure de la vitrine. L'intéressante famille que ces diminutifs de crocodiles ! Ils sont là une trentaine au moins, tous sortis du réservoir rempli d'eau fraîche et couchés pêle-mêle ; les plus grands regardant avec de gros yeux les badauds qui les contemplent et, sans doute, réfléchissant que ce serait bien bon à croquer tous ces nez et ces joues dont une seule vitre les sépare ; les plus petits, ignorant encore ces appétits malsains, bâillent en montrant des incisives pleines de promesses, ou dorment avec l'ingénuité de l'enfance. En voici un groupe qui a toute ma sympathie : ils sont comme ça sept ou huit bons petits enfants d'aligators qui font leur dodo ; deux d'entre eux sommeillent littéralement dans les bras l'un de l'autre, ayant chacun une patte passée autour du cou de son jeune frère ; tandis que trois de leurs aînés ont la tête appuyée sur la carapace d'une tortue qui, le chef et les pattes rentrés dans l'écaille qui lui sert à la fois de robe et de forteresse, dort aussi paisiblement que si l'ennemi n'était pas à ses portes.

Pendant que nous étudions les mœurs tout à fait bourgeoises de cette intéressante famille, voici que deux charmants minois créoles se penchent à côté de moi, vers la fenêtre, avec de petits cris moitié craintifs, moitié rieurs. Toutes deux sont enveloppées dans une mantille tricotée en fine laine blanche, qu'elles ont jetée sur leur tête et rattachée

sous leur menton; de sorte que je n'aperçois que leur petit nez mutin aux fines ailes roses et frémissantes, leurs joues mordues par les chauds baisers du soleil, et leurs yeux...., oh ! mais des yeux étincelants comme deux charbons ardents. Il doit faire une jolie chaleur de passions contenues dans ces têtes mignonnes de vierges floridiennes, nées dans la patrie des fruits d'or et des oiseaux couleur de feu !

Mais, légères comme des papillons qui, à peine posés, reprennent leur vol capricieux, les deux jouvencelles continuent leur promenade un instant interrompue. Leur taille svelte et leur démarche onduleuse se perdent, avec leur gentil babil, au milieu de la foule allant et venant dans l'étroite rue qu'elle encombre.

Tout rêveur, égrenant les pensées que le rayonnement de ces grands yeux noirs a fait jaillir dans mon cerveau déjà surchauffé par le soleil du midi, je regagne à pas lents mon logis. C'est, dit-on, la plus vieille maison de la ville. Elle est bâtie sur le modèle des anciennes habitations espagnoles de Saint-Augustin : balcon sur la rue; à l'intérieur, double galerie couverte et ouvrant par des arches de pierre sur le jardin et la cour pavée en espèce d'asphalte faite de *coquina*. Je monte à la partie supérieure de la véranda et m'y assieds, laissant mes regards errer sur la baie qui dort à mes pieds sous la protection du phare, dont le grand œil calme veille, là-bas, au front ténébreux de la nuit.

Il y a cinquante ans, cette maison où nous logeons était la plus gaie de Saint-Augustin. Elle était alors habitée par le général Hernandez, dont la nièce, madame Sanchez, est maintenant propriétaire. Alors, il ne se passait pas de semaine qu'il n'y eût ici soirée brillante. Une foule élégante remplissait les vastes pièces richement ornées. Quand les ardeurs de la valse forçaient les danseuses à venir respirer une bouffée d'air frais, galants cavaliers et belles jeunes femmes se répandaient au dehors par les arches donnant de plain-pied de la salle du bal sur le jardin, éclairé par des lanternes de couleur. Et là, dans la voluptueuse fraîcheur d'une nuit méridionale, sous les orangers et les magnolias en fleurs, respirant les parfums enivrants d'une végétation choyée du soleil, se promenaient les amoureux appuyés l'un sur l'autre et se murmurant l'éternel duo d'amour qui, depuis six mille ans, s'échappe en notes passionnées des lèvres des amants.

De toute cette radieuse jeunesse, de cette vie luxueuse, que reste-t-il aujourd'hui ? Une maison dénuée, les plus beaux meubles ayant servi de combustible pour chauffer quelques-uns des officiers de l'armée du Nord quand elle occupa la ville; et puis, une vieille dame — la nièce du général Hernandez — à la mine distinguée, mais dont les chagrins les plus aigus ont creusé leurs sillons sur la figure à jamais désolée. Songeant à son mari, à son fils aîné, tués par la guerre, au service du Sud, à sa

fortune anéantie, elle promène sa tristesse digne de grande dame ruinée dans cette vaste demeure arrachée avec peine au gouvernement américain qui en avait pris possession ; et, pour ne pas mourir de faim, elle loue à des étrangers quelques-unes de ces chambres qui furent témoins des splendeurs de sa jeunesse et de ses joies évanouies d'épouse et de mère.

Cette navrante histoire est celle d'un très grand nombre de familles des Etats du Sud ; et il ne faut pas les interroger longtemps pour que les sentiments de haine qu'elles entretiennent sourdement contre le Nord se fassent jour. Cette animosité va-t-elle réellement s'affaiblissant comme le prétendent les gens du Nord ? Tant mieux, si tel est le cas, pour l'homogénéité de la grande République. Il nous a paru, pourtant, que les cicatrices des blessures faites aux *susdites* sont encore bien fraîches, et qu'on ne pourrait pas appuyer imprudemment dessus sans faire de nouveau couler beaucoup de sang.

---

# SOUVENIRS

## DE PARIS ET DE LONDRES

*Durant mon séjour en Floride, alors que je passais chaque jour des heures entières à me chauffer comme un lézard sur les créneaux trois fois séculaires du fort Marion, à Saint-Augustin, que de fois mon imagination, plongeant, avec mes regards, sur l'immense Océan, ne s'en allait-elle pas du côté de la France, invisible à mes yeux, mais toujours présente à ma pensée.*

*— Verrai-je jamais le cher pays de mes pères, me disais-je en soupirant ? Vivrai-je jamais dans cet éblouissant Paris qui m'attire tellement que je donnerais dix ans de ma vie pour y passer six mois ?....*

*Je revins à Québec vers le milieu de février. Un mois après, j'étais retenu à la maison par un méchant rhumatisme qui me tenaillait l'épaule, quand je vis entrer dans ma chambre mes amis MM. Théodore Paquet, alors secrétaire provincial, Faucher de Saint-Maurice, nouvellement élu député de Bellechasse, et Blumhart, en ce temps-là secrétaire général de la Compagnie du chemin de fer du Nord.*

*Après que tous m'eurent serré la main restée valide, Faucher me dit soudainement.*

*— Il y a longtemps que tu désires aller en France, hein ? . . . .*

*— Oui, fis-je, étonné. Eh bien ? . . .*

*— Eh bien, reprit-il, ton rêve, depuis si longtemps caressé, va pouvoir devenir une réalité.*

*— Ecoute, repartis-je, je suis assez souffrant comme ça, sans que tu te railles aussi cruellement de moi !*

*Alors, tous trois me voyant piqué, se mirent à tirer sur moi un feu roulant de plaisanteries et à me "blaguer" à mort.*

*Je finissais par en prendre mon parti et par rire de bon cœur avec eux, quand M. Paquet me dit sérieusement :*

*— Ecoutez, mon cher Marmette, railler[illegible] part, si vous voulez aller à Paris comme a[illegible] du gouvernement fédéral, la position vous est offerte.*

*J'écoutais bouche bée, les sourcils en énormes points d'interrogation.*

*— Je vous donne ma parole d'honneur que c'est la vérité, reprit-il. Venez plutôt au "Saint-Louis," où vous attend M. Chapleau. Si sa proposition vous agrée, il vous faudra partir ce*

*soir pour Ottawa, afin de vous entendre avec le Ministre de l'Agriculture.*

*— Si elle m'agrée !.... m'écriai-je en me levant d'un bond.*

*Je ne sentais plus mon rhumatisme.*

*Le même soir je partais pour Ottawa, et quelques semaines plus tard, le 27 mai 1882, je m'embarquais pour Paris.*

*Il y eut ce jour-là au moins un homme parfaitement heureux en Canada.*

*On trouvera ci-après quelques-unes de mes impressions en France et en Angleterre.*

## M. XAVIER MARMIER

L'un des meilleurs amis que le Canada ait en France, est M. Xavier Marmier, l'illustre membre de l'Académie française. Littérateur aussi distingué que voyageur des plus érudits, M. Marmier a consacré la moitié de sa carrière si bien, si utilement remplie, à visiter d'abord les pays du nord de l'Europe, la Hollande, la Suède, le Danemark, l'Islande et la Russie. Et puis, laissant les plus aimables souvenirs de son passage à ces dernières régions des neiges, dont la nature sauvage et pittoresque nous a valu les livres pleins d'intérêt et de rensei-

gnements précieux qu'il a publiés sur les mœurs, l'histoire, les curieuses légendes et la littérature originale de ces contrées par trop méconnues avant qu'il les eût, pour ainsi dire, révélées à la France dans leurs particularités intimes, le voyageur infatigable glissait des cimes neigeuses de la Suède pour aller, en passant par le Caucase et le Danube, se dilater le cœur aux brises attiédies de pays plus choyés du soleil. Scrutant d'abord les ruines gothiques des rives du Rhin, berçant ses rêveries de poète sur les flots bleus de l'Adriatique, il remontait ensuite le Nil pour interroger, chercheur insatiable, le sphinx et les pyramides sur les dynasties nébuleuses des Pharaons. Enfin, non satisfait d'arracher à la vieille Europe et à l'antique Orient les secrets du passé, il repartait bientôt pour aller demander des impressions plus fraîches à la jeune Amérique et sonder les mystères de ses futures destinées. Attiré vers le Bas-Canada par ses sympathies pour une race-sœur, il le visitait avec une émotion qui anime chacune des pages qu'il a consacrées à notre pays dans ses *Lettres sur l'Amérique* et dans son joli roman *Gazida*. C'est sur ce terrain de la patrie que nous devons être fiers de rencontrer un homme de sa valeur, qui a su parler de nous en termes si chaleureux, et que nous devons être heureux de serrer la main de ce frère aîné venu de si loin rendre visite à ses cadets de la Nouvelle-France. Aussi, voudra-t-il bien permettre à l'un des enfants de ce Canada, qu'il affectionne tout particulièrement, de déposer sur son front une modeste cou-

ronne, qui ne saurait en rien ajouter à sa gloire, mais qui, toute composée de nos *immortelles*, lui apportera le parfum du souvenir de notre pays reconnaissant.

***

M. Marmier, qui a maintenant plus de soixante-dix ans, demeure au milieu du noble faubourg, dans une maison d'aspect vénérable, qui, d'un côté, s'ouvre sur la rue Saint-Thomas-d'Aquin, et de l'autre regarde le boulevard Saint-Germain. C'est là qu'il habite depuis quarante ans, en célibataire, au milieu d'objets d'art et de milliers de volumes, dont le nombre va toujours s'augmentant. Car la douce passion des livres le tient si bien, qu'il ne se passe pas de jours où le bibliophile expert n'ajoute à sa superbe collection quelque ouvrage curieux ou rarissime découvert, en revenant de la bibliothèque Sainte Geneviève, dont il est conservateur, à l'un des nombreux étalages de bouquins qui garnissent le parapet des quais depuis le Pont-Neuf jusqu'au Pont-Royal. Ce paisible exercice en plein air lui est devenu indispensable, et l'on est sûr de rencontrer toutes les après-midi, du quai des Augustins au quai d'Orsay, sa bonne figure souriant aux vieux livres et aux estampes jaunies par le temps, que les bouquinistes ont soin de bien mettre en vue afin de mieux tirer l'œil des collectionneurs.

Muni d'une lettre d'introduction que je devais à l'obligeance de mon ami Faucher de Saint-Maurice,

je me présentais, dès les premiers jours de mon arrivée à Paris, chez l'éminent académicien. Il me reçut avec cette cordiale bonhomie que les hommes de son mérite se plaisent à prodiguer aux plus humbles ouvriers de la pensée enchantés d'approcher ces maîtres dont la renommée est universelle.

— Ah ! vous avez épousé la fille de M. Garneau, me dit-il en lisant la lettre que je lui avais donnée ; c'était un écrivain bien distingué, un excellent homme, que je me fais gloire d'avoir connu au Canada. Aussi suis-je tout heureux de posséder un exemplaire de sa belle histoire. Encore, est ce la première édition qui, m'a-t-on dit, est devenue rarissime ! Nous sommes tous un peu bibliophiles, nous autres, gens du métier, ajouta-t-il avec un fin et bon sourire. Voyez un peu . . .

Et, cueillant un volume sur l'un des nombreux rayons chargés de livres qui entouraient la pièce où nous étions, il me le tendit avec la satisfaction de l'homme qui aime d'autant mieux les bons ouvrages qu'il sait ce qu'ils valent pour en avoir composé lui-même, et des plus estimés. Puis il se mit à me parler du Canada en termes si élogieux, que les larmes m'en venaient aux yeux à mesure que sa parole bienveillante et chaude me rappelait plus vivement la patrie absente. Ne voulant pas, sur ce point du moins, être en reste avec lui, je lui parlai tout d'abord de la Franche-Comté, où il est né — tout comme le spirituel et bon Nodier, avec qui il a tant de ressemblance — de cette belle pro-

vince de France que M. Marmier a décrite *con amore* dans son roman *Hélène et Suzanne* ; contrée si semblable à notre province de Québec et par le pittoresque du pays et par son climat, comme le nôtre, quelque peu rigoureux, ainsi que par les mœurs paisibles, les pieux usages et les naïves légendes de ses habitants. De là, transition facile pour en venir à parler de la France en général, de son état présent et de son avenir. Mais ici j'allais, moins heureux, mettre un doigt malhabile sur une blessure vive, et quand je lui demandai :

— Où pensez-vous que vous alliez maintenant et vers quelles destinées votre pays, si tourmenté depuis un siècle, vous paraît-il s'acheminer? . . .

Il me répondit avec des sanglots dans la voix :

—Ah ! si vous voulez que je vous dévoile le fond de ma pensée, laissez-moi vous dire que je crois que c'en est fait de notre pauvre France. Dans l'état de dislocation politique où nous sommes, je ne vois aucun homme assez hardi pour arriver à ramener, par la force de son autorité supérieure, cette union qui seule pourrait encore nous sauver. Le comte de Chambord ne veut point et les princes d'Orléans ne peuvent pas. C'est pourquoi je sens les forces de mon malheureux pays s'en aller peu à peu dans ces convulsions stériles qui l'agitent depuis tant d'années, et il me semble voir poindre—dans un avenir qui ne m'apparaît, hélas ! que trop prochain—le moment où la Prusse nous dira: " C'en est assez de toutes ces agitations qui gênent les

Etats voisins et les empêchent de suivre paisiblement leurs destinées d'après leurs traditions. Halte-là ! " Et je vois sa main brutale démembrant ma pauvre France comme une autre Pologne.... Que voulez-vous ? ainsi que les individus, les peuples ont une existence, un rôle déterminés à remplir ici-bas. Il me paraît que nous sommes bien malades, et que notre mission glorieuse est près de toucher à sa fin.... Paris n'en sera pas moins toujours une grande ville, un grand bazar, un grand restaurant, un grand théâtre, une grande maison de filles, où les étrangers viendront, longtemps encore, nous demander en échange de leur argent les plaisirs d'une civilisation raffinée, mais en pleine décadence. Mais la France aura vécu !.... Veuille Dieu que je me trompe, cependant, dans mes sinistres prévisions ! Toujours est-il que ce déplorable état de choses par lequel nous passons, plonge dans un profond découragement les mieux pensants d'entre nous, et que beaucoup de nos bonnes familles parlent d'émigrer au Canada, à la première commotion qui se fera sentir en France. Vous ne sauriez croire combien souvent j'entends dire, dans mon entourage, par des gens du meilleur monde, qu'ils partiront au premier jour pour votre beau et paisible pays. Ce serait curieux, n'est-ce pas ? qu'une émigration considérable de la vieille France en la Nouvelle. Et bien, du train que vont les événements chez nous, vous devez vous attendre à être témoin, dans un temps peut-être plus rapproché que nous ne le pouvons prévoir, de cette étrange

migration d'une grande partie de la race française vers la colonie aujourd'hui si florissante que nos pères ont perdue par leur faute....

Tout ému des paroles, si grosses de tristes prédictions, de cet homme éminent avec l'opinion duquel on ne saurait pourtant se refuser de compter, je ne me séparai de lui qu'à regret.

***

J'ai visité souvent M. Marmier depuis ; et, à chaque entrevue, j'ai senti mon estime, mon admiration s'accroître pour le noble auteur de tant et de si bons ouvrages. Ce que l'on remarque tout d'abord en lui, c'est la noblesse de son âme, la grande bonté de son cœur. "Sois bon," fait-il dire à l'un de ses personnages dans *Gazida*. Et il apparaît, dès qu'on l'approche, que cette maxime a été le mobile de toute sa vie de citoyen et d'auteur.

Je viens de relire *Gazida*. Comme une pareille lecture fait du bien, après l'audition de quelque insanité à la mode dans les théâtres de genre qui attirent les oisifs de la grande ville et les étrangers, et à côté de la littérature naturaliste malheureusement si en vogue, à Paris et ailleurs!

J'ai été si doucement émotionné par ce gracieux et noble livre, j'aimerais tellement le voir sur le rayon d'honneur de toutes nos bibliothèques, et lu dans nos familles, que je ne puis m'empêcher d'en citer quelques passages, afin de donner, à ceux

d'entre nous qui ne le connaîtraient pas encore, le vif désir de le goûter et de se pénétrer des saines et grandes idées qu'il développe à chaque page. Car, outre que l'action qui anime *Gazida* se déploie dans notre Canada, c'est un chaste et doux roman dicté par une âme honnête, par un esprit essentiellement droit, et tracé de main de fin ouvrier, par l'une des plus délicates et des plus expertes plumes dont s'honore la littérature française contemporaine. Lisez plutôt cette description d'une ferme et d'une forêt canadienne :

" La Combe est un vaste et vivant album, un pittoresque assemblage des œuvres de l'industrie et des images primitives de la nature : une maison seigneuriale, près des petites cabanes en bois des *settlers ;* un jardin dessiné par un paysagiste ; une serre où éclosent les plus belles fleurs des tropiques, près du sol inculte où croissent spontanément les plantes sauvages et les arbres gigantesques. A l'extrémité du parc est la chapelle, bâtie récemment sous les rameaux des arbres centenaires, puis le cimetière ; car partout où les vivants construisent leurs demeures, bientôt ils doivent creuser la demeure des morts. Du milieu d'un bassin de rocs, un limpide ruisseau s'échappe en bondissant, comme un petit Niagara, et se précipite sur le revers de la colline ; un industrieux meunier l'arrête en un endroit propice pour lui faire tourner la roue de son moulin. Le docile ruisseau, ayant ainsi payé son tribut à la cupidité hu-

maine, se remet à sautiller dans son lit d'herbes vertes, descend gaiement dans la vallée, où il va rejoindre un autre ruisseau, avec lequel il s'épanche dans l'Ottawa. Mais ils n'iront pas en droite ligne au terme de leur voyage, ces deux capricieux coureurs; ils s'amusent dans la plaine comme deux écoliers, enlacent conjointement une île verdoyante sur laquelle ils jettent une frange d'écume, et tantôt glissent avec rapidité sur une pente inclinée, et tantôt, dans de longues et molles ondulations, s'endorment paresseusement au soleil.... A quelque distance de là est la forêt, où nul *settler* encore ne s'est établi, où l'on ne pénètre que par un étroit sentier. A l'entrée de cette paisible forêt est un lac pareil à une coupe d'émeraude. Les rayons du soleil y descendent, adoucis, et pour ainsi dire tamisés par le feuillage des arbres qui l'entourent. La brise caressante y jette, comme une poudre d'or, le pollen des sapins. A sa surface flottent les tiges légères d'un lis dont les feuilles sont successivement d'un vert foncé et d'un rouge de pourpre, dont les boutons naissants ressemblent à des olives, dont les fleurs épanouies, comme des dahlias, offrent à la fois, par les nuances graduelles de leur corolle, la blancheur de la neige et la teinte du citron. Quelquefois une fauvette descend au bord de cette onde limpide, y trempe le bout de son bec et s'envole en sifflant. Quelquefois le canard canadien, qui, plus agile que nos canards d'Europe, se perche sur les arbres, s'élance du haut d'un chêne, plonge dans ce frais bassin, y trace un capricieux

sillon, puis se retire rafraîchi par sa joyeuse natation. Quelquefois un écureuil, sautillant d'arbre en arbre, y fait tomber une des noix de hêtre qui excitent sa friandise. Du reste, pas un autre bruit, pas un autre mouvement : c'est la retraite la plus profonde, dans l'ombre la plus silencieuse, ou plutôt un mystérieux sanctuaire dans l'universel temple de Dieu."

N'est-ce pas que ce tableau est dessiné de main de maître et artistement *empâté* des couleurs les plus vives et qui se fondent dans l'ensemble avec une parfaite harmonie ?

Voulez-vous maintenant, derrière l'auteur, connaître l'homme bien mieux que je ne le saurais peindre ? voici que, sans s'en douter, le modeste vieillard, il esquisse son propre portrait, tout en croyant faire celui de son héros imaginaire :

" Peu soucieux de ce qu'on appelle, dans le monde, le bonheur, c'est-à-dire une grande fortune, ou la réalisation d'un grand désir d'ambition, je me faisais journellement, sans effort, tout un chapelet de petits bonheurs. J'aimais le travail et l'étude, les voyages, les rêveries indolentes, les causeries amicales. L'achat d'un livre de choix était pour moi tout un événement ; une statuette ou une aquarelle égayait mes regards ; le sourire d'un enfant, la parole affable d'un vieillard me dilataient le cœur ; le moindre témoignage de sympathie et d'estime me semblait une glorieuse conquête. Un rayon de soleil, au printemps, dans

les champs reverdis, me pénétrait d'un sentiment de gratitude envers Dieu. Quelques mauvais vers que, de temps à autre, je m'en allais rimer dans mes promenades solitaires, résonnaient à mon oreille comme un harmonieux écho de mes émotions, et un orgue de Barbarie, soupirant sous mes fenêtres, suffisait pour me transporter par la réminiscence d'une mélodie dans des régions idéales.

" Quelquefois, dans ce pays où je m'en vais si tristement, je m'asseois dans ma chambre d'auberge, et la tête entre mes mains, j'évoque les images du passé, surtout celles de la famille, les plus pures, les plus vraies, les plus ineffaçables. Je me revois tel que j'étais autrefois, arrivant avec un battement de cœur dans la sainte demeure où m'attendaient mon père et ma mère, où tous deux pleuraient de joie en m'embrassant. Je revois la table couverte de bouquets de fleurs comme pour célébrer le retour de l'enfant prodigue. Je m'asseyais là, en qualité d'aîné, à la place d'honneur, à côté de mon père, et le dîner était fini depuis longtemps, que nous restions encore des heures entières, comme si nous ne devions pas nous revoir le lendemain, et chaque fête était pour nous un joyeux épisode dans la calme régularité de notre vie. J'entends encore vibrer les cloches du village qui nous appelaient à la messe du dimanche, aux solennités de Pâques et de Noël. Ma bonne mère craignait toujours de ne pas arriver assez tôt à l'église, et quelquefois, mon père et moi nous fai-

sions semblant de vouloir la retarder, mais ni lui ni moi nous n'aurions pu lui causer une telle peine. Avant que le prêtre fût à l'autel, nous étions à genoux dans notre banc, et à notre rentrée au logis, nous voyions briller, sur une nappe blanche, la bouteille de vieux vin de Salins, réservée pour ces grandes circonstances."

En quelques mots, voilà le livre et c'est là tout l'homme, éminemment estimable, dont j'ai eu le grand honneur de faire la connaissance et que nous devons admirer, chez nous, comme l'un des écrivains de ce temps les plus dignes de leur noble mission. Aussi devons-nous l'inscrire au premier rang parmi ceux qui ont fait connaître en France notre très aimée patrie.

Paris, septembre 1882.

## UN DEJEUNER CHEZ M. MARMIER.

Le 27 septembre 1882, j'étais invité à déjeuner chez M. Marmier avec MM. Chapleau, Fabre et Bergeron. A onze heures du matin, nous nous rencontrions chez l'éminent académicien, qui habitait alors, rue Saint-Thomas-d'Aquin, dans un appartement qu'il occupait depuis quarante ans et qu'il a été forcé depuis de quitter à son grand regret.

Comme nous faisons nos salutations au maître de céans, arrive M. Jules Simon, sénateur, et aussi comme chacun sait, membre de l'Académie française. Il est de taille moyenne, un peu gros, avec

une figure ouverte et grassouillette, encadrée de petits favoris châtains grisonnants et taillés à l'anglaise. Il parle lentement, d'une voix douce, onctueuse.

— Vous voyez ici, Messieurs, dit-il, la retraite du sage. Que de livres !

— Oh ! je n'en ai pas autant que toi, repart M. Marmier.

— Eh ! mais, tous tes rayons en sont chargés ; et, derrière ces volumes-ci, n'y en a-t-il pas beaucoup en travers ? Depuis combien de temps occupes-tu ce logement ?

— Depuis quarante ans, et comme locataire encore ! C'est assez rare à Paris. Et toi ?

— J'habite, près de la Madeleine, le même logis depuis trente-neuf ans, et comme locataire aussi.

Nous nous mettons à table. Au début, M. Marmier nous verse un excellent petit vin blanc de la Franche-Comté, qui chatoie dans nos verres comme un rayon de soleil liquéfié.

La conversation tombe naturellement sur la politique du jour, sur la chute récente du ministère Ferry, sur la formation et la chance de durée du ministère Duclerc.

— Moi, dit M. Marmier, je n'ai jamais été ni ne serai jamais partisan de la république ; mais je ne la crois plus possible qu'avec toi, Simon, comme président de la république ou président du conseil.

M. Simon fait un geste de dénégation modeste.

Entraîné par le sujet, il nous raconte l'épisode suivant qui eut lieu durant la commune, en mars 1871. L'insurrection allait se déchaîner. Au sortir d'une assemblée hâtive et fiévreuse du conseil du gouvernement formé le 4 septembre 1870, M. Simon se voit suivi avec obstination par un ouvrier en blouse. Agacé, il finit par se retourner et va droit à l'homme.

— Vous me suivez, dit-il, et pourquoi ?...

— C'est vrai, monsieur Simon, mais, c'est pour vous dire de ne pas aller ce soir au ministère des affaires étrangères, où les ministres doivent se réunir. Vous êtes désigné aux coups d'assassins.

— Il dit et me tourna le dos, continua M. Simon.

Le soir, comme je me dirigeais vers le ministère, je m'aperçus encore que j'étais suivi. J'allai encore droit à l'homme qui me *filait*. C'était celui du matin.

— Monsieur Simon, me dit-il, je vous répète que vous êtes en danger immédiat de mort si vous allez où l'on vous attend.

— Mais, enfin, mon ami, veuillez me dire qui vous êtes et dans quel but... ?

— Je ne puis vous dire autre chose, monsieur Simon, que ce que vous venez d'entendre. Fuyez au plus vite !

Et mon inconnu s'éloigna à toutes jambes. Je ne m'en allai pas moins au ministère des affaires étrangères. Quelques minutes après, il nous fallait

nous en échapper et fuir devant les insurgés triomphants. Je n'ai jamais revu l'homme qui m'avait si mystérieusement averti.

Une autre curieuse anecdote concernant un homme, certes, bien connu, nous fut contée par M. Jules Simon entre la poire et le fromage.

" Un jour, nous dit-il — il y a longtemps de cela — je vis arriver chez moi un ecclésiastique. — Monsieur Simon, me dit-il, étant Breton comme vous, j'ai pris sur moi de venir vous consulter sur un cas de conscience. Je dois mon éducation à Monseigneur Dupanloup, et, avec son assentiment, je me suis destiné à l'état ecclésiastique. Or, il se trouve que j'ai perdu la foi ; mais il me semble que ce serait manquer de reconnaissance à mon bienfaiteur que de jeter le froc aux orties. Que dois-je faire ?.....

— Certes, si vous n'avez plus la foi, lui dis-je, vous n'avez pas à hésiter. Vous feriez un mauvais prêtre. Vous devez abandonner l'état ecclésiastique.

Cet homme était Renan ".

Comme nous allions nous lever de table, une vieille horloge, encadrée dans un panneau représentant un paysage suisse, peint à l'huile, se mit à sonner midi, mais lentement et en prolongeant la sonnerie plus que pendule ne le fait d'ordinaire.

— Qu'est-ce que c'est que cela ?... dit M. Simon en levant la tête.

— Cette pendule sonne l'*Angelus*, oui, l'Angelus, répondit l'excellent M. Marmier, le temps de réciter la Salutation angélique.

Sur ce trait qui peint cet homme si bon, nous nous levâmes de table, pour aller, dans le cabinet de travail du maître, prendre le café et fumer un cigare.

Pendant l'heure qui suivit, M. Marmier ne cessa de nous parler du Canada et des Canadiens dans les termes les plus bienveillants.

Enfin, nous dûmes nous séparer de cet homme aussi éminent qu'aimable, et qui, en nous reconduisant, ne cessait, le trop modeste, de nous remercier du plaisir et de l'honneur que nous venions de lui faire en étant venus déjeuner avec un *pauvre vieillard solitaire !* . . . .

# M. JULES CLARETIE

De Paris à Versailles. — Meudon et son illustre curé, messire Rabelais. — Le suicide du baron Gros. — Sèvres, Saint Cloud, Versailles, Asnières, le Mont-Valérien, Suresnes, Viroflay. — La demeure d'un romancier. — Hospitalité de M. Jules Claretie. Son portrait. Son œuvre. Intérêt qu'il porte aux lettres canadiennes. — M. Auguste Maquet. Ses romans. Sa collaboration aux œuvres d'Alexandre Dumas. Comment fut conçu, élaboré le livre des *Mousquetaires*. — M. Edouard Pailleron, *le Monde où l'on s'ennuie* et M. Caro. Combien il est imprudent de taquiner l'Académie quand on aspire à briguer ses suffrages. — Une lettre de M. Maquet à l'auteur de *l'Intendant Bigot*. — Jules Noriac, ses malheurs, sa mort. — Jules Lecomte et le terrible drame de sa jeunesse. — Cruautés et misères de la vie littéraire.

Le 27 octobre 1882, M. Jules Claretie, qui rivalise d'amabilité avec M. Marmier pour faire les honneurs de la capitale du monde lettré aux Cana-

diens de passage à Paris, nous invitait à dîner à Viroflay, M. Chapleau, M. Fabre et moi. C'est dans ce charmant endroit, situé à trois quarts d'heure de chemin de fer de Paris, que M. Claretie passe la belle saison, dans une coquette villa qui lui appartient, vrai nid de poète, enfoui dans la verdure, loin de la foule et du bruit. A quatre heures et demie, nous prenions tous trois le train à la gare Saint-Lazare. Le ravissant pays qui s'étend entre Paris, Versailles et Saint-Germain, sillonné de coteaux en partie ombrés de bosquets et de vergers, dont les éclaircies encadrent de gracieuses maisons de campagne, de riants villages, le tout ondulant à perte de vue, de chaque côté de la Seine, qui, au fond, se tord, comme pâmée d'aise, ainsi qu'une couleuvre dans les foins verts!

Si l'on prend le chemin de fer de la rive gauche, on passe tout d'abord par Vanves et Meudon; Meudon où vécut Rabelais, où furent enfantés Pantagruel et Gargantua, et d'où retentit ce formidable éclat de rire dont les échos vibrent encore de par le monde entier; Meudon où vint si tristement mourir, en 1835, le peintre Gros, l'illustre auteur des *Pestiférés de Jaffa*, de *la Bataille d'Eylau* et de *l'Apothéose de sainte Geneviève* dans la coupole du Panthéon. Puisque nous sommes en quête de souvenirs, pourquoi ne pas rappeler en quelques mots la fin tragique du grand artiste. " Gros, disait " le *Petit Journal* du 18 juillet dernier, après l'in- " succès de son tableau *Hercule et Diomède*, après

" les insultes qui lui furent prodiguées, après avoir
" été traité de vert de vessie, de teinte neutre, de
" vieille momie, ne s'est pas jeté à l'eau comme on
" l'a imprimé. Il a suivi le bord de la Seine, jus-
" qu'en face du Bas-Meudon ; il a piqué sa canne
" dans la berge, y a accroché son chapeau, dans
" lequel il a placé son mouchoir et sa cravate :
" puis il est entré dans la rivière, s'y est couché
" dans deux pieds d'eau à peine, et y a attendu la
" mort, la face dans le sable, les deux mains sur sa
" tête. "

Mais oublions la mort malheureuse de ce pauvre illustre peintre, affolé par une cabale éhontée, pour ne nous plus souvenir que des chefs-d'œuvre dont il a doté l'école française moderne.

Aussi bien, nous voici à Sèvres, riant village d'où sortent ces porcelaines ravissantes, les plus admirés de tous les produits de la céramique européenne. Et voilà Saint-Cloud, avec son parc et sa superbe cascade artificielle et les murs calcinés de son château, brûlé par les Prussiens pendant la guerre de 1870 ; et puis enfin Chaville, Viroflay et Versailles, la splendide résidence du grand roi, maintenant déserte et silencieuse comme une immense et féerique nécropole.

Si l'on prend le chemin de la rive droite, celui qui doit nous conduire tout à côté de la demeure hospitalière de M. Claretie, l'on traverse successivement : Asnières, qui doit à ses frituros sa modeste célébrité ; Courbevoie et Puteaux, d'où l'on

aperçoit le Mont-Valérien, dont la tête menaçante se dresse au-dessus de la campagne comme celle d'un géant couché dans la plaine et se soulevant pour apercevoir de loin l'ennemi. Et nous laissons derrière nous Suresnes, dont le petit vin n'est pas sans mérite, et puis Saint-Cloud et Ville-d'Avray.

Enfin, voici Viroflay, pas précisément le village, assis un peu au sud, mais l'extrémité nord de la commune où notre hôte a établi sa résidence d'été. M. et Mme Claretie — jeune femme charmante, spirituelle et distinguée comme une Parisienne de bon ton, hospitalière...comme une Canadienne — nous accueillent avec cet empressement, cette cordialité simple et de bonne compagnie qui vous mettent tout de suite à l'aise en vous montrant clairement que vous êtes chez eux les bienvenus.

Quoiqu'il ait déjà beaucoup produit, M. Claretie n'est pourtant âgé que de quarante ans à peine. Il est d'une taille moyenne et de cette complexion délicate et nerveuse des artistes et des poètes. Il a le teint pâli par le travail des idées, le nez droit et fin; tandis que la bouche, spirituelle, bienveillante, s'abrite dans une barbe châtaine dont la coupe artistique ajoute à l'expression digne, réfléchie, de la partie supérieure de la figure. Le front élevé, l'œil alerte, vous révèlent tout d'abord l'intelligence prime-sautière et la culture constante des productions de l'esprit.

De tous les romanciers en vogue, M. Claretie est

l'un des plus goûtés. *Monsieur le Ministre*, publié il y a deux ans, et *le Million*, qu'il a fait paraître cet été, sont venus ajouter encore à sa réputation. Ces deux romans d'analyse entraînants, et dont les caractères ont été choisis dans le monde parisien de la politique et de la finance du jour, sont habilement, finement étudiés. En ce moment, l'on répète, au théâtre du Gymnase, *Monsieur le Ministre*, transporté à la scène par l'auteur. Cette pièce y sera jouée dans quelque temps, lorsque le nouveau drame de M. Octave Feuillet, *Un roman parisien*, qui fait courir aujourd'hui tout Paris au Gymnase, aura fourni sa carrière [1].

Outre ses romans — il en publie au moins un chaque année — M. Claretie, qui écrit avec une facilité que lui envient ses confrères, donne aussi toutes les semaines, au *Temps*, une chronique des plus intéressantes sur les lettres et les arts. Aussi a-t-il par devers lui, dans ses cartons, mille et un feuillets remplis de notes les plus curieuses sur l'intimité de la vie littéraire et artistique de notre époque. C'est donc une fête de l'esprit que de le lire, et le plus grand charme de l'entendre, chez lui, vous énumérer tous ces détails, ignorés pour la plupart, et dont nous sommes tous si friands, sur la vie de ces ouvriers de la pensée vers qui se tournent les yeux du monde lettré.

1 J'écrivais ce qui précède en 1882. Depuis, M. Claretie est devenu directeur de la maison de Molière, le *Théâtre Français*, et a vu l'Académie française lui ouvrir ses portes.

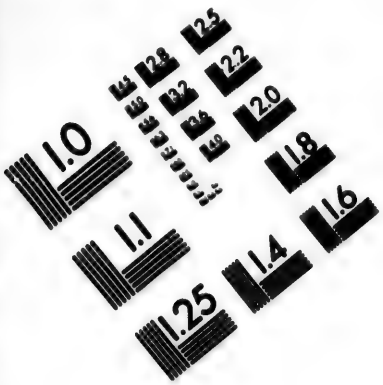
En nous introduisant dans son cabinet de travail, laboratoire où le chimiste littéraire analyse les passions humaines, M. Claretie nous présenta à un grand vieillard droit comme une lance. A son air martial, à ses moustaches grises coupées en brosse, au ruban rouge qui orne sa boutonnière, je l'avais tout d'abord pris pour un militaire en retraite. Mais quelles ne furent pas ma surprise et mon émotion, lorsque son nom fut prononcé : " Monsieur Auguste Maquet." J'étais en présence de l'un des conteurs les plus amusants de cette glorieuse et féconde époque de 1830, de l'auteur de *la belle Gabrielle*, de *la Maison du Baigneur* et du *Comte de Lavernie*, romans de cape et d'épée des mieux troussés, des plus attrayants ; enfin, du collaborateur aux meilleurs romans d'Alexandre Dumas : *les Mousquetaires*, *Vingt Ans après*, *le Vicomte de Bragelonne*, *la Dame de Montsoreau*, *les Quarante-Cinq*, *Monte-Christo*, etc. Il n'y a pas à considérer longtemps le survivant des deux célèbres collaborateurs, pour remarquer en sa personne beaucoup des dehors de ces types pleins de bravoure, de fécondé et de vie que Dumas et Maquet ont rendus immortels : d'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis, héros charmeurs qui ont rempli de leurs exploits prodigieux les heures ensoleillées de notre adolescence.

M. Claretie, qui sait si bien faire valoir ses invités les uns aux autres pour le plus grand plaisir de tous, eut bientôt fait d'amener M. Maquet à nous

parler de la conception et de l'enfantement des *Mousquetaires.* — Un jour, nous dit celui-ci, que Dumas allait quitter Marseilles pour revenir à Paris, il demanda à Méry de lui choisir, dans la bibliothèque de la capitale de la Provence, un livre qui lui aidât à abréger les heures du voyage. Méry prit, un peu au hasard, sur le premier rayon à sa portée, un volume qu'il lui tendit en disant : " Voici qui vous amusera, je crois. " C'étaient les *Mémoires de d'Artagnan.* En arrivant à Paris, le maître me dit : — Voyez donc un peu, Maquet, si nous ne pourrions pas, à nous deux, tirer de ce bouquin-ci quelque roman d'aventure. Il me paraît qu'il y a là-dedans le sujet d'un bon récit de cap et d'épée. — Je lus le livre tout d'un trait et me mis immédiatement à l'œuvre. J'écrivis les premiers chapitres jusqu'à l'épisode de l'homme de Meung, et puis je m'arrêtai. Dumas lut cela et me dit : — C'est bien, mais ce n'est là qu'un prologue ; il nous faut maintenant le nœud de l'action, quelque chose de *corsé.* — Séance tenante, l'affaire des ferrets, qui est le sujet principal des *Mousquetaires,* fut trouvée. Et nous lâchâmes la bride à notre imagination.

— Mais, fit M. Claretie, les personnages des *Mousquetaires* ont donc existé en chair et en os ?

— Parbleu ! reprit M. Maquet, vous les retrouvez tous dans les *Mémoires de d'Artagnan,* et Athos et Porthos et Aramis. Il n'est pas jusqu'à la figure sombre de Milady qui ne s'y retrouve avec sa flétrissante fleur de lis sur l'épaule. Seulement, il



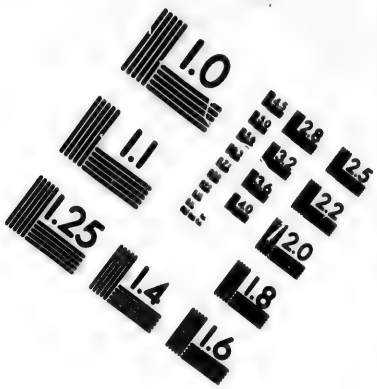
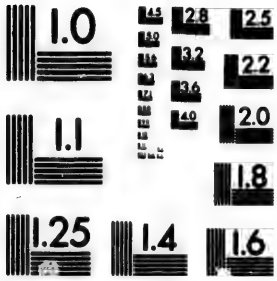
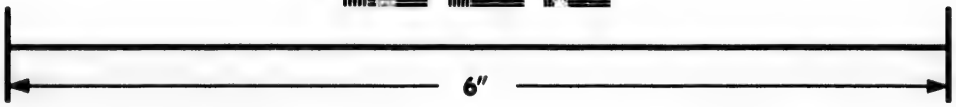
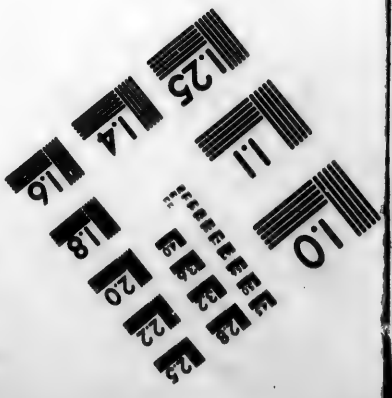


**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.1
1.0

nous fallut charger son caractère. Ainsi, la part que nous lui faisons prendre à l'assassinat du duc de Buckingham, par l'entremise de son fils supposé, Mordaunt, le lugubre épisode du bourreau, etc., pures affaires d'imagination. Maintenant, ne vous semble-t-il pas, messieurs, qu'il a fallu deux tempéraments bien différents pour créer les types si opposés de caractère, de d'Artagnan, d'Athos, de Porthos et d'Aramis, ainsi que ceux de leurs laquais, les sieurs Planchet et Grimaud, Mousqueton et Bazin ? Aussi, la collaboration est tellement évidente dans cette œuvre, que Dumas a voulu que mon nom parût à côté du sien, en tête de la pièce *La jeunesse des Mousquetaires*.

A ce moment, un nouvel invité fit son apparition dans la pièce où nous nous tenions, joli cabinet de travail dont les fenêtres aux châssis gothiques encadrant des vitraux de couleurs brillantes, laissaient tomber, en les parant de lueurs variées, les rayons du soleil couchant sur un bahut en vieux chêne aux ciselures délicatement fouillées.

—M. Edouard Pailleron, nous dit M. Claretie, en nous présentant au nouveau venu.

Nous avions devant nous l'auteur de la fine comédie *le Monde où l'on s'ennuie*, laquelle, depuis plus d'un an, fait toujours salle comble au Théâtre-Français. M. Pailleron, âgé d'à peu près quarante ans, est d'une taille moyenne, robuste d'épaules, avec une forte tête et une figure spirituelle qui s'anime à sa parole pénétrante. En sa qualité de

candidat à l'Académie, il pose un peu, comme il sied à un futur immortel. Il a bien manqué son élection une première fois, tenu qu'il était en échec, à ce que l'on prétend, par Caro, le philosophe mystico-mondain, qui n'aurait pu lui pardonner de l'avoir, paraît-il, mis en scène et ridiculisé dans la personne de Bellac, le philosophe à l'eau de senteur du *Monde où l'on s'ennuie.* On assure pourtant aujourd'hui que M. Pailleron n'en passera pas moins à la prochaine réunion des Quarante, qui fera deux élus de plus contre cent mécontents [1].

Placé à table à côté de M. Maquet, je lui exprimai tout le plaisir que j'avais éprouvé autrefois à la lecture de *La belle Gabrielle,* où sa résurrection de Chicot — personnage emprunté à *La Dame de Montsoreau* et aux *Quarante-Cinq* et peut-être créé par lui-même — est un véritable tour de force.

— Comment ! me dit-il, agréablement surpris, l'on connaît donc mes ouvrages au Canada !

— Mais comme vous voyez, M. Maquet. J'ai même fait venir au pays, il y a quelques années, votre *Histoire de la Bastille,* dans l'espérance d'y trouver quelque renseignement sur Bigot, l'intendant prévaricateur de la Nouvelle-France au siècle dernier ; triste personnage dont j'ai fait le caractère principal de l'un de mes romans.

— Je vous ai dit, n'est-ce pas, repartit M. Claretie,

1 M. Pailleron est aujourd'hui membre de l'Académie française.

que M. Marmette a écrit plusieurs romans tirés de l'histoire du Canada ?

— Oui, oui ; mais, reprit M. Maquet en s'adressant à moi, il faut me les faire connaître au plus tôt.

Je dus lui promettre de lui envoyer une couple de mes livres ; ce que je fis le lendemain, en lui adressant *l'Intendant Bigot* et *le Chevalier de Mornac*. Quelques jours après, il m'en accusait la réception par la lettre suivante, que je me permets de reproduire ici, encore moins pour ce qu'elle contient d'aimable à mon adresse que pour ce qu'elle exprime d'obligeant à l'égard des Canadiens.

Château de Ste-Mesme, près Dourdan,
(Seine et Oise.)

Monsieur,

Je suis en retard avec vous, mais vous voudrez bien me pardonner. Je tenais à lire avec toute l'attention qu'il mérite cet ouvrage d'un compatriote, d'autant plus intéressant qu'il est plus loin de nous. J'ai donc lu votre *Intendant Bigot*, ce roman plein d'action, de bonne couleur locale et partant de sentiments tels qu'on voudrait les trouver dans toutes les pages qu'on est condamné à lire. Votre expression est chaude, énergique et traduit bien vos convictions. Je vous envoie donc mes compliments sincères et je remercie ma bonne fortune qui m'a rapproché un instant de ces Canadiens de la pure race française qui tiennent à la vieille patrie par l'esprit, le cœur et l'âme, indissolublement, malgré le temps, la distance et les mers.

Recevez, monsieur et cher confrère, l'assurance de mes sentiments distingués et dévoués.

A. Maquet.

M. Maquet vient de publier un livre remarquable, —œuvre tout historique,—intitulé : *Paris sous Louis XIV*. C'est un beau volume, orné de superbes gravures et des plus curieuses sur le vieux Paris. Cet ouvrage, savamment étudié et digne de la réputation de son auteur, devra figurer dans nos bibliothèques.

Mais revenons chez M. Claretie. Le jour même où nous étions invités chez lui, l'on venait d'enterrer Jules Noriac, le spirituel auteur de *La Bêtise humaine* et du *101e Régiment*. La conversation devait naturellement tomber sur lui. Son vrai nom était Cayron. Voici par suite de quelles malheureuses circonstances il dut le changer pour celui de Noriac, d'ailleurs plus sonore et sentant mieux son auteur.

A dix-huit ans, Jules Cayron n'était encore qu'un modeste employé dans une petite maison de commerce de Paris, lorsqu'un jour, son patron lui commanda d'aller retirer le montant d'une facture chez un pharmacien : une trentaine de francs. C'était un samedi soir. Après avoir touché les trente francs, le jeune homme s'en alla chez lui sans retourner chez son patron, dont la boutique était fermée à cette heure. Malheureusement pour lui, le pauvre commis faisait, le lendemain, un dimanche, rencontre d'une petite amie, qui le supplia de la mener promener à la campagne. Lui se laissa tenter, et voilà nos amoureux partis pour Asnières, afin d'aller voir si les fauvettes y chan-

taient toujours la romance des amours printanières. O la gaie promenade, mais le triste lendemain ! Les trente francs du patron avaient payé les frais de cette école buissonnière. Le pauvre garçon comptait bien sur un parent qu'il avait de par la ville pour rembourser le maître. Mais, méchanceté du sort ! quand l'infortuné se présenta chez ce parent sauveur, celui-ci venait de sortir pour ne rentrer que le soir. Le malheureux employé dut donc retourner chez son patron les mains vides. Pour comble de misère, celui-ci s'était lui-même rendu, le samedi soir, chez son débiteur, et avait pu constater que la somme due avait été payée. A peine aperçut-il le pauvre enfant qu'il la lui réclama. En vain Cayron implora-t-il son indulgence en lui jurant que la somme minime, qu'il s'était laissé entraîné à dépenser inconsidérément, lui serait ponctuellement remise le lendemain matin ; le petit négociant, inflexible et féroce, ne voulut rien entendre, et traduisit immédiatement en police correctionnelle le commis encore plus imprudent que coupable. Le pauvre enfant fut condamné à trois mois de prison. Ce lui fut une cruelle mais profitable leçon ; car non seulement il sortit de là ce qu'il avait toujours été foncièrement, un honnête homme, mais il poussa toujours, par la suite, la probité jusqu'à la délicatesse la plus ombrageuse. Quand il entra dans l'arène littéraire— où il y a pour le moins autant de loups que d'agneaux—il lui fallut changer de nom et de

Cayron devenir Noriac. Longtemps ce travestissement fit ignorer son infortune; jusqu'à ce qu'un jour, dans une polémique très acrimonieuse qui intervint entre Noriac et About, celui-ci, qui avait, on ne sait d'où, exhumé le péché de jeunesse de son adversaire, lui jeta brutalement au visage qu'il avait dû changer de nom comme on rejette un habit sale. Ce fut un grand scandale et qui porta à Noriac un coup tel qu'il ne s'en remit jamais.

Il vient de s'éteindre à Paris, après deux ans de la plus terrible agonie, rongé par ce mal affreux qu'on nomme le cancer des fumeurs.

— Ce trait si cruel de la jeunesse de Noriac, nous dit M. Claretie, me rappelle une bien plus terrible aventure arrivée à Jules Lecomte, écrivain distingué de son temps et mort en 1864. Alors qu'il était encore jeune, Lecomte entretenait des relations, par trop intimes, avec la femme de l'un de ses amis. Poussé un jour par le besoin, il s'oublia jusqu'à contrefaire une signature pour se procurer de l'argent. On n'a jamais su comment, mais le mari trompé, qui ne se doutait que trop de son malheur, eut vent du faux dont Lecomte s'était rendu coupable, acheta à prix d'or cette terrible pièce de conviction, et puis, pour se venger, dénonça le faussaire à la justice. Celui-ci fut condamné et forcé, lui aussi, de passer par la prison. Le châtiment, hélas! mérité ne lui profita pas moins qu'à ce pauvre Cayron, pourtant moins coupable que Lecomte, qui fut toujours aussi, depuis lors, des plus rigides sur la ques-

tion d'honnêteté. Ce qui n'empêcha pourtant pas Aurélien Scholl de remettre au grand jour, dans le cours d'une discussion très vive dans la presse, cette tache du passé de son adversaire.

— Je n'étais encore qu'un gamin, à cette époque, ajouta M. Claretie, et je venais de faire mes débuts dans le journalisme. Sans même connaître Lecomte, je pris sa défense. Le lendemain du jour où parut mon article, je reçus de Lecomte une lettre qui me priait de passer chez lui. C'était alors un vieillard. Il m'accueillit les larmes aux yeux, me remercia avec attendrissement d'avoir pris fait et cause pour un inconnu, et me conta sa triste histoire. Quel terrible dénouement de drame, n'est-ce pas ? que cette vengeance raffinée du mari trompé!

Sur les onze heures, nous prenions congé de nos très aimables hôtes. Comme nous revenions, je songeais, à part moi, dans le silence du wagon à peine éclairé, à ces cruautés de la vie artistique et littéraire, qui attire pourtant de si nombreux papillons autour de cette flamme brûlante de la gloire, à laquelle tant de malheureux illuminés vont se roussir les ailes.

Devant nous, dans la vaste plaine, sous le ciel noir, flamboyaient les milliers de lumières de Paris, immense fournaise dans laquelle les passions sont chauffées à blanc, pandémonium où, depuis des siècles, des millions d'hommes se sont tordus en désespérés dans les larmes, le sang ou le feu.

# PARIS EN LIESSE

## LA REVUE

C'est aujourd'hui, 14 juillet 1882, la grande fête de la République, qui célèbre l'anniversaire de la prise de la Bastille. Muni de deux billets de tribune réservée, que je dois à l'obligeance de M. Marmier, je me rends à Longchamps avec ma fille pour assister à la revue annuelle des troupes par le président Grévy. Nous prenons, au pont de l'Alma, un des bateaux-hirondelles qui font le service de la Seine. Il est encombré de populaire.

Le paysage qui défile devant nous est "fait à souhait pour le plaisir des yeux," comme disait feu

l'archevêque de Cambray, qui écrivait bien un aussi bon français que M. Zola! Successivement glissent derrière nous Auteuil, le Point-du-Jour, Meudon, Sèvres, Saint-Cloud, avec leurs coteaux onduleux, leurs bouquets d'arbres tranchant par des tons plus vifs sur la tendre verdure des prés et laissant voir les habitations, ici coquettement groupées comme de rieuses paysannes qui vont entrer en danse, là isolées, mélancoliquement perdues en des taillis épais, comme de rêveuses jeunes femmes assises au milieu d'un bosquet pour y effeuiller plus à l'aise—dans le recueillement de la solitude —les corolles de la marguerite révélatrice des naissantes amours.

Enfin, voici Suresnes, et nous descendons à terre vis-à-vis de Longchamps, plaine magnifique pour un hippodrome et un champ de manœuvre, et bordée par les grands arbres du bois de Boulogne.

Il est une heure quand nous prenons nos places, et déjà plusieurs régiments sont rendus sur le champ de parade. Bientôt, à gauche, surgissent d'autres bataillons, qui émergent successivement du bois, à côté de la Cascade. Et puis, à droite, soudain s'élance du taillis un fier régiment de cuirassiers dont les casques et les cuirasses resplendissent au soleil dans une longue traînée d'éclairs. Enfin, à l'extrême gauche, apparaît le ministre de la guerre, suivi de son état-major et d'officiers étrangers qui attirent tous les regards. Le canon tonne : c'est le président de la Républi-

que qui arrive. Tandis que son carosse, traîné par quatre chevaux blancs, le conduit jusqu'à sa tribune, les musiques militaires jouent à l'envi la *Marseillaise ;* mais, chacune d'elles l'exécutant de son côté, cela fait bientôt une cacophonie qui n'est pas de nature à exciter l'enthousiasme.

Le ministre de la guerre passe devant le front des troupes, formées en trois colonnes, et vient se placer en face de la tribune présidentielle. La revue commence. D'abord passe le bataillon des jeunes Saint-Cyriens, auquel la perfection de sa marche vaut des applaudissements chaleureux, tout ainsi qu'à la solide garde républicaine. Mais, voici les régiments de ligne, et, à la tête de plusieurs d'entre eux, les tambours. . . . . les tambours qu'avait supprimés le général Farre, les tambours qu'on vient de rendre à l'armée, au peuple qui les regrettaient. Chaque régiment qui a pu, en quelques jours, se procurer assez de tapins pour battre convenablement la petite caisse, est acclamé avec des transports qui auraient peu flatté le général Farre, s'il eût été présent.

—Tambours! tambours! crient les spectateurs, vivent les tambours ! Et chacun d'applaudir à qui mieux mieux.

La ligne, au dire de tous les journaux, et au vu de tous les spectateurs, n'a pas défilé avec assez de précision ni suffisamment d'ensemble. Pour nous, qui avions été habitués à la précision mécanique

des régiments anglais, ce flottement dans les lignes était frappant.

Le pas alerte des chasseurs de Vincennes, leur bonne tenue leur valent des bravos prolongés. L'artillerie, avec les six pièces de chaque batterie alignées comme au cordeau, passe au grand trot avec un ensemble parfait. Et puis, c'est le tour de la cavalerie légère, et enfin des cuirassiers, qui ferment superbement cette revue de vingt-cinq mille hommes. J'étais tout étourdi, ébloui, lorsque, le dernier escadron de cuirassiers disparaissant dans un éclair au coin du bois, la foule s'ébranla pour rentrer à Paris. Mais voici le revers de la médaille de cette belle fête. Qu'on se figure trois ou quatre cent mille personnes se précipitant à la fois vers les omnibus, la gare du chemin de fer de Saint-Cloud et le petit ponton qui sert de quai aux bateaux; et que chacun —tous à la fois—s'efforce d'y arriver le premier. C'est comme une panique. Ne voulant pas me risquer avec ma fille dans cette foule menaçante, j'attends à l'écart qu'un gamin, à qui j'ai promis deux francs, me trouve une voiture. Après plus d'une demi-heure d'attente, je le vois revenir avec un fiacre que je suis enchanté de payer vingt francs. Nous rentrons à Paris par le merveilleux bois de Boulogne, au milieu des rangs épais des piétons dont l'air ahuri, harassé, nous indique clairement combien ils doivent envier notre sort.

LA FÊTE DE NUIT.

Pour donner une idée plus complète de l'illumination grandiose que Paris se paie tous les ans à la même époque, je citerai d'abord quelques lignes d'un article du TEMPS, l'un des grands journaux parisiens.

" Ce n'est point exagérer que de dire que la fête donnée sur la Seine est la plus belle que, de mémoire de Parisiens, on ait vue. Le cadre prêtait merveilleusement à la décoration et on en avait merveilleusement tiré parti. Le spectateur qui, vers les neuf heures du soir, était placé sur le pont des Saints-Pères, contemplait la majestueuse ordonnance des quais, transfigurés par la plus éblouissante des féeries. De doubles guirlandes de feu dominaient les ponts; d'innombrables ballons de papier, pareils à d'énormes fruits d'or, pendaient aux arbres; des lignes de gaz couraient sur les façades des Tuileries, de l'Ecole des beaux-arts, des théâtres du Châtelet et des Nations; des portiques lumineux flamboyaient devant l'Institut; des feux de Bengale creusaient des cavernes étrangement coloriées sous les arcades des ponts, et le fleuve qui les reflétait, coulait tantôt rouge, tantôt bleu, tantôt blanc.

" Dans le lointain, le campanile de l'Hôtel-de-Ville, cerclé d'une quintuple guirlande de gaz, s'élevait comme une tour de feu; la tour Saint-Jacques, dont le sommet seul était illuminé, por-

tait une étincelante couronne ; de tous côtés, sans que dans la nuit on pût se rendre compte de l'endroit où elles apparaissaient, couraient des lignes de lumière qui semblaient sortir du fleuve et monter jusqu'aux étoiles, après s'être croisées en cent dessins curieux. Et par-dessus toutes ces splendeurs nocturnes et tous ces rayonnements, un feu d'artifice tiré sur la pointe du Vert-Galant, au pied du Pont-Neuf, jetait l'éclat de ses bombes et de ses fusées.

" Toutes les règles de la perspective étaient renversées avec ces illuminations multipliées ; les masses architecturales, à demi noyées dans l'ombre des fonds, prenaient de fantastiques proportions. Cela avait l'air de quelque monstrueux rêve babylonien."

Pour nous, Canadiens qui n'avions pas encore contemplé ce magnifique spectacle d'une grande fête de nuit parisienne, le coup d'œil présenté par l'avenue des Champs-Elysées et surtout par la place de la Concorde, ne fit rien moins que nous émerveiller. Tout au bout de l'immense avenue, se dressait la masse imposante de l'Arc-de-Triomphe que le rayonnement des mille feux qui éclataient à sa base faisait ressortir du fond sombre de la nuit, tandis que son sommet couronné de flammes, rayonnait sur l'immensité du ciel, comme les souvenirs glorieux que ce monument évoque à la mémoire resplendissent en lettres d'or sur la grande épopée du premier empire.

En se retournant vers le jardin des Tuileries, d'immenses festons de feu couraient à perte de vue dans la direction du palais mutilé et veuf de ses empereurs et de ses rois! En avançant entre la double haie de flamme qui bordait la large avenue, le ravissement devenait un de ces rêves comme en peuvent avoir les mangeurs de hachisch. A droite, les grandes lignes du portail du Palais de l'Industrie s'accusaient énergiquement en longs traits lumineux. A gauche, bien haut par-dessus les toits, le dôme éblouissant de l'église Saint-Augustin éclatait comme un immense soleil sorti soudain de la nuit. Et puis, en avançant, les cafés-concerts des Ambassadeurs et de l'Horloge, illuminés de milliers de lanternes, nous apparaissent à travers les arbres comme des nefs embrasées flottant sur une mer de sombre verdure.

Quand nous débouchâmes sur la place de la Concorde, nous crûmes entrer dans un océan de flammes, tant le feu nous enveloppait, nous débordait de toutes parts. Au centre, se dressait le majestueux obélisque avec ses hiéroglyphes dont les caractères, déjà bizarres, ainsi violemment éclairés, semblaient, selon les caprices du vent, s'animer comme de fantastiques figures et ricaner, avec le dédain de leur âge vingt fois séculaire, de cette inanité des choses humaines qui fait que les mêmes lampions qui servirent à célébrer les victoires et les fêtes de la royauté de juillet et celles du deuxième empire, exaltent aujourd'hui le triomphe de

l'élément populaire sur des dynasties de rois et d'empereurs autrefois toutes puissantes et maintenant disparues.

Aussi, lorsque, le regard ébloui par ces magnificences pourtant si passagères, je revins tout songeur au logis, et, que, pour reposer mes yeux fatigués, je les tournai de mon balcon vers le ciel où n'en scintillaient pas moins les étoiles, je me dis que Lui seul est grand qui lança dans l'espace ces mondes innombrables, dont ne s'éteindra la lumière que quand il plaira à son immuable volonté.

## LES GRANDES EAUX DE VERSAILLES

### LA FÊTE DE NUIT.

Dimanche, 16 juillet 1882.—Mon ami René Mauzaize nous ayant invités, ma femme, ma fille et moi, d'aller dîner chez lui, à Versailles, pour y voir ensuite jouer les grandes eaux et assister à la fête de nuit que l'on y célèbre tous les ans, nous prenons le train de la rive gauche, qui nous dépose à Versailles vers les quatre heures. Notre excellent ami nous attend à la gare et nous conduit chez lui au N° 1 de la rue du Marché-Neuf. La vaste maison dans laquelle il demeure et qui appartient à sa grand'mère, fut donnée, dans le temps, par Louis XIV à l'un de ses valets de chambre. Le grand roi logeait bien ses serviteurs!

Nous prenons un excellent dîner, arrosé de vins vieux et de fraîche gaieté. Nous causons des amis

du Canada et buvons à leur santé plus d'une rasade. Après dîner, nous nous acheminons vers le château. La nuit tombe sur le palais désert, dont les abords et le parc n'en sont pas moins encombrés d'au moins cent mille spectateurs, venus de tous les côtés pour assister à cette fête unique en son genre.

Quand nous arrivons, après avoir percé la foule compacte, en face du grand bassin de Neptune, déjà sont allumées les lanternes vénitiennes qui l'entourent d'un immense cercle de feu. A distance, sous les voûtes sombres du bois, de nombreux cors font entendre de joyeux airs de chasse.

Soudain, des flammes de Bengale d'un rouge sanglant illuminent le grand bassin et des centaines de jets d'eau s'élancent en trombes de feu vers le ciel. L'instant d'après, la scène passe du rouge vif au bleu foncé et puis enfin au vert tendre ; les flammes multicolores jetant alternativement sur les eaux, sur la foule mouvante, sur les grands arbres immobiles, leurs magiques couleurs.

La dernière flambée verdâtre s'éteint, plongeant dans une nuit relative — à cause de la lumière pâle des lanternes qui éclairent les abords du bassin — cette scène grandiose un instant si puissamment éclairée.

Une fusée siffle et bondit du taillis comme un long serpent de feu, bientôt poursuivie dans sa course aérienne par des milliers d'autres, qui éclatent en mêlant leurs aigrettes pétillantes et

multicolores au-dessus des eaux qui reflètent et doublent ce fourmillement d'étoiles tombantes. La dernière étincelle vient de s'éteindre, quand, soudain, du sein des eaux mêmes, comme des salves continues de mousqueterie, détonnent des milliers de pétards et de bombes qui couvrent le bassin d'une averse de feu. Mais, ce n'est que le prélude d'un orage de flammes qui doit aller crescendo ; car, du fond de la futaie, s'ouvre en même temps un cratère d'où s'élance un gigantesque jet de salpêtre et de soufre embrasés; il prend son vol puissant vers le ciel et retombe en gerbe énorme sur le dôme des arbres et sur la foule qui trépigne à leur pied dans un immense bravo d'admiration. C'est le moment suprême, l'apothéose de ce spectacle merveilleux que la plume ne saurait rendre avec ses mots sans couleur.

Quand cette avalanche de feu s'est écroulée, puis éteinte, sous les arceaux frémissants du bois, de furtives lueurs de Bengale s'allument, meurent pour renaître plus loin, s'éteignent et reparaissent plus loin encore pour expirer dans la nuit, à mesure que la foule s'écoule par les vastes allées. Ces feux follets furtifs s'en vont fuyant devant nous comme nous avançons dans le parc de plus en plus assombri.

Et là bas, tout là bas derrière nous, meurent les dernières notes du cor, tristes comme une plainte du grand roi, peut-être un instant évoqué de son tombeau par cette fête commandée par M. Grévy, président peu imposant de la République française.

# PROMENADE DANS PARIS.

Pour le bibliophile, l'amateur de bibelots et des productions de l'esprit de toutes espèces, l'endroit le plus charmant de Paris où vous puissiez promener vos rêveries est certainement le quai Voltaire et le quai Malaquais. "Les boulevards, a écrit M. Claretie, c'est la vie même de Paris, et comme son *petit journal*. Mais les quais, c'est son passé, c'est son histoire, c'est sa véritable bibliothèque."

Si donc, vous le voulez bien, nous nous éloignerons, pour aujourd'hui, des immenses artères où le pouls de la grande ville bat son plein, et, par une

de ces tièdes journées d'avril, qui sont le renouveau de l'année parisienne, nous irons de compagnie dénicher des souvenirs littéraires et artistiques dans ce coin plus silencieux de la capitale du monde intellectuel.

Lorsque, laissant derrière soi le portique de la Chambre des députés, on remonte la rive gauche de la Seine, l'on suit d'abord le quai d'Orsay, auquel Boucher d'Orsay, prévôt des marchands, donna son nom au commencement du dix-huitième siècle. Ce quai est tout d'un aspect solennel, bordé qu'il es à droite par des ministères, des ambassades, des hôtels aussi graves, aussi corrects que les personnages de distinction qui les habitent. Viennent ensuite le palais de la Légion d'honneur. incendié par la Commune et rebâti par les légionnaires aussitôt après ; et puis, à côté, les ruines majestueuses de la Cour des comptes, dont les murailles calcinées et noircies témoignent encore de la folie furieuse des communards de 1871. Après avoir enfin longé la caserne et le café d'Orsay, nous voici vis-à-vis du pont Royal, à la tête duquel commence le quai Voltaire. Le philosophe de Ferney lui a laissé son nom pour être venu mourir dans une maison située à l'angle de la rue de Beaune et du quai dont il est devenu le parrain. Une inscription rappelle qu'il mourut au premier étage, chez son ami, le marquis de Villette, dans un appartement que l'on tint fermé jusqu'au temps du premier empire. On en profita, pendant la

Terreur, pour y cacher, sous la protection du souvenir de Voltaire, ceux-là mêmes qu'il avait tant accablés de sa haine et de ses sarcasmes, des prêtres !

A côté de cette maison historique est l'hôtel Voltaire. Il me souvient que c'est ici que notre historien, M. Garneau, descendit lors de son premier voyage à Paris, en 1831. En évoquant la mémoire de ce grand esprit, si éminemment habile à redonner la vie aux choses du passé, ne trouvez-vous pas curieux comme moi de connaître les impressions de l'illustre voyageur à la vue de ce merveilleux Paris dont, comme nous, il avait si souvent rêvé avant de le voir, et qu'il aimait tant à se rappeler par la suite.—" J'avais hâte, dit-il d'abord en débarquant à Calais, de fouler cette vieille terre de France dont j'avais tant entendu parler par nos pères, et dont le souvenir, se prolongeant de génération en génération, laisse après lui cet intérêt plein de tristesse qui a quelque chose de l'exil." Et, plus loin, rendu à Paris : " Je escendis à l'hôtel Voltaire, en face du Louvre. La Seine seulement nous séparait. On célébrait, ce soir-là l'anniversaire de la révolution de l'année précédente, qui avait mis Louis-Philippe d'Orléans sur le trône des Bourbons. Je passai sur un balcon, d'où je pus voir le feu d'artifice qui se tirait sur le pont d'Arcole... Le spectacle que j'avais sous les yeux avait quelque chose de féerique. A mes pieds, c'étaient les quais où se pressait une foule immense,

et la Seine où se réfléchissaient mille flambeaux. En face, les Tuileries et le Louvre ; à ma droite, le portail de l'église Saint-Germain l'Auxerrois et plusieurs ponts jusqu'au Pont-Neuf ; à ma gauche, le pont Royal, le pont et la place de la Concorde, le jardin des Tuileries, les arbres des Champs-Elysées et, dans le lointain, l'Arc de triomphe de l'Etoile tout rayonnant de lumières. Des lignes enflammées, embrassant l'horizon de tous côtés, éclairaient cette vaste étendue et permettaient aux monuments de dessiner leurs grandes masses sur les ombres de la nuit, tandis qu'à leur pied, les rayons tombés des flambeaux doraient la tête des promeneurs et faisaient étinceler les armes des patrouilles. Le ciel était en feu. Des fusées de toutes les formes et de toutes les couleurs s'élevaient de tous les points de Paris... Je passai une partie de la nuit au milieu de ces enchantements. Le lendemain, je m'éveillai comme après un rêve de choses merveilleuses. En rouvrant les yeux, j'aperçus devant moi la galerie du Louvre. Ma chambre était en face de ce palais, et je dus commencer à reconnaître la réalité du spectacle qui, la veille, avait saisi mon imagination."

Il faut avouer que Paris, cette grande coquette, avait, ce soir-là, revêtu ses plus beaux atours, comme pour faire honneur au jeune étranger venu de si loin pour la voir !

Depuis le commencement du quai Voltaire, en passant par le quai Malaquais et celui de Conti,

jusqu'au Pont-Neuf, d'où Henri IV, du haut de son fier cheval de bronze, laisse tomber son sourire sceptique sur le *bon* peuple de Paris, la librairie, le bric-à-brac envahissent tout, parapet des quais, devantures des boutiques et rez-de-chaussée au plafond bas d'en face. A l'étalage en plein air s'offrent partout les livres, l'imagerie de moindre valeur, les trop fréquentes averses du ciel parisien ne permettant pas d'exposer aux intempéries de l'air les éditions princeps et les gravures avant la lettre. Voulez-vous plutôt admirer des incunables authentiques, de vrais elzévirs, des pasdeloups irréprochables, traversez la rue et vous arrêtez aux vitrines qui longent les quais à perte de vue. Là, des milliers de chefs-d'œuvre de l'imprimerie, de la reliure et du burin charmeront votre regard, tandis que, tout à côté, s'amuseront à vous tirer l'œil toutes les merveilles du bric-à-brac : vieilles armures damasquinées d'or ou d'argent, épées à poignée finement ciselée par quelque maître-armurier des quinzième et seizième siècles, bahuts d'ébène, coffrets mauresques aux délicates et fantasques incrustations de cuivre ou de nacre, lustres en vieux cuivre fouillés à jour, émaux cloisonnés, faïences de Bernard Palissy, ivoires, potiches, statuettes, porcelaines de Chine, de Saxe ou de Sèvres, tout cela vrai souvent, mais parfois aussi imité avec une perfection telle que des connaisseurs sérieux ont pu s'y laisser prendre.

Mais, croyez-m'en, il ne fait pas bon s'attarder

à reluquer toutes ces curiosités : l'œil d'abord s'y laisse prendre, l'esprit ensuite, et enfin votre porte-monnaie plus que vous ne l'auriez voulu peut-être. Retournons au parapet, où les caprices sont moins dangereux à satisfaire. Pour ceux qui, comme moi, aiment les livres pour le plaisir raffiné qu'on éprouve à les lire, et non pour la satisfaction stérile de posséder des exemplaires plus ou moins rares d'ouvrages que l'on n'étudiera jamais, voici l'endroit où l'on peut faire, aux plus bas prix, ample provision de pâture intellectuelle. Depuis les feuilletons populaires jusqu'aux productions plus sérieuses de la littérature et aux ouvrages de droit ou de science cédés à vil prix par des étudiants besogneux, on trouve ici au meilleur compte, et s'étalant sur un parcours de près d'un mille, à peu près tous les éléments d'une bibliothèque de choix.

Un cri parti du pont des Saints-Pères, près duquel nous passons, nous fait dresser l'oreille. Il est poussé par un gamin qui se penche sur le garde-fou, en se faisant un porte-voix de ses deux mains. — Hé ! là-bas ! ça mort-il ?... — Une bordée de jurons qui monte de la berge, nous révèle aussitôt la présence d'un pêcheur malheureux que la voix éraillée du gamin a brusquement tiré de sa béate espérance. Pour peu que nous nous penchions aussi sur le parquet du quai, nous apercevons, tant que la vue peut porter, en aval et en amont du fleuve, une armée de pêcheurs à la ligne qui, d'un

œil anxieux et d'un hameçon inoffensif, fouillent vainement en tous sens l'eau bourbeuse de la Seine, laquelle, en cet endroit du moins, contient bien des choses, le poisson excepté. Ce qui n'empêche pas que, dans la belle saison, comme dans la mauvaise du reste, ce fleuve en miniature ne soit couvert de pêcheurs, les uns dans des bateaux ancrés au milieu du courant, d'autres debout sur des trains de bois, ceux-là sur la rive, ceux-ci plus à l'aise — les moins convaincus, les tièdes — jambes pendantes sur le parquet inférieur des quais, tous attendant le poisson qui n'arrive jamais ou qui ne se montre, à de bien rares intervalles, que sous une forme si déplorablement exiguë, que c'est vraiment étrange de voir cette passion aussi malheureuse que tenace chez un peuple sceptique et remuant comme le parisien. On se rappelle encore avec stupéfaction tout un groupe de ces chevaliers de l'hameçon, qui, lors du siège de 1870, et même durant la Commune, suivaient, impassibles à leur poste ordinaire, le mouvement de leur ligne agacée par le seul courant du fleuve, alors que les obus prussiens venaient éclater auprès d'eux, et que, à deux pas, les Tuileries, le Louvre, le palais de la Légion d'honneur et la Cour des comptes, incendiés par les communards, se tordaient dans un gigantesque embrasement qui enflammait le ciel et empourprait le fleuve comme d'une longue traînée de sang. Mais laissons ces stoïques tendre leurs hameçons à une proie chimérique, sans plus s'occuper des révolutions qui pas-

sent et des trônes qui s'écroulent que des bateaux-mouches qui sillonnent la Seine en tous sens et des blanchisseuses et des chiens qui barbottent à côté des pêcheurs, et continuons notre promenade et nos observations. Aussi bien s'offre à nos regards une figure qu'il eût été vraiment dommage de laisser passer sans lui donner notre attention, d'autant plus que cette physionomie fait nécessairement partie du tableau vivant qui anime l'étalage des bouquinistes. Presque toutes les après-midi, quand il ne pleut pas, un vieillard, vert encore, au teint frais, à l'œil vif, à la figure fine et bienveillante, reprend son éternelle promenade le long des parapets couverts de livres — ses plus chers amis. Ce doyen peut-être des bibliophiles de Paris, ce grand dénicheur de livres rares, c'est M. Xavier Marmier, de l'Académie française. Pour donner une idée de ce que cette passion de bouquiner a dû lui procurer de vives jouissances, il me suffira d'ajouter, ce qui le peindra d'un trait, que, par une clause de son testament, M. Marmier laissera, dit-on, une somme assez ronde pour convier, après sa mort, tous les bouquinistes de Paris à un dîner plantureux.

Mais il m'a reconnu, l'érudit et aimable bibliophile ! — Comment vous portez-vous, cher ami ? me dit-il avec bonté. Et le voilà qui passe familièrement son bras sous le mien et se met à marcher doucement avec moi, tout en me demandant des nouvelles de ce Canada qu'il aime tant.

Ainsi devisant, et nous arrêtant parfois tous deux pour feuilleter un livre dont la reliure ou le titre a fixé notre attention, nous arrivons au pont des Arts. Le tour de Nesle, la fameuse tour de Nesle de romantique mémoire, s'élevait là, sur notre droite, au lieu même où se dresse aujourd'hui le classique Institut de France.

Il y a séance solennelle à l'Académie. M. Marmier me le rappelle et me demande si j'ai reçu le billet d'admission qu'il m'a envoyé la veille. Je lui réponds affirmativement et l'en remercie. — Vous entrez ? me dit-il.—Certes ! je n'aurais garde de manquer d'assister à cette fête de l'esprit ! — Il vous va falloir *faire queue*, remarque en souriant mon interlocuteur. Et il me montre la foule qui stationne à l'une des portes latérales du temple où les quarante Immortels pontifient dans toute la dignité de leur gloire.

Mon illustre compagnon me donne une poignée de main, et disparaît par la porte centrale, tandis que je vais me confondre avec le commun des mortels, privilégiés cependant, qui attendent, quelques-uns depuis plus d'une heure, que l'on ouvre les portes donnant accès aux tribunes du palais.

On allait, ce jour-là, lire les deux rapports de l'Académie sur les ouvrages couronnés et sur les prix Montyon accordés aux plus beaux exemples de vertu remarqués durant l'année. Comme toutes les séances de l'illustre corps, qui sont bien courues par le monde élégant, celle-ci avait attiré un grand

nombre de personnes, et les quelques centaines de sièges que la salle peut contenir étaient occupés jusqu'au dernier. La partie inférieure de la rotonde du dôme de l'Institut, le parquet, est occupée par les académiciens, par les parents des deux rapporteurs, et, aux jours de réception, par ceux des récipiendaires. Ces quelques privilégiés, des dames surtout, ont seuls l'avantage de s'asseoir tout près des membres de l'Académie. Le gros des spectateurs prend place dans des tribunes en amphithéâtre d'où l'on a l'honneur de dominer l'auguste assemblée.

Mon billet me plaçait dans l'amphithéâtre du nord, en face du *bureau*. Il y avait bien une heure que j'étais occupé, en attendant comme tout le monde à lorgner et analyser les toilettes charmantes de ces incomparables Parisiennes qui étalaient complaisamment aux yeux braqués sur elles leur coquets minois, leurs robes fraîches, leurs bijoux et leurs dentelles de grand ton, lorsque enfin les deux portes placées à côté du bureau s'ouvrirent. Entre deux haies de soldats qui leur présentent les armes, les académiciens apparaissent. J'en reconnais quelques-uns dont la gravure a rendu les traits familiers à chacun : le premier d'entre tous, Victor Hugo, la plus grande personnification de la poésie au XIXe siècle. Cette tête blanchie par près de quatre-vingt-trois hivers et couronnée d'une auréole de plus de soixante années de gloire, je la revois bien telle que je me la devais fixer dans la

mémoire, deux heures plus tard, en face du beau portrait que Bonnat, l'habile artiste, a fait de l'auteur des *Contemplations*. Assis dans l'attitude du penseur, il appuie sur sa main droite ce vaste front où s'anima tout un monde de prodigieuses créations qui ont promené la renommée de Victor Hugo sur tous les points du globe. Ses yeux perçants plongent dans les profondeurs des siècles pour en sonder les mystères et les révéler à l'humanité attentive à la voix de son barde si longtemps inspiré.

Et puis, ce sont : Alexandre Dumas, fils, non moins célèbre aujourd'hui, du plus merveilleux conteur qui existât jamais ; Xavier Marmier, le révélateur, en France, de la littérature des pays du nord de l'Europe et le bienveillant ami du Canada ; Jules Simon, avec qui j'avais eu l'honneur de déjeuner chez M. Marmier en compagnie de MM. Chapleau et Fabre ; Henri Martin, qui, dans son *Histoire de France*, a parlé du Canada avec un enthousiasme qui nous fait tant d'honneur, et qu'il me fut donné de connaître personnellement quelques mois avant sa mort ; Sardou, le spirituel auteur dramatique, dont la figure railleuse reflète tout l'esprit qui pétille dans ses *Faux Bonhommes* et dans *Divorçons*. Enfin, Renan, qui, malgré son scepticisme, n'a pu se départir de ses airs de séminariste défroqué, et qui, de loin, a toute la tournure d'un bon gros bedeau de cathédrale.

J'en passe et des meilleurs.

— La séance est ouverte, dit le secrétaire perpétuel, M. Camille Doucet. Il prend la parole d'une voix un peu grêle, mais qui sait nuancer avec art les passages délicats qui abondent dans son rapport sur les ouvrages couronnés par l'Académie. Au nombre de ces livres se trouvent deux romans exquis : *Le crime de Sylvestre Bonnard de l'Institut* par M. Anatole France, que je devais connaître plus tard, et *L'abbé Constantin* par Ludovic Halévy.

Mais le nom qui provoque les applaudissements les plus prolongés est celui de Gustave Nadaud, auteur de tant de chansons si populaires jusque chez nous, et dont l'Académie s'est plu à couronner l'œuvre si gauloise et si profondément philosophique sous ses dehors légers.

Nadaud est là, assis, radieux, à côté de ses juges qui lui sourient.

" Est-ce un poète, est-ce un musicien, est-ce un philosophe ? dit M. Camille Doucet. C'est tout cela, Messieurs, c'est un chansonnier. Depuis plus de trente ans il chante ; ses chansons nous sont allées au cœur et nous les avons tous chantées après lui :

C'est bonhomme
Qu'on me nomme !

a-t-il dit un jour, et le nom lui en est resté. J'allais vous parler du talent, de la belle humeur, du désintéressement, de toutes les vertus de ce bonhomme, je m'arrête. Déjà, du milieu de vous,

j'entends s'échapper comme un écho d'un refrain connu qui nous dit :

—" Vous avez raison ! "

Et l'auditoire d'applaudir avec d'autant plus d'entrain qu'il sent bien que c'est peut-être à l'œuvre du dernier vrai chansonnier de France qu'il accorde ses chaleureux suffrages. Car, avec bien d'autres bonnes choses encore, avec la franche gaieté gauloise, par exemple, la véritable chanson française est tout près de disparaître de France. Hélas ! cette bonne, sémillante et si fine chanson de Béranger, de Désaugiers et de Dupont ne se chante plus à Paris, où maintenant on beugle et on applaudit, dans les cafés-concerts, tout ce qu'il y a de plus bête comme couplets et de plus atroce comme musique. Voilà pourquoi, sans doute, l'Académie s'est empressée de déposer une couronne d'immortelles sur l'œuvre du dernier chansonnier de France. Certes Nadaud peut-il être fier de son succès ; mais peut-être pas sans tristesse, car ne sont-ce pas là fleurs de cimetière ?...

A M. Camille Doucet succède M. Mézières, chargé de la lecture du rapport sur les prix de vertu. Plein de son sujet, il débute d'une voix retentissante, mais s'enroue au bout de cinq minutes, au point que bientôt on l'entend à peine. En vain M. Doucet inonde son confrère de verres d'eau sucrée, la voix de l'immortel n'en descend pas moins aux plus infimes proportions.

Est-ce le débit monotone et étouffé du rappor-

teur, est-ce l'effet de la chaleur écrasante qui règne dans la salle, ou bien la longue énumération de tant de traits de vertu groupés en imposante phalange? je ne saurais le dire; mais je vois, Dieu leur pardonne! quelques-uns des immortels — Victor Hugo tout le premier—incliner doucement la tête de droite et de gauche et sommeiller comme de simples humains. Enfin, la voix de M. Mézières s'éteint dans un suprême effort pour couronner sa centième rosière, et chacun se précipite au dehors pour y retrouver un peu d'air respirable.

A peine avons-nous fait quelques pas en revenant sur le quai Malaquais, qu'une grande affluence d'équipages de maîtres, stationnant à la porte du palais des Beaux-Arts, nous rappelle que l'on vient d'y ouvrir l'exposition des *portraits du siècle*. L'idée de réunir cette collection de merveilleuses toiles disséminées par tous les coins de Paris, est due à la Société philanthropique, qui s'est adressée aux grandes familles et aux collectionneurs de la capitale pour en obtenir l'autorisation d'exposer quatre cents portraits historiques au profit de cette œuvre de bienfaisance. Fondée en 1780, la Société philanthropique entretient dans Paris trente-deux fourneaux, trois asiles de nuit pour femmes et enfants, un hospice pour les vieilles femmes, onze dispensaires pour les adultes et un dispensaire spécial pour les enfants. C'est donc faire œuvre de charité que de suivre la foule élégante qui se presse à l'entrée du palais des Beaux-Arts. Et

certes n'aurons-nous point d'ailleurs à regretter notre aumône ! Comme à toutes les expositions de ce genre, l'élite de la société se réserve un jour ou deux par semaine en haussant le prix d'entrée, ce qui éloigne la grosse foule. Nous n'aurions pu mieux tomber, c'est le jour des privilégiés de la naissance et de la fortune. Le *v'lan, le pshutt*, comme on dit en ces derniers temps à Paris, en un mot, pour parler français, la fine fleur de la société parisienne s'est donné rendez-vous au palais des Beaux-Arts. L'élégance de bon ton des toilettes féminines, le grand air, voire la mine adorablement hautaine des femmes, la correction de mise et de tenue des hommes, qui s'inclinent devant leurs idoles avec cette suprême distinction que donne seule la fréquentation habituelle des salons, tout nous dit que nous sommes en présence de ces cinq ou six cents personnalités qui donnent le ton à Paris, au monde entier. Mais n'allons pas nous laisser éblouir par tout ce monde plein de superbe, pour lequel nous, pauvre étranger, n'existons même point, pas plus que nous laisser griser par ces enivrants parfums de femme émanant des bouillons de dentelles et de soie qui nous frôlent en passant de leurs énervantes caresses ; fuyons aussi les troublants regards que ces reines de la mode laissent tomber sur nous avec la chaleur distante d'un rayon de soleil qui n'en brûle pas moins à des millions de lieues, et allons reprendre nos rêveries en passant la revue des grandes figures historiques que l'art a fixées sur

les quatre cents toiles appendues aux murs du palais.

Nous ne saurions, dans cette visite rapide et dans l'entraînement du tourbillon humain qui nous pousse et nous emporte plus vite que nous ne voudrions aller, nous ne pouvons songer à nous arrêter devant chaque portrait, à résumer, même le plus succinctement possible, les impressions diverses que chacun d'eux nous cause, les intéressants souvenirs qu'ils nous rappellent tous. C'est même à peine si nos yeux ont le temps de se fixer sur une cinquantaine parmi ceux que la nature de nos études littéraires et de nos préférences personnelles nous porte à examiner avec plus d'attention. Voici donc, au hasard du catalogue qui nous guide, les figures qui nous frappent le plus à mesure qu'elles défilent devant nous.

C'est d'abord une des reines du chant, peut-être la première entre toutes, qui s'offre à notre contemplation, la Malibran ! Comment une créature aussi frêle a-t-elle pu remplir le monde entier des prodigieux éclats de sa voix ? C'est que, dans ce corps débile, un merveilleux organe obéissait aux élans d'une âme éperdue d'idéal et d'une virtuosité que les vers de Musset ont immortalisée :

Chaque soir, dans tes chants, tu te sentais pâlir.
Tu connaissais le monde et la foule et l'envie,
Et dans ce corps brisé concentrant ton génie,
Tu regardais aussi la Malibran mourir !

A quelques pas, Balzac, peint par Boulanger, dans ce froc blanc de moine qu'il aimait revêtir aux heures du travail. Curieuse antithèse entre ce costume de cénobite et l'œuvre du plus grand analyste du cœur féminin qui ait peut-être jamais existé ! Quelle intelligence, quel monde de créations variées s'agite dans ce vaste front, blanc comme du marbre sous cette épaisse chevelure noire rebroussée en arrière ainsi qu'une crinière de lion ! Et dans ces yeux étincelants comme deux diamants noirs, quelle inspiration, quel feu surnaturel dans ce miroir où se reflètent les flamboiements du génie créateur de la *Comédie humaine !*

Salut à toi, Rachel, reine de la tragédie, qui rajeunis dans ce siècle l'art antique de Melpomène ressuscité par Corneille et Racine ! Le beau front pour porter la couronne, et comme dans ton regard profond et sombre se réfléchissent toutes les fatalités que l'antiquité a jetées sur la scène !

Et toi, Berlioz ! tête d'aigle, irrité de voir, de ton vivant, ton génie méconnu par la France, alors qu'à l'étranger l'on t'acclamait comme l'un des plus grands maîtres de la musique moderne, laisse un petit-fils de la France s'incliner devant toi ; car ta magistrale symphonie dramatique la *Damnation de Faust* m'a fait éprouver les jouissances les plus vives qui aient jamais fait vibrer les fibres de mon être !

La taille prise dans une redingote d'homme, les cheveux coupés sur le cou en boucles épaisses, les

yeux brillants comme deux escarboucles — ces yeux dont la flamme brûla la vie de Musset ! — très pâle, et rêveuse comme une vignette des romans de l'époque où elle écrivait *Indiana* et *Valentine*, telle est George Sand dans cette petite toile de Delacroix, qui est un chef-d'œuvre, et telle elle était — fantasque créature en rupture complète avec les convenances — lorsqu'elle composait ses exquises *Lettres d'un voyageur*, en parcourant l'Italie un bâton de touriste à la main, tout comme un étudiant ou un rapin à la recherche d'impressions et d'aventures.

Encore un Delacroix, encore une merveille du pinceau qui nous a conservé les traits d'une célébrité de l'art. Maigre, pâle, l'air fatal, avec de petites moustaches ombrant des lèvres minces, marquées à peine au-dessous de deux grandes rides qui entaillent les joues comme les deux S d'un violon, c'est bien là Paganini, ce virtuose endiablé, cet archange du violon, que la légende accusait d'avoir assassiné sa maîtresse et d'en avoir ensuite emprisonné l'âme dans son instrument. Frappé du sceau dont l'empreinte est visible sur la face de ceux qui doivent mourir jeunes, la figure de l'artiste semble, sur la toile, revivre de la vie surnaturelle de delà le tombeau. Ce n'est plus un vivant, c'est un mort au moment de la résurrection. On dirait ce portrait fait pour continuer et confirmer la légende des sinistres aventures qu'on se plaisait à lui attribuer, quand son prestigieux talent émerveillait l'Europe.

Mais voilà que le courant de la foule nous attire et nous emporte, sans que nous ayons le temps de nous recueillir en présence d'une multitude de personnages d'époques différentes, et qui, passés à l'immortalité, ne paraissent nullement surpris de se trouver maintenant côte à côte : Guizot, Thiers, Louis XVI, Gluck, Louis XVII, le prince Eugène, Mlle Duchesnois, Mlle Georges, Royer-Collard et M. de Barante.

Pourtant, résistant au flot qui passe, arrêtons-nous quand même devant ce pastel de Giraud. Celui dont le peintre dessina les traits eût pu garder le titre de marquis de la Pailleterie. Il se contenta de porter le nom du général républicain Dumas, et de devenir le plus amusant, le maître conteur de ce siècle, et de tous les autres. La bonne, large et sympathique figure, exubérante de gaieté communicative et d'intelligence primesautière ! Que de héros sont sortis tout armés de cette grosse tête crépue pour faire la conquête du monde intellectuel !

Non loin de lui, Chateaubriand, grande figure, pose, drapé dans son immense orgueil et dans son éternel ennui de toutes choses. Que c'est bien là l'illustre vaniteux qui ne cessa de répéter jusqu'au dernier jour : " Je m'ennuie, je m'ennuie de la vie ; " l'ennui m'a toujours dévoré : ce qui intéresse les " autres hommes ne me touche point. Pasteur ou " roi, qu'aurais-je fait de ma houlette ou de ma " couronne ? En Europe, en Amérique, la société

" et la nature m'ont lassé . . . Puissance et amour,
" tout m'est indifférent, tout m'importune ! "

A côté du grand écrivain dont la maussaderie de caractère perce dans tous les traits, voici bien la plus charmante figure de femme qui puisse respirer le talent, la jeunesse et le plaisir de se sentir vivre de la vie intellectuelle et physique. C'est Mme Delphine Gay-Girardin, dans tout l'éclat de ses vingt ans et de sa beauté. Avec sa robe de mousseline blanche, serrée à la taille par un large ruban de satin bleu, avec son auréole de cheveux d'or et son écharpe bleu de ciel artistement jetée sur l'épaule gauche et retombant avec grâce sur le bras droit, elle est bien telle qu'elle apparut à la première représentation d'*Hernani*, où l'ardente jeunesse de 1830, qui allait acclamer Victor Hugo et le sacrer grand poète, applaudit à outrance la fière beauté accoudée sur le bord de sa loge, dans l'attitude d'une muse en extase.

Voici Napoléon ! Qu'il nous paraît petit, perdu dans les replis d'hermine de sa toge d'empereur ! et comme il nous a toujours semblé plus grand, malgré sa petite taille, dans les portraits qui nous le montrent franchissant les Alpes à cheval pour commencer la conquête de l'Europe, ou debout sur le rocher de Sainte-Hélène, les yeux perdus sur la mer immense comme sa renommée !

A côté de lui, Talleyrand, ce Machiavel de la politique moderne. Le dédain superbe qui tombe de son œil et de ses lèvres hautaines n'est pas de

nature à nous faire oublier qu'il servit et trahi t successivement tous les pouvoirs auxquels il sut imposer la puissance de ce génie d'intrigue que l'on est convenu d'appeler poliment, suivant le cas, politique ou diplomatie.

Dans un admirable pastel de Prudhon, nous apparaît, digne dans sa mélancolie d'épouse répudiée, l'impératrice Joséphine, à qui il ne manqua, pour être la plus heureuse et la plus aimée des femmes, que de n'être point celle d'un empereur.

Lamartine, par Ary Scheffer ! Le plus suave des poètes par le plus poète des peintres de ce siècle. Le front, les yeux, sont du doux auteur des *Méditations* et de *Graziella ;* mais le bas de la figure, aux lèvres sévères, me parle du tribun, de l'auteur des *Girondins,* doublé de l'homme politique incompris et récemment revenu des illusions du pouvoir.

Avec tes épaules pliant sous le poids des plus sombres pensées, sous le fardeau du remords peut-être, figure tourmentée de Lamennais jetant au monde les effroyables *Paroles d'un Croyant,* il me semble t'entendre dicter la terrible vision des Sept rois sur leurs sept trônes de fer.

Sa Majesté l'impératrice Eugénie ! Inclinons-nous en présence de la plus grande infortune de ce temps, en face de celle qui fut impératrice, épouse et mère, et qui, jetée violemment sur la terre de l'exil, a tout perdu, beauté, trône et famille, et, brisée par la douleur, descend lentementla longue spirale de sa désolation.

Du premier coup d'œil, je te reconnais, minois bizarre de la plus cascadeuse des actrices, qui ne te fais pardonner tes caprices et tes incartades insensées qu'à force de talent. Oui, Sarah Bernhardt, ce sont bien là ces yeux d'un noir d'enfer qui te brûlent la moitié du visage, et qui, de la scène, lancent ces éclairs dont le fluide électrique fait frémir les milliers d'auditeurs que tu tiens haletants sous le charme.

Bien pris dans une taille relativement petite, voilà le marquis de Gallifet, le plus brillant général de cavalerie, et peut-être, dit-on, le futur vengeur de la France.

Voilà S. A. R. le prince de Galles, le président de la République, M. Grévy, et le duc d'Aumale, dont les figures sont familières à tous.

Quoiqu'il ne soit pas moins connu, certes, et bien au contraire, comment ne pas nous arrêter en face de l'auteur de *Rolla*, des *Nuits*, de l'*Ode à la Malibran*, et de la lettre à Lamartine, qui—superbe égoïste, qu'as-tu fait là ?—ne daigna même pas répondre à cet envoi de vers aussi beaux que ses plus belles inspirations ! Longtemps, bien longtemps m'arrêtai-je en face de ce remarquable pastel de Landelle, pour me fixer dans l'esprit chacun des traits de mon bien-aimé poète, de celui de mes prédilections : très blond, le teint clair et coloré sur les pommettes, la lèvre inférieure sensuelle et la supérieure gonflée au milieu par un rictus douloureux.—Les tristesses humaines que tu as

traduites en immortels sanglots, amant infortuné, ont laissé leur empreinte sur ta face. C'est que tu les avais plus vivement, plus cruellement ressenties, peut-être, qu'aucun autre avant toi. Et voilà pourquoi, avec ton génie, tu seras toujours le chantre de l'amour et de la jeunesse, qui trouve en tes lamentations sublimes l'idéal écho de ses propres désespérances. — Un jour que je m'étais rendu en pèlerinage au cimetière du Père-Lachaise pour y rêver auprès du tombeau de Musset, un jeune couple, se tenant par la main, s'en vint ajouter une couronne de fleurs à toutes celles qui couvraient déjà le mausolée. Longtemps, les doigts serrés dans une muette étreinte, ils contemplèrent le buste qui couronne le marbre mortuaire. Sous l'émotion qui les étreignait, leurs têtes s'inclinèrent vers la terre où repose le cher poète, et je vis des larmes glisser de leurs paupières et tomber sur le gazon. Ils avaient dû s'aimer en le lisant ensemble . . .

Barbey d'Aurevilly! type non moins étrange que ses œuvres : *La vieille Maîtresse* et *Les Diaboliques*. Grand, brun, avec des cheveux noirs frisés et rejetés en arrière et encadrant largement la figure, coupée, aux deux tiers par une épaisse moustache. La taille est fortement cambrée et pincée dans une redingote aux parements bordés d'un large ruban de satin noir. Au cou une cravate, large aussi, et dont les longs bouts de soie mauve et mordorée retombent sur la poitrine en voilant

le plastron de la chemise. Sa main gauche, dont l'index expose aux regards un diament qui étincelle, est fièrement appuyée sur la hanche, à la royale, comme on disait au grand siècle. En un mot, l'air provoquant d'un capitaine Fracasse en redingote, voilà le portrait vrai de l'excentrique auteur de la *Théorie du dandysme*, dont il pose, successeur amoindri de Brummel et du comte d'Orsay, pour le dernier modèle

Mais, de tous les portraits exposés, celui qui attire le plus les regards, représente une des femmes les plus accomplies, les mieux douées du côté de l'esprit et de la beauté, dont le pinceau d'un grand peintre ait jamais fixé les traits sur la toile. Demi-assise, demi-couchée sur une chaise longue, elle pose dans un négligé étudié avec tout le raffinement propre à mettre en relief les formes les plus exquises, mais qui serait fatal à toute beauté tant soit peu moins parfaite. Suave figure de brune au teint clair et aux longs yeux noirs d'une pénétrante douceur, elle penche vers nous son front qu'illumine l'auréole d'une intelligence hors ligne agrémentée d'une expression de bienveillance extrême. Epaules et gorge d'une blancheur et d'un modèle à faire rougir celles de la *Madeleine au désert* du Corrége, beaux bras découverts qui pendent dans un abandon plein de charme et d'une gracieuseté de lignes telles que les dut rêver le grand inconnu qui sculpta la Vénus de Milo,—les pieds nus pieds d'enfant qui tiendraient dans la main

—cet adorable corps s'enlève, avec une vérité qui lui donne la vie, sur un rideau cramoisi tendu au fond d'une pièce à colonnes s'ouvrant sur des massifs d'arbres. Si grande est la perfection à laquelle le peintre est arrivé, si empoignante cette fascinatrice beauté, qu'après l'avoir contemplée quelque temps, il vous semble que le souffle de la vie soulève sa poitrine et que vous allez tomber à ses pieds.

Cette admirable peinture est l'attirant portrait de Mme Récamier, qui, depuis la fin du siècle dernier jusqu'au milieu de celui-ci, vit un empereur et toute une armée de princes, de généraux et d'écrivains les plus distingués, l'assiéger de leurs hommages et de leurs adorations. Tous furent ses amis : Napoléon et Lucien Bonaparte, Adrien et Mathieu de Montmorency, le général Bernadotte, Camille Jordan, le neveu du grand Frédéric, le prince Auguste de Prusse, qui, après avoir fait peindre ce portrait de Mme Récamier par le baron Gérard, voulut en faire le princier cadeau à l'original ; Benjamin Constant, Ballanche, Ampère, qui fit, dit-on, sa promenade en Amérique pour se distraire un peu du souvenir de son amour malheureux, et enfin, et surtout, Chateaubriand. Cependant, aucun ne fut jamais son amant, et, pour eux tous qui s'en désespéraient en vain, elle fut tout ce que par nature elle pouvait être, leur laissant au moins cette consolation suprême de pleurer leur malheur en commun.

Mais voici que sur toutes ces toiles célèbres, les tons clairs commencent à se fondre avec les parties ombrées; c'est le jour qui s'en va. Nous laissons à regret tous ces grands morts et toutes ces célébrités contemporaines s'épanouir dans leur gloire, et nous redescendons parmi les vivants.

Pendant que les brillants équipages s'ébranlent à la suite les uns des autres, pour ramener chez elle la foule élégante, encore tout émerveillé d'avoir vu défiler devant moi cette étonnante procession de célébrités dont le rayonnement illumine ce siècle, je m'en vais m'appuyer sur le parapet du quai, en face du palais des Beaux-Arts. Le soleil se couche dans la pompe de sa majesté parisienne. Sur l'autre rive, en face, l'immense bâtiment du Louvre se fond dans un nuage d'or, tandis que la Seine semble rouler de l'argent en fusion. A droite et derrière nous, du côté de la cité, les aiguilles de la Sainte-Chapelle, les vitraux de Notre-Dame, clochetons, tourelles, rosaces, ainsi que l'interminable traînée de fenêtres et de toits qui dominent les deux rives, étincellent, chatoient, miroitent dans un incomparable flamboiement; tandis que, sur la rive gauche, les grands arbres du jardin des Tuileries et de l'avenue des Champs-Elysées se poudrent la tête de poussière d'or. Tout là-bas, au point culminant du lointain, l'Arc de triomphe de l'Etoile—rêve gigantesque du grand empereur—plane un moment dans les feux du couchant comme un ostensoir avec ses ruissellements de rayons.

Enfin, en acteur content de ses effets, l'astre radieux s'incline jusqu'à terre, et disparaît derrière le grand rideau pourpré tendu sur l'horizon.

Déjà les quais et les monuments d'alentour commencent à s'effacer dans l'ombre montante, et voici que sur les ponts les réverbères s'allument, piquant leurs clous à tête d'or sur la tenture bleu pâle du ciel.

En revenant par le quai Voltaire, je me heurte à mon excellent ami Victor du Bled, qui vient de laisser son article au *Moniteur*, et qui, saisi d'un bel enthousiasme pour le Canada, me parle des études qu'il va bientôt faire sur notre pays. Pour m'en causer plus longuement, il m'entraîne à dîner du côté des boulevards. Nous traversons la Seine en face de la vaste place de la Concorde, qui resplendit déjà de mille flammes de gaz, auxquelles se mêle le rayonnement fugitif des lanternes des nombreux équipages revenant du Bois.

Nous débouchons bientôt sur le boulevard de la Madeleine, au milieu du vacarme assourdissant de centaines de voitures qui roulent et se croisent dans tous les sens, et nous parvenons à percer notre voie dans le torrent de piétons qui inonde les larges trottoirs, couverts, par la moitié, d'une multitude de consommateurs humant une dernière gorgée de vermout ou d'absinthe avant d'envahir les restaurants, dont les glaces sans tain resplendissent au feu des lustres de l'intérieur.

Pendant que mon ami continue à me développer

les idées de ses futurs articles sur notre histoire et notre littérature, je m'en vais me grisant du bruit, toujours montant, de l'indescriptible surexcitation de Paris, qui, la nuit venue, détend bruyamment ses muscles tirés par le travail ou les ennuis du jour, et, bacchante affolée, pousse une formidable clameur de joie en se ruant aux plaisirs.

# TROIS MOIS A LONDRES

## SOUVENIRS DE L'EXPOSITION COLONIALE

—

Le 24 avril 1886, je m'embarquais à Halifax pour me rendre à Londres, où j'avais mi-sion pour installer la bibliothèque d'ouvrages canadiens que notre gouvernement fédéral avait décidé d'envoyer à l'Exposition coloniale. J'allais y remplacer temporairement M. De Celles, bibliothécaire du parlement, qui se trouvait empêché, pour le moment, de s'absenter du pays.

Je caressais l'espoir d'être rendu à temps pour assister à l'ouverture solennelle de l'Exposition, qui devait avoir lieu le 4 mai ; mais les vents con-

traires, la mer constamment en furie, et, pour surcroît d'ennui, une brume épaisse qui nous enveloppa sur la mer d'Irlande et nous retarda encore de douze heures, furent cause que nous ne touchâmes Liverpool que le 4 mai, vers les six heures du soir.

Le lendemain, je prenais le premier train rapide pour Londres. Ravissant, ce voyage de quatre heures à travers la campagne anglaise, où ce n'est partout qu'une succession de prés et de bosquets verdoyants : parc immense et splendide, où d'innombrables troupeaux de bœufs et de moutons de la plus belle race paissent sur un mœlleux tapis d'herbe grasse où ils enfoncent jusqu'au genou. Çà et là, des villes manufacturières, aux usines enfumées, dont les hautes cheminées défilent dans un gigantesque et vertigineux tourbillonnement. Et puis, à nos pieds, dans le creux des vallons, apparaissent, non loin d'un château arrogamment perché sur la hauteur, de pauvres chaumières qui nous rappellent que toute cette belle et riche contrée appartient à un tout petit nombre de grands propriétaires, dont les habitants de ces chaumières ne sont que les fermiers besogneux auxquels la possession du sol est toujours restée défendue.

Rendu à Londres vers les trois heures de l'après-midi, je me dirigeai, au saut du train, vers l'agence du gouvernement canadien, à deux pas de l'abbaye de Westminster. En mettant le pied sur le seuil de l'agence, je tombai dans les bras de mon ami

M. Fabre, attaché comme commissaire canadien à l'Exposition coloniale. Sa femme et son fils étant restés à Paris, d'où ils ne devaient venir le rejoindre qu'une quinzaine de jours plus tard, et lui se trouvant seul à Londres depuis deux semaines, il parut me revoir avec plaisir et me fit descendre à son hôtel, le Rawlings, situé sur Germeyn-street, à deux minutes de Regent-circus, qui est l'endroit où la vie de Londres est le plus animée.

Quand j'eus secoué la poussière du voyage, nous allâmes tous deux, M. Fabre et moi, dîner au restaurant Royal, sur Regent-circus; c'est le meilleur restaurant français de Londres. Oh! l'agréable repas en la compagnie du plus aimable convive que je connaisse! Servi par une nature des plus affinées, et par un tempérament de Parisien, son esprit, toujours en fête, pétille surtout à table, et tire alors des feux d'artifice à jets continus. Aussi combien jouissais-je en l'écoutant me mettre au courant des mille et un curieux détails de l'Exposition où j'allais passer trois mois dans l'intimité la plus complète avec lui! Et puis, je le lançai sur la pente des nouvelles littéraires de Paris, son terrain de prédilection. Il fut étincelant de verve. Moi, tout réconforté, après dix jours pénibles de mer, tenu sous le charme, je me délectais à l'écouter. Que loin de moi était déjà l'Océan avec toutes ses misères!

Quand nous sortîmes du restaurant, la nuit sereine régnait sur la grande ville. Autant le jour

est souvent terne, enfumé, autant les nuits sont généralement claires, étoilées à Londres. Avec les feux de ses cent mille usines, qui s'éteignent à la tombée du jour, se dissipe aussi le brouillard opaque de fumée qui plane sur la cité monstre, l'enveloppe, la pénètre et lui voile souvent tout à fait la clarté du soleil, à tel point qu'il y faut alors allumer le gaz en plein midi.

Je m'en allais heureux de vivre, et mon esprit en gaieté se grisait de tout le mouvement qui se faisait autour de nous dans ce quartier si élégamment animé. Comme je me sentais loin de la maussade et insipide petite ville d'Ottawa, où je me trouve toujours aussi exilé qu'Ovide à Tomes, au barbare pays des Gètes !

Un détail que je n'avais pas encore remarqué lors de mes deux précédents voyages, me frappa vivement : à chaque coin de rue, se faisait entendre un concert d'instruments et de voix qui gaiement montait dans la nuit. Dans chacun des groupes de ces musiciens ambulants que la foule entourait, une voix d'homme chantait accompagnée par un violon qui suivait la mélodie, tandis que le rire aigu d'un fifre s'entrelaçait dans les accords saccadés d'une guitare ou d'une harpe.

— Je n'aurais pas cru les Anglais si mélomanes, dis-je à M. Fabre. Jamais, lors de mes quatre passages antérieurs à Londres, je n'y ai entendu autant de musique en plein air. On se croirait plutôt dans les rues de Naples que sur les bords de

la Tamise. Que veut donc dire cette frénésie musicale, pour moi si nouvelle en cet endroit ?

— Eh ! cher ami, c'est le *May day* qui se prolonge.

— Et qu'est-ce que le May day ?

— C'est le premier jour de mai, c'est le renouveau, c'est le retour de la saison des fleurs et du soleil, que les peuples ont célébré dans les temps les plus reculés. Rien de plus naturel que cette gaie transition du sombre et froid hiver au printemps tiède et vivifiant, ait, de tout temps, fait éclater en joyeuses manifestations le sentiment de bien-être que ressentent les hommes à ce regain de jeunesse de la nature et des êtres animés.

Au XVIe siècle, en Angleterre, c'était encore l'usage à la campagne, dans la classe moyenne et parmi le peuple, de sortir au petit matin pour aller faire provision de fleurs et de feuillage, que l'on rapportait avec de grandes démonstrations de joie, au son des cors et des tambourins. Rameaux et fleurs servaient à décorer les portes et les fenêtres de chacune des maisons du village, dont la plus belle fille était ensuite couronnée comme "reine de mai." Les gentilshommes et les nobles dames ne dédaignaient pas de prendre part à la fête, et l'on vit même des rois et des reines se mêler alors à la foule de leurs sujets en liesse.

C'était aussi la coutume, dans les villages comme dans les villes, de planter, au milieu de la place

publique, un mai tout enguirlandé de fleurs autour duquel on dansait.

La même fête se célébrait en France, et nos aïeux l'apportèrent au Canada, où l'usage du mai planté à la porte du colonel ou du capitaine de milice de la paroisse a subsisté jusque dans la première moitié de ce siècle. Chez nous aussi bien qu'en France, c'était une occasion de réjouissance et de ripaille, comme le témoigne cette vieille chanson qu'il me souvient d'avoir entendu chanter dans mon enfance :

Le premier jour de mai,
Labouré,
Quand fut fait, la semaille,
J'm'en fus planter un mai,
Labouré,
D'vant la porte à Jean Braille.
Oui, j't'en goûte
D'la rigoûte
Oh ya !
Oui, j't'en goûte de la rigaille !

Quand le mai fut planté,
Labouré,
Dans la maison j'entraille ;
Trouvant le couvert mis,
Labouris,
Sans façon j'm'approchaille.
Oui, j't'en goûte, etc.

...Tour à tour j'fais passer,
Labouré,
Dindons, fricots d'volailles...

Il faut croire que notre convive, mis en appétit par la plantation du mai et les danses rondes, y allait un peu goulûment, car le maître de la maison s'écrie tout à coup

C't'assez, m'dit-y, gourmand,
Labourant,
Y'a assez longtemps qu'tu tailles !

Ce à quoi l'insatiable et peu susceptible mangeur répond en riant, et la bouche encore pleine :

Je ne suis pas gourmand,
Labourant,
Je soulag' mes entrailles !...

A Londres, de nos jours, les manifestations bruyantes en l'honneur du renouveau ne sont plus que l'apanage des ramoneurs. Ils s'en vont par groupes de trois ou quatre, attifés de vêtements carnavalesques. L'un d'eux, qu'on appelle " Jack in the Green," est enveloppé dans une gerbe de feuillage et de fleurs que couronne le drapeau anglais. Ces bizarres personnages s'arrêtent dans les carrefours, au coin des rues les plus fréquentées, et y dansent au son du violon, du fifre et du tambour, récoltant la maisson de piécettes que le passant laisse tomber dans leur sébile.

Je me suis facilement laissé entraîner à décrire ce trait de mœurs tout particulier à la ville de Londres, parce qu'il rappelle les coutumes charmantes du temps passé.

***

Le lendemain, pour me rapprocher de l'Exposition, je me logeais dans une pension bourgeoise de Brompton-Square, sur Brompton-road, qui continue la rue Piccadilly en gagnant l'extr ité ouest de Londres. J'y étais à cinq minutes marche de l'Exposition, que l'on avait très heu usement installée dans les spacieux jardins de l'Horticultural Society, à côté du musée de South-Kensington et de l'Albert-Hall, au milieu de massifs de verdure et de fleurs, de fontaines et de jets d'eau rafraîchissants.

Je m'y rendis avec M. Fabre, qui m'apprit à me reconnaître dans ce dédale de galeries encombrées des produits innombrables de toutes les colonies de la Grande-Bretagne. Mes livres n'étant pas encore arrivés, je passai les deux ou trois premiers jours à me promener—sans crainte du mal de mer, cette fois—d'un pays à l'autre : de l'Inde à l'Australie, de la Chine à la Nouvelle-Zélande, de Malte au cap de Bonne-Espérance, de la Nouvelle-Galles du Sud au Canada.

Quelle immense variété dans les productions du sol et dans l'industrie de tant de pays si différents et si éloignés les uns des autres ! Quoique je n'aie, certes, pas l'intention de faire entrer dans le cadre de ces souvenirs une étude agronomique ou industrielle sur les nombreuses colonies anglaises, je

crois, cependant, qu'il paraîtra intéressant de jeter un coup d'œil rapide sur l'ensemble des principaux produits particuliers à ces diverses colonies.

Dans cette longue galerie aux arcades pittoresques—moitié plein cintre, moitié ogivales—et dont les montants et les arceaux capricieux, en bois de teck ou de santal, sont sculptés, ciselés, fouillés à jour avec un art infini, s'étalent les objets d'art, les armes et les riches soieries de l'Inde: vases d'or et d'argent massifs, aux formes étranges, aux fines ciselures dessinant des figures bizarres d'hommes ou d'animaux; aiguières, coupes, coffrets merveilleux au repoussé ou ciselés avec un goût, une patience extrêmes; épées, dagues, poignards, fusils et pistolets damasquinés, aux incrustations d'or et d'argent si finement déliées; bijoux ruisselants de diamants, de rubis, d'émeraudes, de saphirs ou de perles fines; ivoires découpés comme les plus légères dentelles; brocarts tissus d'or, d'argent et de soie, aux reflets chatoyants comme le plumage des oiseaux des tropiques.

Les yeux encore éblouis par toutes ces richesses du luxe oriental, nous arrivons au palais indien, qui se dresse avec ses balcons aux sveltes colonnettes, ses tentures somptueuses et ses lourdes portières de damas d'Orient. Sa cour à colonnades est peuplée d'artisans indigènes: orfèvres, bijoutiers, ciseleurs sur métal, sur ivoire et sur bois, sculpteurs, tisserands ou potiers. Il me semble

encore entendre la psalmodie étrange de deux petits Indiens travaillant à une tapisserie sous la direction d'un gros homme bronzé qui pouvait être leur père. Tous les matins, vers les neuf heures, alors que les visiteurs n'étaient pas encore admis, ces trois travailleurs chantaient comme une longue litanie. Tour à tour, les deux garçonnets criaient rapidement, sur le ton le plus élevé de la gamme et en deux notes seulement, une suite de mots gutturaux ; et, de temps à autre, la voix basse du vieux leur répondait par deux ou trois sons qu'il tirait des profondeurs de son énorme corps. Etait-ce une prière, un chant sacré ou profane? Personne ne me l'a jamais pu dire; mais cette déclamation aiguë, entrecoupée de mugissements de basse profonde, me poursuit encore et m'est restée dans l'oreille comme la mélopée la plus étrange qui se puisse entendre.

Nous passons à Chypre, qui se pare de ses dentelles et de ses soieries. Sur les drapeaux qui flottent au-dessus de cette cour, sont brodés des dessins qui rappellent des souvenirs fort anciens du royaume des Cypriotes. Ces dessins, copiés d'après ceux qui ornaient les drapeaux des Ptolémée, des Gênois, de la dynastie des Lusignan, et, plus tard, les étendards turcs et anglais, indiquent les différentes époques de l'histoire de l'île de Chypre.

Voici Ceylan, l'île merveilleuse, aimée du soleil, avec ses pierres précieuses, ses perles renommées,

ses bijoux en filigrane d'or de D'jafna, ses vases d'argent au repoussé, ses dentelles, ses mignons coffrets d'ivoire ou d'ébène et ses potiches de Candy.

Défilent ensuite les bois précieux de l'île Maurice, ses plumes d'autruche aux brillantes couleurs, ses épices et ses plantes médicinales, ainsi que les meubles de bois noir, les cordages et les produits pharmaceutiques de Hong-Kong.

Laissant les Indes et la Chine en arrière, nous prenons pied en Australie, qui exhibe fièrement ses échantillons d'or et d'argent, ses bois précieux, ses perles, ses vins, un peu capiteux, et ses laines soyeuses.

Ici les Antilles nous montrent leurs produits tropicaux : tabacs, cafés, liqueurs, coquillages, perles et coraux ; le Honduras, ses bois, ses fruits, ses potiches préhistoriques et ses curiosités astèques. Là, le Cap fait étinceler ses diamants, ses pierres précieuses, et semble non moins fier de ses peaux brutes et de ses cuirs, tandis que la Côte d'Or nous dit son nom par le scintillement de ses joux.

Avant de traverser en Amérique, abordons un instant à Sainte-Hélène pour y rêver en face d'un moulage en plâtre de la figure de Napoléon, pris par le capitaine Rubidge, immédiatement après la mort du grand empereur.

Enfin nous voici bien chez nous, dans notre Canada, qui, par la nature solide, la qualité supé-

rieure et l'abondance de ses produits agricoles et industriels, attire le plus l'attention des visiteurs sérieux.

Le trophée agricole, élevé au bout de la plus longue galerie de la section canadienne, tire l'œil du visiteur autant par l'élégance de ses lignes que par l'originalité des matériaux variés de cet arc triomphal, composé de tous les produits de l'agriculture et de l'horticulture de la confédération canadienne. Les quatre piliers, formés de bocaux superposés contenant d'appétissants échantillons de tous nos fruits, pommes, poires, pêches, etc., reposent sur un socle de barils et de sacs de grains de toutes espèces. Des festons de paille, de tiges et de longues feuilles de maïs, enjolivent la portée des arceaux, tandis que des lames de faux entrecroisées jettent le fauve éclair de leur acier poli sur le chapiteau des colonnes. Sur l'entablement de cette première tour se voient des instruments aratoires, des barils de cidre, etc., servant de fondations à une seconde tour aux proportions réduites. Des conserves de viandes et de fruits, en boîtes et en bocaux, à côté desquels s'entrelacent gracieusement des épis de blé et les longues herbes des prairies du Nord-Ouest, constituent les piliers de la seconde arcade, qui se couronne, au centre, de sveltes gerbes de blé s'élançant en panache au sommet aminci du trophée.

Viennent ensuite les nombreux échantillons de nos bois et des objets d'ébénisterie qui compo-

sent l'ameublement. Les pianos canadiens étonnent surtout les Londoniens autant par la qualité supérieure du son que par la richesse et le fini de leur bois. La perfection du mécanisme, le moelleux et la sonorité de ces instruments leur valurent le diplôme le plus flatteur du grand musicien Franz Liszt, qui devait s'éteindre quelques mois plus tard, chargé de gloire et d'années.

Le trophée de chasse, où figurent si avantageusement nos fauves et nos fourrures, est le centre d'attraction des visiteurs ; et nous y voyons tour à tour s'arrêter la reine Victoria, la malheureuse impératrice Eugénie, à qui l'infortune n'a plus laissé qu'une couronne de cheveux blancs, la gracieuse princesse Louise, et toute une légion de grandes dames de Londres.

Ici, nos étoffes ainsi qu'une collection minéralogique très complète, font s'approcher l'industriel, et le savant.

Plus loin, dans la bruyante galerie des machines, où d'immenses roues font s'agiter, comme des crustacés monstres ou d'énormes araignées, nos instruments d'agriculture si perfectionnés aujourd'hui, se pressent surtout les paysans des environs de Londres, qui, chaque jour, accourent par milliers à l'Exposition. En contemplant les grands bras des moissonneuses, les longues dents tranchantes des faucheuses mécaniques, qui se meuvent automatiquement et représentent chacune le travail de quarante hommes peinant à la fois, ces braves

gens sont ébahis de voir une civilisation toute jeune encore apporter au vieux monde un aussi parfait outillage.

Non moins encombrée de curieux est la section voisine, installée de manière à donner une excellente idée de l'instruction publique au Canada. Chaque province y rivalise à se montrer la plus avancée dans l'enseignement; mais, dans tout ce déploiement de cartes géographiques, d'instruments de physique ou de chimie, de dessins, de cahiers des élèves, Québec et Ontario brillent entre toutes les provinces-sœurs de la Confédération; tandis que la bibliothèque de 2,000 volumes d'histoire, de science et de littérature canadiennes, est la seule exhibée à cette Exposition de toutes les colonies anglaises.

Somme toute, l'exposition canadienne primait les autres et faisait le plus grand honneur au marquis de Lorne et à sir Charles Tupper, notre si digne et si sympathique haut-commissaire à Londres. Pour avoir une idée de l'activité, de l'intelligence et de la souplesse de caractère déployées en cette occasion solennelle par le représentant du Canada en Angleterre, il faut avoir vu, comme nous, sir Charles à l'œuvre durant plus de trois mois, sur pied du matin à la nuit, toujours affairé, dirigeant tout et ne négligeant pas le plus mince détail qui fût de nature à profiter à chacun des nombreux exposants, et à faire mieux ressortir l'ensemble de cette colossale organisation.

Les bureaux de direction destinés à chaque colonie, se trouvaient réunis dans un endroit pittoresque, désigné sous le nom attrayant de "Old London," et qui représentait une rue du vieux Londres reconstruite dans toute l'intégrité de son cachet moyen âge. Avec ces étroites maisons à toit pointu, aux façades sculptées, sur lesquelles s'entrelacent des poutres faisant saillie au-dessus de balcons projetés en avant et s'arc-boutant entre des fenêtres dont les carreaux de couleur sont taillés en losanges et encadrés dans de minces châssis de plomb, cette ruelle étrange, d'une largeur de vingt pieds à peine, offrait à l'œil rêveur l'aspect le plus intéressant. Un beffroi, tout peuplé de cloches aux voix graves, y chantait les heures puis " l'air du prince de Galles," avec des vibrations mélancoliques, qui tombaient tristes sur nous, comme les sanglots des trépassés, jadis—il y a des siècles—habitants de ce coin pieusement reproduit de la vieille cité. Comme elles nous faisaient remonter loin le passé ces mêmes cloches qui appelèrent pour la première fois les fidèles à la prière à l'abbaye de Glastonbury, en 1335, avant que la bataille de Crécy eût encore mis en usage la poudre à canon, qui allait bouleverser l'art cruel de la guerre et donner aux hommes un nouvel et terrible moyen de s'entre-détruire.

Tel était, durant la journée, l'aspect général de l'Exposition, avec, en sus, le fourmillement de 60 à

80,000 personnes qui, chaque jour, l'envahissaient et puis se répandaient dans les jardins spacieux régnant entre les galeries et l'Albert-Hall, vaste salle de concert où 15,000 auditeurs tiennent à l'aise. Le soir, quand la lumière électrique poudroyait de ses fulgurantes clartés les galeries resplendissantes d'articles de luxe de toutes sortes, d'étoffes les plus riches, d'objets d'art les plus précieux ; lorsque, dans les vastes jardins, neuf mille sept cents lampes électriques multicolores éclataient comme une rivière de pierres précieuses sur le front de la nuit, et rayonnaient sur les dentelures mauresques des kiosques, à travers les jaillissements diamantés des fontaines, en s'épandant sur le flot mouvant des quelque cinquante mille personnes qui peuplaient les allées ; lorsque, enfin, l'oreille était charmée par d'excellente musique dissimulée dans des massifs de verdure, l'on se croyait transporté dans le pays des songes, emporté, comme Sindbad le Marin, sur les ailes de la fantaisie, à travers les pays enchantés des Mille et une Nuits.

***

Le samedi, 8 mai, l'on donnait à l'Albert-Hall le premier grand concert de la saison. Ce qu'on appelle la *season* à Londres dure depuis le premier mai jusqu'à la fin de juillet. C'est le temps où le pouls de la capitale bat son plein : le temps des courses, des concerts, de l'opéra, des bals, des grands dîners,

des fêtes de toutes sortes. Au mois d'août, le beau monde, la *gentry* prend sa volée pour aller s'abattre dans les châteaux et dans la si verte campagne anglaise, où elle se livre, sur les pelouses veloutées, aux jeux fashionables du *lawn tennis* et du *croquet*, jusqu'à ce que, la moisson étant terminée, la chasse à courre offre aux cavaliers consommés, ainsi qu'aux hardies amazones, une magnifique occasion de s'enfoncer quelque côte ou de se casser un membre à la poursuite d'un pauvre renard fuyant affolé à travers les champs jaunis.

Mmes Albani et Nilsson devant chanter à ce concert du 8 mai, je n'eus garde — dilettante enragé que je suis — de manquer d'assister à cette fête des nerfs auditifs. A trois heures, la vaste salle de l'Albert-Hall contenait ses quinze mille auditeurs.

Un orchestre puissant, très bien composé, que son chef enlevait vaillamment, exécuta la belle ouverture du *Freyschutz* de Weber. J'avais entendu déjà trop de bonne, d'excellente musique à Paris, pour être empoigné par l'orchestre de l'Albert-Hall, si bon qu'il fût. Du reste, il m'a paru que les musiciens anglais manquent un peu de chaleur dans l'interprétation. Ils rendent, selon moi, les andantes avec trop de langueur, et ne savent pas mettre le brio, la maëstria des Latins, dans le mouvement plus vif de l'allegretto, dans le rendu de la progression ascendante ou descendante du rinforzando et du diminuendo. Leur musique est correcte, mais elle manque de cette fougue, de cette

passion qui se communique à l'auditeur dans les concerts parisiens et fait vibrer tous ses nerfs comme les cordes d'un instrument chatouillées par l'archet.

La Nilsson se fit entendre la première. J'avouerai qu'elle me désappointa. Soit qu'elle fût fatiguée, soit que sa voix n'ait jamais été plus forte, elle paraissait visiblement lutter contre l'immensité, la sonorité rebelle de la salle. J'avais décidément entendu d'aussi bonnes cantatrices à Paris, entre autres Mmes Devriès, Richard et Krauss, au grand Opéra.

Enfin l'Albani lança, dans les ondes plus sonores pour elle de la salle, les premières notes du grand air de *Lucie de Lamermoor*. On aurait, par l'énorme enceinte, entendu glisser dans l'air une plume d'oiseau-mouche. D'un volume plus ample que celle de la Nilsson, la voix de l'Albani n'en a pas moins la pureté cristalline de lamelles de verre. Et quelle souplesse dans les vocalises, quel art dans les nuances, quelle chaleur contagieuse, quelle inspiration dans l'interprétation de l'œuvre des grands compositeurs ! Il y eut un moment où, l'orchestre soupirant en sourdine, la flûte éleva la voix pour suivre d'abord, et comme pour provoquer ensuite, la prima donna à un combat singulier. L'instrument, l'accompagnant en tierce, semblait, à l'andante, défier la chanteuse pour la pureté des sons émis. Mais la voix de la cantatrice se balançait mollement dans l'espace comme ces grands

oiseaux qui arrêtent le battement de leurs ailes et n'en continuent pas moins de fendre l'air avec la plus gracieuse aisance. Dépitée de se voir vaincue par la pureté des notes les plus longuement soutenues, la flûte se lança sur la pente étourdissante des trilles, des roulades familières aux rossignols européens, ces virtuoses fantaisistes des bocages recueillis dans le silence des nuits d'été. Sans plus d'effort, la voix de l'Albani se prit à se jouer à travers les dentelures de sons de l'instrument, faisant entre elles les plus fines ciselures, décrivant les arabesques les plus capricieuses, les plus délicatement et les plus correctement dessinées qui se puissent admirer. Stupéfiée se tut la flûte, et la voix triomphante monta crescendo et se tint longtemps suspendue tout en haut, remonta encore d'un dernier coup d'aile pour aller decrescendo s'évaporer dans l'infini du rêve.

Le samedi d'après, 15 mai, autre concert, auquel prenait part le violoniste Sarrazate. C'était au St.-James'-Hall, salle infiniment plus petite, mais aussi plus favorable à la musique de concert. L'orchestre, entre autres choses, y exécuta les "Préludes du poème symphonique" de Liszt, et rendit ce fragment de musique savante et un peu trop bruyante, ainsi que l'ouverture magistrale du *Struense* de Meyerbeer, avec plus de brio, de bravoure que ne l'avait fait, le samedi d'avant, l'orchestre de l'Albert-Hall des morceaux qu'il y avait joués. Peut-être ce meilleur effet produit était-il dû à

l'acoustique excellente du St.-James'-Hall, où pas un son ne s'affaiblit inutilement. Ainsi, lorsque Sarrazate, le premier violoniste de ce temps, fit chanter à son divin instrument les accents suaves de l'adagio et de l'andante de la *Fantaisie écossaise* de Max Bruck, et les notes les plus langoureuses du *Chant du rossignol* — composition assez faible du virtuose lui-même — les vaporeuses vibrations des cordes enchantées se balançaient au-dessus de l'élégant auditoire avec la grâce du colibri faisant sa cour aux fleurs d'un parterre délicatement nuancées. Le grand artiste me tint tout le temps sous le charme, autant par la souplesse et le fini de son jeu que par l'exquise pureté des mélodies qu'il fit soupirer à son instrument, un stradivarius qui lui a coûté 2,000 livres sterling. Jolie somme pour cinq petits morceaux de bois et quatre boyaux de chat !

Le soir du 18 mai, illumination générale des jardins de l'Exposition, et musique excellente dans les kiosques. Comme je m'étais envolé au pays idéal des rêveries sur les ailes de la ravissante mélodie de Gounod : *O Balkis, reine du matin !* et que déjà il me semblait être un des personnages mystérieux de cette délicieuse légende de la reine de Saba, apportée d'Orient par Gérard de Nerval, le doux poète, voilà qu'une exclamation générale de la foule me ramena parmi mes contemporains. C'étaient les eaux de la grande fontaine centrale qui jouaient, et sur lesquelles on dirigeait des flots

de lumière électrique aux reflets changeant à chaque instant de couleur. La gerbe d'eau du grand cercle extérieur forma d'abord comme un lis au calice énorme, tandis que, pistil gigantesque, le jet central s'élançait à cent cinquante pieds en l'air, comme une fusée qui s'éteignait soudain pour resplendir l'instant d'après et rebondir de nouveau dans la nuit. D'abord diamantés, ces jaillissements des fontaines prirent une teinte d'ambre qui devint or fauve; et puis ils se firent vert tendre, pour se parer des tons plus graves de l'émeraude et pour passer encore par des teintes bleu pâle et azur foncé. Enfin cette transparente masse, toujours bondissante, s'embrasa et parut être de la fonte ardente, dont le rouge vif descendit au violet et finit par s'endormir dans la demi-teinte langoureuse des lilas tendres.

Placidement, tout en haut, dans le ciel pur, souriaient les étoiles, elles qui, sans effort, sous le regard de Dieu qui les créa d'une pensée, éclairent notre chétive planète depuis des milliers d'années, à des cent millions de lieues !

Le 20 mai, comme je suis occupé à surveiller le déballage de mes livres, arrive le marquis de Lorne, à qui je suis présenté. Il me dit être heureux de faire la connaissance de l'un des membres de *sa* Société royale du Canada. Après quelques moments d'entretien au sujet des livres canadiens envoyés à l'Exposition, il me demande si j'ai vu le

salon des peintures canadiennes. Je lui réponds que non. — Oh ! reprend-il, il faut voir cela, venez donc ! Et il me conduisit à l'Albert-Hall, une promenade d'un quart d'heure par les galeries et les jardins.

Ce fut avec plaisir que je retrouvai des peintures canadiennes dont j'avais fait une étude dans les journaux de Montréal et de Québec, quelques semaines auparavant, et je fus heureux d'apprendre, de la bouche de lord Lorne lui-même, combien le talent de MM. Brymner, Edson, Lawson, Peel, Watson, Woodcock, etc., trouvaient d'admirateurs à Londres.

Bref, le marquis resta au moins une heure à me montrer des choses qu'il avait déjà dû voir vingt fois, et cela par pure amabilité et pour honorer l'un des membres de la société littéraire et scientifique qu'il est si fier d'avoir fondée chez nous. — [illegible] allez bien voir, me dit-il en me quitt[illegible] votre titre de membre de la Société [illegible] nada va vous valoir ici d'honneurs et d'invitations flatteuses.

Le lendemain, 21 mai, à midi, la reine vient visiter l'Exposition, qui reste fermée au public. Il n'y a que nous, les délégués des différentes colonies. Je me place à l'entrée de la section réservée pour la bibliothèque et l'exposition scolaire canadiennes, afin de mieux voir défiler le cortège royal. La reine vient en tête, guidée par sir Charles et lady Tupper et s'appuyant au bras du

prince de Galles. Comme Sa Majesté va dépasser notre section, arrive tout à coup le marquis de Lorne qui, me désignant, dit au prince de Galles : —"*M. Joseph Marmette, of the Royal Society of Canada.*" A peine ai-je fait un respectueux plongeon, que le prince de Galles se tourne vers la reine et lui décline mon nom et mon titre. Je resalue plus profondément encore, et j'aperçois, en revenant à flot, la reine qui me sourit gracieusement. J'étais tout étourdi de l'honneur qui m'était fait et auquel j'avais d'autant moins droit de m'attendre qu'il avait été compris que, seuls, les commissaires généraux seraient présentés. Je ressentais donc déjà les effets de la bienveillante et si délicate attention du marquis de Lorne.

Le jour qui suivit, j'étais à causer, dans notre bureau, avec l'honorable M. Ouimet, surintendant de l'Instruction publique à Québec, lorsque le marquis de Lorne survint. Il fait avec nous un bout de causerie, part et revient l'instant d'après avec la princesse Louise, la princesse Victoria de Prusse et une autre princesse, belle à ravir, mais dont nous ne saisissons malheureusement pas le nom. Le marquis nous présente, M. Ouimet et moi, et tout ce beau monde s'asseoit dans notre modeste bureau. Nouvelle conversation de dix minutes, toujours en langue française, que la princesse Louise prononce avec l'adorable grasseyement des Parisiennes. Comme ces dames nous parlaient d'une intéressante collection d'animaux de la Nou-

velle-Zélande qui avoisinait notre section, M. Ouimet, se redressant de toute sa belle stature, dit aux princesses : — " Ici, Mesdames, c'est la cage aux lions ! " Ce mot les fit rire aux éclats. Avant de nous quitter, le marquis de Lorne m'invite à l'aller voir le lendemain au Kensington-Palace qu'il habite ; et les princesses s'en vont, après nous avoir donné une poignée de main que nous nous étions bien gardés de leur offrir.

Le 22 mai, grande soirée chez lady Tupper. Beaucoup de beau monde, de la musique et souper à la fin, avec intermèdes de punch au champagne. J'aperçois l'Albani, qui, à mon grand déplaisir, ne chante pas. Sir Charles et lady Tupper sont très empressés auprès de leurs invités, et charmants pour chacun d'eux.

Le 23 mai, sur les trois heures, je me rends seul au Kensington-Palace situé dans Kensington-Garden, qui n'est autre chose que la continuation de Hyde-Park. J'envoie ma carte par un valet de pied, qui me fait traverser une longue galerie toute peuplée de bustes, de statues, de portraits, de tableaux, de vieux bahuts de grand prix, de curiosités de tout genre. Le valet jette mon nom à l'entrée d'une vaste pièce, d'où le marquis vient au-devant de moi. Il me fait prendre un cigare, et le voilà parti dans une longue conversation sur le Canada qu'il aime beaucoup. Il parle aussi politique, éducation anglaise. — Votre système d'instruction publique vaut bien mieux que le nôtre en Angleterre, me dit-il, entre autres choses.

A ce moment, on annonce le père de lord Lorne, le duc d'Argyle, un très aimable vieillard. Le marquis me demande s'il me plaît de les accompagner à l'Exposition. Je n'ai garde de refuser. Nous sortons. La sentinelle présente les armes, et nous montons en landau. Rendu à l'Exposition, je fais les honneurs de la section canadienne aux deux illustres visiteurs. En me laissant, le marquis me dit qu il a fait mettre mon nom sur la liste des invitations qui vont être faites par la reine, le prince de Galles et les grandes familles anglaises aux délégués des différents gouvernements coloniaux.

Si j'ai appuyé sur l'amabilité du marquis de Lorne à mon égard, que l'on veuille bien croire que ce n'est point par un sentiment de vanité puérile. Au contraire, je suis si convaincu que toutes les attentions flatteuses dont j'ai été l'objet de la part du noble lord, n'étaient adressées qu'à celui d'entre nous qu'un heureux hasard avait conduit à l'Exposition coloniale, que j'ai voulu en faire rejaillir l'éclat sur mes chers confrères et leur bien marquer la haute estime en laquelle son illustre fondateur tient la Société royale du Canada.

Ottawa, mai 1888.

# TABLE

—

## RÉCITS


Le dernier boulet..... 7

Kirouet et Cantin..... 25

Bigot et sa Cour..... 63


## Souvenirs


De Windsor à Saint-Augustin (Floride)..... 101

Washington..... 120

La Vie a Saint-Augustin (Floride)..... 135

M. Xavier Marmier..... 164

Un déjeuner chez M. Marmier..... 175

Un dîner chez M. Jules Claretie..... 181

Paris en liesse (La revue. L'Illumination. Les Grandes eaux de Versailees.)..... 195

Promenade dans Paris..... 205

Trois mois à Londres..... 232